

SATÔ Giei

JOURNAL D'UN APPRENTI MOINE ZEN

Traduit du japonais
par Roger Mennesson



*Éditions
Philippe Picquier*

SATÔ GIEI

JOURNAL
D'UN APPRENTI
MOINE ZEN

雲
水
日
記

Traduit du japonais
par Roger Mennesson



Éditions
Philippe Picquier

AVANT-PROPOS DU TRADUCTEUR

Ami lecteur qui vous apprêtez à ouvrir ce livre, permettez-moi de retenir quelques instants votre attention.

La découverte de cet ouvrage a été pour moi l'occasion d'une rencontre que je voudrais vous faire partager.

En 1982, vivant depuis douze ans au Japon comme religieux catholique, j'étais interpellé par ma méconnaissance du bouddhisme japonais. J'étais complètement ignorant du monachisme zen, de ses trois obédiences, dont les racines poussent dans ce pays depuis bientôt huit siècles.

Au cours de mon apprentissage de la langue, avec les rencontres de Japonais de toutes origines sociales et les visites faites dans les temples, je découvrais combien le bouddhisme était profondément implanté dans la langue et la culture du pays et qu'il avait, en partie au moins, forgé l'âme de ses habitants.

Une amie japonaise me fit découvrir ce petit livre. En le déchiffrant, je voulus en savoir plus et au même moment, cette amie me fit rencontrer Ozaki-san.

Moine zen de l'école Rinzai, il vivait avec sa mère dans une dépendance du temple Heirin-ji, près de Niiza, dans la province du Saitama. Il me proposa de venir chaque semaine partager sa matinée du vendredi. A 6 heures 30, nous commençons par une séance de méditation assise zazen et nous lisons ensuite un livre sur l'histoire du bouddhisme qu'il me commentait.

Très reconnaissant de ces moments partagés avec Ozaki-san, j'ai pensé utile de traduire ce livre pour vous permettre de découvrir la vie des moines dans leur temple, d'appréhender ce qui les anime et vous inviter à pénétrer cette spiritualité qui perdure d'une manière ou d'une autre dans l'âme japonaise.

Le titre japonais de l'ouvrage est : *Unsuinikki*.

Le terme *un sui* désigne un moine qui pratique les exercices dans un monastère zen. Formé de deux caractères chinois signifiant respectivement « nuage » et « eau », le mot révèle deux aspects essentiels de la vie du moine : c'est ensemble que les moines pratiquent sous la férule d'un maître. Leur vie se déroule si doucement qu'elle peut être comparée « au nuage qui passe et à l'eau qui coule ».

Comme le précise cette remarque de Dôgen, dans le *Trésor de la Vraie Loi*, V, chap. 21 :

*Celui qui mérite le nom de moine,
n'a pas plus de demeure fixe que les nuages,
il va comme l'eau qui coule
et n'a nulle part de soutien.*

Le mot *nikki* désigne un journal.

Au Japon, l'habitude de tenir un journal est une coutume ancienne qui remonte avant le X^e siècle. Les genres et les écritures en sont multiples.

L'histoire du bouddhisme zen au Japon montre que la coutume de tenir un registre des faits et gestes ordinaires est importante chez les moines zen alors même qu'ils considèrent comme négligeable le fait d'écrire.

Le terme de journal est légitime si, comme le définit si joliment Renaud Camus, « le journal a cette fonction de traquer l'itinéraire qui mène au sens¹ ».

Car c'est en pratiquant au quotidien les exercices qui ont cours dans son temple que l'apprenti moine découvrira, au-delà de la contrainte redoutable des règles strictes auxquelles il accepte de se plier, le secret de la vraie liberté qui fera de lui un homme aussi libre que l'eau qui coule et le nuage qui passe.

Le fondateur de l'école Rinzai, le moine chinois Linji (Lin-Tsi), affirmait déjà au IX^e siècle : « l'homme authentique est sans encombrements². »

Cependant l'ouvrage de Satô Giei ne ressemble pas à un « journal » tel que nous en avons la représentation.

Il n'utilise la première personne « je » qu'une seule fois, à la première page, pour mettre en place une fiction littéraire.

C'est son expérience de la vie au monastère que Satô Giei, rentré au Tôfuku-ji en 1939 comme novice, décrit telle qu'il l'a lui-même vécue par le biais d'un personnage fictif : Yôkan.

Le lecteur ne trouvera aucune annotation ou remarque personnelle provenant de l'auteur, concernant un événement marquant. On peut imaginer qu'il en a certainement connu, mais il ne les a pas confiés à cet ouvrage. Pour ces raisons, il serait plus approprié de substituer l'expression « notes journalières » au terme de « journal ».

L'auteur, moine zen de l'école Rinzai, a vécu à Ueno, ville de la province de Mi-e, située au centre du Japon, près de Nara.

Issu d'une famille bouddhiste de cinq enfants, son père est responsable du temple Hôsen-ji et sa mère, elle aussi, est issue d'une famille en charge d'un temple bouddhiste. Après son entrée au Tôfuku-ji à Kyôto comme novice puis comme moine à l'ermitage du maître zen Ienaga Hatsumichi, Giei suit une formation durant environ trois ans, pour prendre la succession de son père.

Lorsque Giei quitte sa famille, en 1939, quarante familles vivaient sur le territoire du Hôsen-ji. Les dons provenant de ce petit nombre de personnes, auxquels s'ajoutaient ceux d'une vingtaine d'autres familles, n'étaient pas suffisants pour faire vivre le temple et la famille de Giei qui y résidait. En effet, on sait que la mère, Toshihe, effectuait des travaux de couture pour compléter les revenus du ménage. Une fois accomplie la scolarité obligatoire, selon l'ancien système d'éducation qui a prévalu jusqu'à la guerre, la pauvreté poussait les enfants à abandonner la maison pour aller travailler dans des industries ou des administrations. C'est ainsi qu'après le départ de Giei pour Kyôto, son plus jeune frère, Yoshio, quitta Ueno pour aller s'enrôler dans l'armée, à la base de la marine de guerre de Kure près de Hiroshima.

Lorsque Yoshio parle de son enfance, il constate que « tous alors étaient pauvres », ce qui ne les empêchait pas, précise-t-il, de vivre et de jouer avec insouciance. Il se rappelle que, tout jeune, son frère Giei dessinait beaucoup et peignait surtout des aquarelles. Après son retour au temple, non seulement il continua, mais encore devint pour les enfants du voisinage un maître qui les initia au dessin et à la peinture. De plus, il était bon calligraphe.

Au début de la guerre, malgré sa fragile constitution physique, Giei fut enrôlé dans l'armée, mais retourna à Ueno pour se soigner et prendre en charge le temple, quelques semaines avant le décès de son père survenu le 11 octobre 1942. Peu de temps après son retour à Ueno, ayant repris des forces, il fut employé à la mairie, au département de l'agriculture et des forêts, puis au service des actes civils. Marié à vingt-cinq ans, en 1946, il divorça sans avoir d'enfants. Il se maria en 1960, et il tomba à nouveau malade en 1965.

Quand un supérieur de temple veut que quelqu'un lui succède, que ce soit son propre fils ou son disciple préféré, il suffit qu'il le « nomme ». Il s'agit d'une ordination conférée directement sans certification ni autorisation de la branche mère. J'ai cherché à savoir auprès du Tôfuku-ji si Giei avait obtenu une certification après sa formation. L'absence de réponse à mes demandes laisse entendre qu'à son départ d'Ueno, il était convenu que Giei serait le successeur de son père à la tête du temple. Il était vraisemblablement décidé à suivre cette voie, la sienne désormais, pour la vie, comme le laisse entendre la dernière phrase de la première page de son ouvrage : « Le cœur embrasé, le voilà qui franchit résolument le seuil d'une nouvelle vie. »

Giei Satô disparut à l'âge de quarante-sept ans, le 30 novembre 1967, au temple Hôsen-ji, dont il avait la charge.

On a retrouvé son manuscrit sous forme de feuilles volantes, avec des aquarelles de sa main, sous son matelas. Il l'avait écrit pour célébrer, à l'automne 1966, l'anniversaire du onzième centenaire de la mort du fondateur de l'école zen Rinzai, Linji.

Sur chaque page, l'aquarelle sert de support visuel au texte concis qui décrit un aspect de la vie au monastère. Une observation attentive de ces dessins permet de constater que l'humour n'en est point absent. L'expression des visages, parfois à la limite du grotesque, souligne leur caractère ordinaire et invite le lecteur à ne pas idéaliser la vie au monastère.

L'œil chaleureux avec lequel l'auteur considère cette vie invite le lecteur à avoir le même regard : découvrir un chemin de vie, aride et austère certes, mais combien exaltant.

Le Tôfuku-ji, cadre de vie de l'ouvrage, est un des cinq grands temples de Kyôto. Lors de sa fondation au XIII^e siècle, plusieurs centaines de moines² vivaient dans ce temple. Les novices entraient très jeunes, vers l'âge de dix-douze ans. On comprend dès lors que les règles très strictes imposées au monastère avaient à l'évidence un but éducatif.

Vingt-deux moines résidaient au temple lors de l'entrée de Giei en 1939, ils n'étaient plus que neuf à la fin de la guerre et onze en mai 2007... Face à ces chiffres, le témoignage de Giei semble idéalisé. Ainsi « la grande assemblée » désigne l'ensemble des moines pratiquant les exercices religieux à plein temps, par rapport aux moines consacrés aux tâches effectuées pour la communauté. Même s'ils ne sont que onze, la réalité de leur vie ne change pas pour autant.

Dans la société éclatée du Japon d'après-guerre, les traditions zen ne sont plus comprises, à cause de rituels et de coutumes qui ont pratiquement disparu de la vie de tous les jours et de la barrière que représente le vocabulaire du bouddhisme zen. Plusieurs ouvrages d'initiation sont régulièrement publiés pour exposer ce qui se passe derrière les murs d'un monastère. Giei devait en connaître certains et s'en est peut-être inspiré. Cependant, la dernière page de son livre a pour titre « Lâcher prise » et montre un moine en train de faire le mur !

On se méprend, semble nous dire Giei, sur le zen, qui passe pour une méthode et un style de vie extrêmement contraignants, alors qu'il conduit celui qui chemine sur la Voie à se libérer des règles sans les occulter et à gagner en humanité. Il faut pour cela lâcher prise, se libérer de son ego et s'accepter tel que l'on est.

A qui Giei a-t-il voulu s'adresser dans cet ouvrage ?

Cette manière discrète qu'il a de s'effacer derrière la réalité de la vie des moines zen dans leur monastère, tout en nous dévoilant une part de l'âme du Japon et de ses habitants, renvoie le lecteur à lui-même. A lui de s'interroger sur son propre chemin, sur ce qui rassasie son cœur profond.

R.M.

1 Interview de R. Camus faite par Marie Cobin, revue *Lire* : « Journal intime, scandale assuré ? », mars 2001.

2 *Entretiens de Lin-Tsi*, traduction du chinois de Paul Demiéville, Fayard, 1972, p. 32, 120 (*Rester sans affaires*).

3 Depuis plusieurs années, on peut visiter le grand bâtiment des toilettes (la moitié en fait du bâtiment d'origine, datant du début du XVI^e siècle) et un bâtiment de bains qui permettent de fixer les idées sur l'ampleur des problèmes concrets à résoudre alors pour encadrer tout ce petit monde : l'usage des toilettes était strict et dans le cas du bain, les consignes pour parer au feu, draconiennes.

I
ENTRÉE AU MONASTÈRE

入門篇



LAISSER LES SIENS POUR PARTIR À LA RECHERCHE D'UN MAÎTRE

Yōkan est un garçon sympathique qui en a fini avec ses études universitaires et va quitter le temple Busshin-ji. Ce printemps, il s'est mis en tête de passer à autre chose : il veut se soumettre aux exercices monastiques. Et moi qui vous raconte son histoire, j'ai pris de mon côté une décision : le suivre pas à pas, afin que l'on puisse se faire une idée de ce qu'est vraiment la vie quotidienne d'un monastère.

Quand il se donne pour but de devenir moine, l'apprenti s'engage à parcourir de la première à la dernière toutes les étapes pour assimiler les « pratiques qui ont cours dans un monastère zen ». Et comment faire autrement : pense-t-on pouvoir acquérir ce qui fait le zen sans entrer pour de bon dans la pratique, dans la quête qui s'impose ? Se contenter d'une connaissance par ouï-dire, sans s'être personnellement immergé dans l'expérience ? Non, il vaut mieux renoncer à penser se sauver soi-même et sauver autrui. Et d'abord, il y a les règles de l'école zen : un candidat peut avoir le bagage théorique qu'il veut, il ne saurait prétendre devenir supérieur de

temple sans s'être frotté à l'apprentissage de base. Yôkan le sait bien : il ne doute pas que la mission d'un disciple de Bouddha soit de vivre selon le zen et de guider les autres sur la voie du bonheur ; aussi est-il déterminé à aller au fond des principes.

En ce matin d'avril, il a suivi en tout point ce que son maître lui a détaillé – jusqu'à la tenue de voyage que depuis toujours les moines ont en usage : en habit de coton bleu foncé, chaussettes blanches aux pieds, il s'est pendu au cou la besace pour les aumônes et a pris son sac de pèlerin retenu par deux épais cordons. Ce sac a deux compartiments ; celui de devant contient, outre une coule de chanvre, ce qu'il faut pour la vie de tous les jours et, au-dehors, réunis en un même paquet, l'écuelle pour les aumônes, un livre de sùtras et le nécessaire pour se raser ; dans l'autre, qu'il porte dans le dos, il a mis deux vêtements, l'un qui le protégera de la pluie, et celui, blanc, qu'il porte comme un laïc. Sous le cerisier, dont les pétales des fleurs tournoient en tombant et viennent le saupoudrer de blanc, il a pris congé des siens, chapeau de bambou à la main, avant de s'éloigner : adieu, village natal !

Le cœur embrasé, le voilà qui franchit résolument le seuil d'une nouvelle vie.



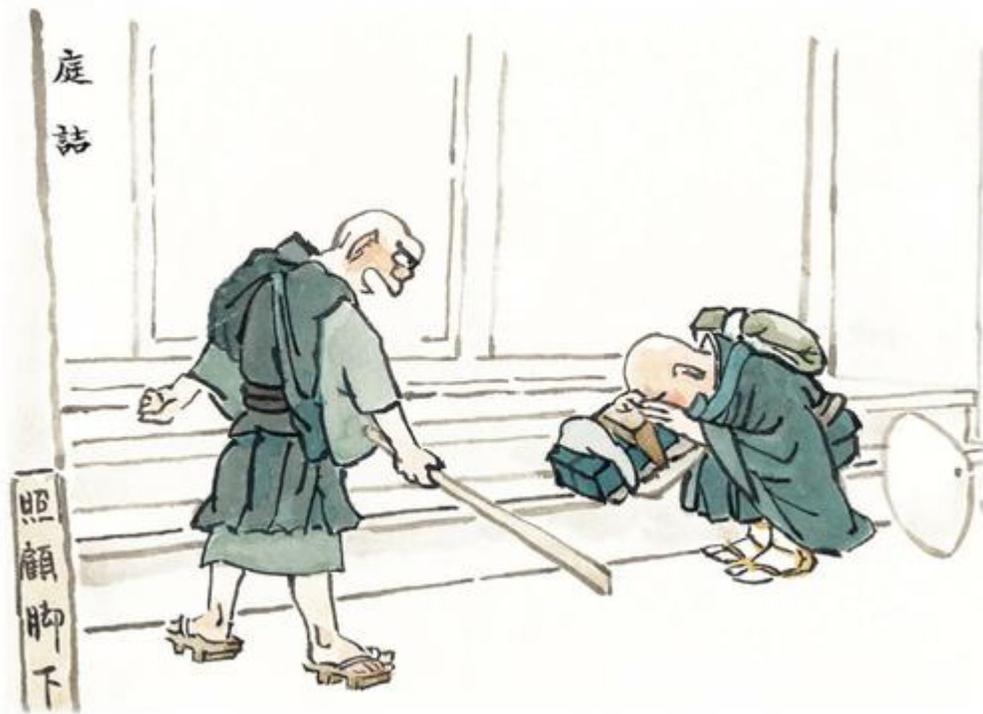
PLANTER SON BÂTON DE PÈLERIN

Il a passé la nuit dans un temple de Kyoto connu de lui qui lui a offert l'hospitalité et qu'il a quitté à la première heure, pressé de faire son entrée dans l'enceinte de la maison mère. Il a hâte de gagner le pavillon de méditation où l'on y pratique le *dhyâna*. Une tension monte en lui à mesure qu'il avance. Mais même si ses sandales lui ôtent quelque peu d'assurance, c'est d'un pas ferme qu'il foule le chemin menant au temple où ne traîne pas la moindre feuille, et bien vite il s'arrête devant la grande enseigne suspendue à l'entrée.

C'est dans un monastère connu pour se consacrer exclusivement aux exercices du *dhyâna* qu'il s'apprête à entrer. Le pays compte beaucoup de ces maisons mères de l'école Rinzai et d'autres temples zen fort célèbres, en tout une quarantaine environ. Le responsable du centre, « maître des lieux », car il transmet la Loi, dirige un groupe de moines qui font leur apprentissage de la Voie du zen : peut-être s'en trouvera-t-il un seul parmi eux pour atteindre le but. Autant dire que c'est là la « patrie du zen ». Chaque temple est grand ouvert à qui veut entrer, selon la devise : « Point de porte sur la grande Voie du

zen. » Mais il ne suffit pas de souhaiter entrer ; on s'assurera d'abord que celui qui veut passer la porte en a la clef –entendez une détermination sans faille de se mettre en quête de la Voie, et le sésame– qu'il soit animé du « grand complexe de doutes », d'une « inébranlable volonté » et d'une « indéfectible foi ».

Prévenu de longue date, Yôkan n'est pas pris par surprise, mais n'empêche, c'est debout devant cette porte béante qu'il découvre à quel point sa situation a valeur probatoire. Oui, il se destine à vivre en dehors de ce monde flottant selon une méthode connue, que des siècles ont éprouvée, et il doit se soumettre à cet examen. Fort de cette certitude, il enjambe le seuil des deux pieds et scelle sa décision.



RELÉGATION AU JARDIN

Ce n'est plus le moment d'hésiter, il faut affronter la première barrière !
A la porte principale encore mal éclairée, en vêtements de voyage, Yōkan se pelotonne sur la marche de l'entrée, salue en baissant la tête tant qu'il peut et hurle à tue-tête :

– Je vous en conjure !

Surgie d'on ne sait où dans le silence du lieu, choit la réponse, imposante :

– Qu'est-ce que c'est ?

Sans tarder, arrive un moine à qui Yōkan décline ses nom, prénom et adresse. Il lui tend une enveloppe contenant sa demande d'entrée, le descriptif de sa vie jusque-là, l'engagement par écrit de suivre la règle ; pour finir, il s'enquiert d'un endroit où suspendre tout son saint-frusquin. Le préposé à l'accueil s'éclipse un instant à l'intérieur.

– Notre monastère, laisse-t-il tomber quand il se montre de nouveau, est au complet pour le moment. Pas le moindre pouce carré pour vous recevoir. Veuillez vous retirer !

Le couperet ! L'homme s'enfonce à l'intérieur pour ne plus réapparaître. Il y a de quoi se faire quelque souci...

Notre jeune homme n'est pas surpris outre mesure. On l'avait prévenu sur tous les tons : « On te ferme la porte au nez ? Ne quitte pas la place et cramponne-toi ! Pas un mot, pas un geste, à part pour satisfaire un besoin pressant... Et ne songe pas à aller ailleurs, ce sera pareil dans chaque monastère où tu iras ».

C'est le moment d'appliquer le programme point par point. Il doit bien être huit heures. Il courbe son grand corps en deux, histoire d'incliner plus profondément encore la tête, mais bien vite le mal de dos le gagne, et puis ces doigts posés sur le front qui se mettent à s'engourdir ! Voilà qui n'augure rien de bon. Essayons de tenir coûte que coûte... Et d'ailleurs, est-il le premier ? Depuis les temps anciens, tous ses prédécesseurs ont enduré le même traitement pour franchir cette barrière. Une mortification, voilà ce que c'est, une mortification que tous ont dû surmonter.



NUITÉE

Quelle heure pouvait-il bien être ? Trois heures ? En tout cas, c'est à ce moment qu'il entend :

– Hé, là ! vous, pour la nuit, c'est d'accord. On vous garde. Allez, montez.

Il pense avoir marqué un point – l'un dans l'autre, pour dormir, il sera mieux à l'intérieur. Les sandales de paille quittent ses pieds, et ceux-ci, prestement trempés dans le seau qui est là, le hissent du vestibule jusqu'à l'antichambre exigüe – quatre tatamis et demi tout au plus – qui prolonge l'entrée ; au pied d'un montant, le sac a trouvé place et le jeune homme aussi, le temps que son agitation retombe. Comme il se sent revivre, apaisé de la sorte !

Il est bien tôt pour qu'on appelle à table. Mais il n'y a pas de doute, c'est au repas du soir, à la « pierre médicinale », que convie ce signal.

Il a pris place au bout de la table, après le dernier des moines, qui se pressent nombreux. Attentif à les imiter, il s'imprègne de leurs façons avant de porter à sa bouche la soupe aux légumes. Mais voilà que la nuit est tombée, une ampoule nue s'allume qui dispense une chiche lumière. C'est l'heure où dans la

tête du garçon défile un carrousel ininterrompu d'images – toutes les tensions qu'il a subies au long du jour. Une journée tête baissée, dans la posture de l'implorant, avec le sang qui vous gonfle le visage et les chevilles, et qui donne l'impression d'avoir été roué de coups.

– Hé toi, le vagabond, c'est bientôt fini de tourner en rond dans le vestibule ? Allez, ouste, je ne veux plus te voir.

On l'a pris par le col et reconduit à la porte, avec en guise d'au revoir des sottises bien senties qui lui pleuvent sur le dos. Par deux fois, par trois fois, secoué par la honte, il revient le dos rond. Ah ! quelle constance est la sienne, mais quel entêté a jamais pu effacer de la sorte les bleus dont sont meurtris et son corps et son âme ?



PARTIR AU MATIN

Dans la pièce règne une odeur de moisi très marquée, elle a dû rester plusieurs jours sans personne qui l'habite. Qu'elle s'appelle « chambre pour la nuit » ne peut être interprété que d'une seule façon : qui l'occupe le soir la libère le matin. Un règlement doit compléter l'injonction : il pend bien du plafond, mais hélas, les mots sont dans une écriture indéchiffrable pour lui, et donc dépourvus de sens...

La lanterne diffuse une lumière falote, et il est tiré de ses pensées par le moine qui tend un plateau rouge portant une simple tasse de thé avec un gâteau sucré.

– Le thé de bienvenue, dit l'homme en même temps qu'il lui présente le registre des « hôtes de passage ».

On est aux alentours de vingt heures. Le moine a apporté une lanterne, bien utile au nouveau venu, qui de toute façon peine à inscrire, son nom, l'endroit exact où il habite et le temple qu'il fréquentait avant de partir.

Il reçoit dans la soirée une mince couche et s'entend recommander :

– Un coup sera frappé sur le claquoir à maillet. C'est signe que vous aurez l'autorisation de dormir.

Peine perdue : trop de rats mènent la sarabande, et l'angoisse l'étreint devant l'ignorance de ce qui l'attend, de sorte qu'il ne peut fermer l'œil.

Au petit matin, une fois qu'il a absorbé sa collation, arrosée d'une tasse de thé fort appréciée, congé lui est donné en ces termes :

– Quand vous le désirerez, ce sera le moment de partir.

Il a revêtu sa tenue de voyage pour aller se remettre en faction au-dehors. Il sait bien comment se passera cette nouvelle journée : semblable en tout point à celle de la veille, elle ne sera qu'une longue mortification.



CONFINEMENT DANS LA CHAMBRE D'UNE NUIT

Voici que nous sommes au troisième matin, et toujours aucun ordre de déguerpir. C'est qu'une nouvelle barrière est désormais dressée : nommons-la le « confinement dans la chambre d'une nuit ». Yōkan regarde fixement son sac de pèlerin déposé au pied d'un des piliers ; il faudra qu'il l'imites au long de cette journée qui s'annonce, en position de méditation assise.

On se contente d'appeler le jeune homme au moment de la lecture liturgique des sūtras et à l'heure des repas. Il occupe la dernière place de la compagnie, s'efforce de reproduire les façons de faire que déjà il peine à discerner, mais tant bien que mal il parvient à s'en sortir. Le pire, c'est lorsqu'il se retrouve entre ses quatre murs, privé de tout contact, laissé pour compte. Lire, allumer une cigarette, il n'y faut pas songer. Quand l'ankylose a pris ses jambes à force de méditer immobile, il a senti planer comme une présence humaine au-dehors et s'est cru épié de derrière les cloisons de papier des portes coulissantes. Il n'est pas question de relâcher son attention un instant dans pareille cellule – « cachot » serait plus approprié... Toute admission passe par

une épreuve probatoire : celle-ci, le monastère la reconduit, en somme, non sans l'avoir revue et corrigée.

Autrefois, déjà, la vigueur spirituelle des anciens, acharnés dans la recherche de la Voie, n'engendrait point une vie facile et ne rimait pas avec mollesse. La tradition nous rapporte qu'Eka, après avoir attendu dans la neige, manifesta son ardeur en se sectionnant lui-même le bras à hauteur du coude. Bodhidharma en conséquence l'admit à suivre son enseignement et l'agréa pour successeur. Puisqu'il s'est engagé par une promesse solennelle qui lui a fait quitter son village natal, Yôkan sent qu'il lui faut achever son parcours envers et contre tout. Quoi qu'il lui en coûte, il le fera.



LE MOINE CHARGÉ DE L'ACCUEIL DES VISITEURS

« Le responsable de l'accueil à l'inclination profonde », tel est le nom du moine auprès duquel on le conduit. L'homme veille à l'observance des règles et au bon déroulement de la vie communautaire, reçoit les visiteurs ainsi que les moines qui pratiquent les exercices ; en un mot, c'est l'administrateur des moines. Et, pour que Yôkan soit mis en sa présence, il a dû attendre d'avoir derrière lui ses deux journées de relégation dans la courette d'en être à la fin de la troisième, au moment où la période de « confinement dans la chambre d'une nuit » arrive à son terme.

Yôkan va s'incliner non sans crainte devant le « moine préposé à la connaissance des postulants ». L'homme qu'il voit est loin d'être chétif – il roule de grands yeux, a la quarantaine, conserve à portée de main le bâton d'admonition. Yôkan l'entend dire :

– J'en ai refusé du monde jusqu'à présent, jeune homme, mais je vois en vous quelqu'un de passablement déterminé, et il se trouve qu'une place justement se libère. C'est dit : je vous autorise à faire dès demain matin votre entrée dans le pavillon de méditation.

Le discours ressemble à s'y méprendre à celui qu'on tiendrait à un imbécile ! Mais Yôkan ne retient qu'une chose : il est arrivé sans encombre au bout de ces cinq journées qu'il n'est pas abusif de qualifier d'atroce mortification, qu'il y a montré endurance patiente et belle abnégation de soi. Tout cela l'autorise à penser qu'il vient de franchir la redoutable barrière de l'admission au monastère.



ENTRÉE DANS LA SALLE DE MÉDITATION

Après la collation du matin, le jeune homme est enfin conduit à la salle de méditation, un espace à l'écart que l'on rejoint par un passage longeant les cuisines. Le sol est carrelé ; dès le seuil, trône une sorte d'autel domestique, où la statue qu'on vénère représente Bodhisattva-Manjushri, le « moine sage ». Sur toute la longueur des deux murs court une plate-forme surélevée jonchée de nattes de paille de riz, ou tatamis. On peut y voir ce qu'on prendrait pour une rangée de figurines en terre cuite en position du lotus, mais non, ce sont les anciens, déjà assis à méditer.

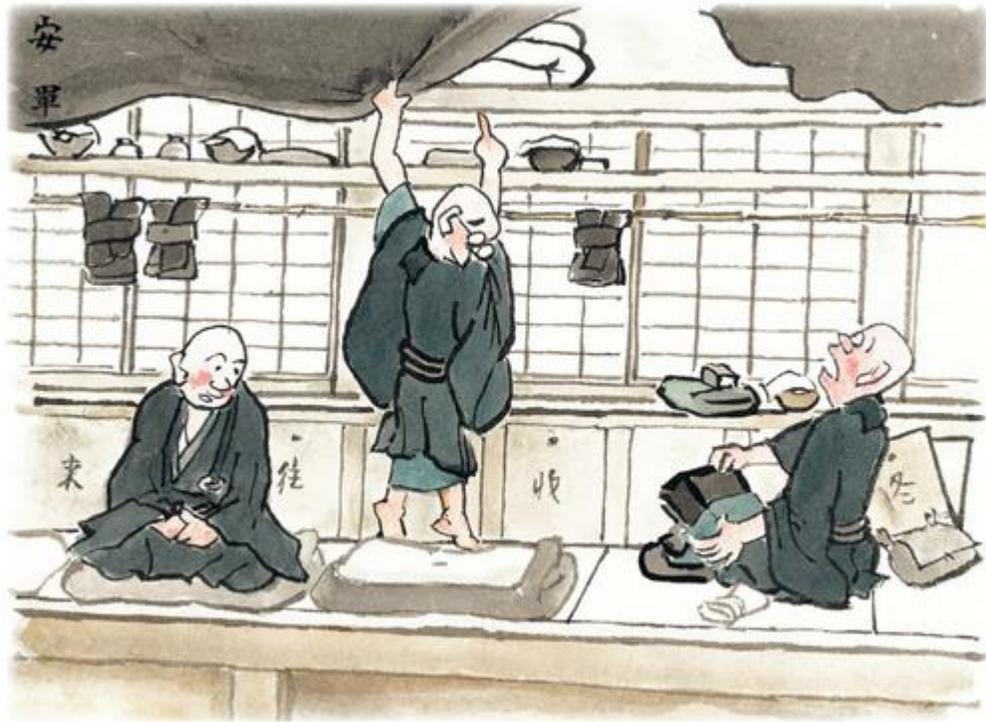
C'est le préposé au service du « moine sage », qui est en charge de la salle de méditation, qui lui a prescrit d'enfiler pour l'occasion des chaussettes blanches, de passer sa ceinture et de faire l'offrande d'un bâtonnet d'encens devant le « moine sage », ce dont il s'est acquitté, le corps raidi par les tensions au point d'être devenu bloc de pierre. Il déploie le coussin qu'il utilise pour la méditation et, inclinant profondément par trois fois le haut de son corps devant le Bouddha, mains jointes à hauteur de la poitrine, il prie pour le bon accomplissement des exercices religieux. Il se dirige alors vers le cérémoniaire ou président de la salle

de méditation, et effectue une nouvelle inclination profonde, pour :
« Transmettez-moi désormais votre enseignement sur la Voie. »

On le mène à la place qui est la sienne, à en juger par son balluchon qui l'y attend, et il s'apprête à l'occuper quand s'élève, impérieuse, la voix de l'acolyte :

– Un nouveau pour la méditation assise zazen !

Emplis de révérence, les anciens, assis en posture zazen, tendus et absents, à ce signal accomplissent ensemble une profonde inclination. Yôkan vient d'être introduit dans la communauté des moines. Pas un mot de présentation n'est dit le concernant. Pour être simple et concise, la cérémonie n'en est pas moins solennelle ! Il n'est que de comparer avec d'autres rites d'admission : où donc, dans quelle communauté, école ou entreprise, se sent-on ainsi grandi et renforcé ?



REPOS

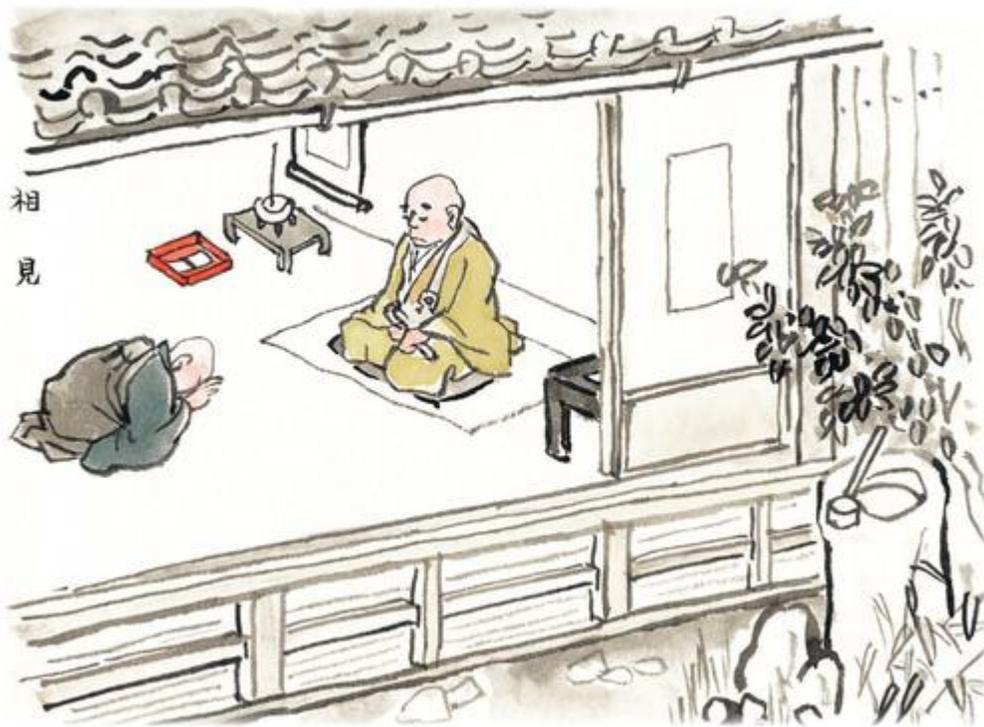
L'obstacle, en tout cas, a été franchi, et ce n'était pas l'un des plus faciles : Yôkan a pu avoir son tatami – le dernier de la rangée. Car celle-ci aligne ses quinze places le long du mur de la salle de méditation et culmine au tatami du cérémoniaire. Ce tatami qui est pour le moine son ciel et sa terre, l'univers où sa vie désormais se déroule.

Une planchette pend du plafond, qui indique, place après place, quel moine l'occupe. Derrière un rideau noir, on peut loger sur une étagère le matelas qu'on dépliera pour le repos nocturne. Une autre est prévue par-dessous, qui porte les livres des sùtras et l'écuelle des aumônes. La coule s'accroche à la fine perche de bambou, tringle commune, et pour finir une niche sert de placard pour les objets usuels : on aura ainsi vite fait le tour de l'ameublement du moine.

Son voisin, plus ancien que lui, le lui a conseillé : défaire son sac de pèlerin et ranger son maigre bagage à l'endroit indiqué lui a pris peu de temps. Les biens d'un moine sont réduits en principe au strict minimum, de manière à l'affranchir de tout désir de posséder, ce despote absolu du cœur de l'homme,

et à préserver intacte la liberté de pérégrination, celle « des nuages qui passent et de l'eau qui coule ».

Trois autres novices arrivés de fraîche date ont, comme lui, choisi de planter leur bâton de pèlerin au début d'une nouvelle « demeure tranquille estivale » (*u-ango*). A eux quatre, ils vont former le groupe des nouveaux, la promotion annuelle. Animés d'une puissante volonté d'aboutir qui les liera ensemble, ils vont se stimuler et s'entraider jusqu'à devenir les meilleurs compagnons sur la Voie.



PREMIÈRE RENCONTRE AVEC LE MAÎTRE

Quelques jours plus tard, Yôkan apprend à quel moment aura lieu le premier rendez-vous avec le maître. A cette fin, il revêt sa coule, passe aux pieds ses chausse blanches, se munit du bâtonnet d'encens pour la « première rencontre », puis il se rend à la cellule du maître. Si c'est la première fois qu'il le voit, ce n'est pas la dernière qu'il ira frapper à cette porte, matin et soir, afin de consulter l'homme qui, le dirigeant dans sa quête, va lui délivrer son enseignement, le maître sous l'égide de qui il va se mesurer à la Loi.

La tradition prétend que les anciens profitaient de leur première entrevue avec le maître pour aborder une difficulté qu'ils voulaient résoudre, quitte à le solliciter sans ménagement.

Mais notre jeune Yôkan n'est pas dans ces dispositions-là. Son corps est tendu comme un ressort, au point qu'il parvient à grand-peine au moment d'offrir l'encens à observer tout le protocole qu'on lui a enseigné. Il a finalement déployé son coussin pour s'asseoir, et effectué la triple profonde inclination devant Bouddha puis devant le maître ; quand l'assistant a apporté

un thé parfumé, il a vidé sa tasse en imitant le maître. Un peu de son calme recouvré, il remarque la robuste constitution physique du maître en position zen, ce qui suscite en lui la même sympathie qu'il pourrait éprouver pour un des anciens de son village ; mais à l'instant même un bref regard le transperce, qui l'incite sur-le-champ à se prosterner, recroquevillé sur lui-même.

Bientôt, d'une voix légèrement éraillée, le maître l'interroge sur son origine, veut savoir le temple où il a été formé. Le ton contre toute attente est chaleureux, et l'on s'adresse à lui avec une tendresse qu'il était loin d'imaginer. Dans la salle où flotte le parfum de cet encens précieux, il reçoit un enseignement concernant les dispositions de cœur requises pour les « exercices religieux ». C'est là que va se nouer dorénavant le lien entre maître et disciple. C'est quand il est quasiment sur le point de quitter la cellule du maître qu'il sent que ses nerfs jusque-là mis à rude épreuve se sont à leur tour détendus.

II
EMPLOI DU TEMPS
ET
TÂCHES JOURNALIÈRES

日課抄



LA FRAPPE DU CLAQUOIR À MAILLET

A côté de la porte principale du pavillon de méditation est suspendue une planche d'orme du Japon ; trois coups, cinq coups, sept coups sont appliqués à certains moments de la journée, pour indiquer les heures. Ce claquoir à maillet, véritable « cloche à sonner les heures », agit avec d'autres types de sonneries pour mesurer le temps de la vie des moines entre leur lever et leur coucher ; ainsi sont réglées avec la plus grande exactitude toutes leurs activités, qu'ils aillent ou qu'ils viennent, qu'ils se tiennent debout, assis ou couchés.

Le quotidien de la communauté incombe à quelques moines qui en assurent le service. Par exemple, il y a celui qui a en charge la direction et la garde de tous dans la salle de méditation. Les activités du temple sont confiées au moine responsable de l'accueil des hôtes, les comptes au trésorier, le cuisinier s'occupe de la nourriture, le sacristain du service du pavillon de Bouddha, l'assistant du maître du service de celui-ci, le cellérier enfin des rapports avec les hôtes et de différents services. Tous ces offices sont confiés à des moines expérimentés pour six mois par roulement.

Dans cet environnement purgé de tout gaspillage et de bruits parasites, chacun, sans cesser de rester intensément appliqué à son *kôan*, veille à se montrer d'une parfaite courtoisie avec les autres, à ne s'autoriser de remarques qu'en cas de nécessité, voire à se proposer pour remplacer un confrère dans son service. C'est ainsi que se construit peu à peu en chacun la stature d'un homme véritablement libre.



LA RÈGLE DU MONASTÈRE

Impossible de ne pas voir le grand panneau où est inscrite la « règle du monastère » : il se balance au-dessus de la porte de derrière du pavillon de méditation, et il en va de même avec des panneaux plus petits, placés au hasard des bâtiments et qui rappellent telle ou telle règle de détail. Ce texte, qui régit l'ensemble de la vie ordinaire dans le temple, remonte au fondateur de la charte monastique, Hyakujô : est-il besoin d'une autre preuve de son importance ?

Du déroulement des cérémonies les plus complexes jusqu'aux détails les plus insignifiants en passant par le maniement des baguettes ou la manière de quitter les socques de bois, tout, absolument tout le comportement est fixé par des règles. Echappé du monde profane où il était libre, le nouveau venu se retrouve enfermé dans le corset le plus étroit qui se puisse imaginer. Là encore, l'effort accompli avec zèle ne tarde pas à porter ses fruits, et le corps comme l'esprit finissent par se conformer aux règles, à telle enseigne que, une fois les usages intégrés, le regard ou la façon de marcher deviennent ceux d'un ancien.

Dans notre monde d'aujourd'hui, peu nombreux sont les lieux comparables : il n'y a guère qu'un temple zen pour afficher une différence aussi marquée entre le haut et le bas dans l'ordre des préséances. Pour les anciens qui sont entrés avant vous, on distingue, dans la salle de méditation, les dernières places, les places du milieu et les premières places. Quant aux grands anciens qui progressent dans les exercices religieux depuis dix, voire vingt ans, ils bénéficient de ce que l'on appelle les places éminentes. Cet ordre de préséance dépend uniquement du jour d'entrée dans le monastère : l'âge, le parcours intellectuel, l'origine n'y jouent aucun rôle. Arriver un jour plus tôt équivaut à devoir servir un jour de plus au nom de la préséance. Il n'est pas question non plus de manifester quelque mécontentement, que ce soit concernant le maître ou un autre moine de la grande assemblée. Si c'était le cas, il vous faudrait quitter le monastère, et personne ne courrait après vous pour tenter de vous y ramener.



FIN DU REPOS REPOS DE LA NUIT

Trois heures trente l'été, quatre heures trente l'hiver, trois heures lors des sessions intensives, le lever tombe furieusement tôt. Le préposé au pavillon du Bouddha passe dans les dépendances et à l'intérieur du pavillon de méditation. « Debout ! » lance-t-il en secouant sa clochette. La salle des exercices est témoin d'une grande agitation : la grande assemblée, à peine a-t-elle entendu le signal du cérémoniaire, se dresse comme un seul homme, roule le matelas, qui rejoint l'étagère, puis se rue aux lavabos, vêtements de jour serrés au corps. Se laver, satisfaire les besoins naturels, s'habiller, doivent être l'affaire de quinze minutes : il convient de ne pas traîner ! Les nouveaux arrivants, qui ont encore un pied dans leur rythme ancien, ont du mal à faire comme il faut ce qui demanderait du temps et doit s'effectuer avec méthode et sang-froid, cependant que se déversent sur eux des tombereaux de railleries – ah ! ces anciens ne sont pas tendres !

Aux lavabos, l'eau claire coule en abondance et remplit une auge en pierre. Mais on a disposé là à dessein de minuscules puits à haricots. Ce qui est au service de tout le monde exige des précautions pour éviter le gaspillage. C'est le

cas pour l'eau : l'utiliser avec parcimonie traduit l'attention reconnaissante que l'on doit montrer envers la nature et ses bienfaits.



FAIRE ACTE DE PRÉSENCE

Pour chacune des activités impliquant la communauté, qu'il s'agisse d'exercices religieux, de séances d'enseignement, de repas, existe un signal sonore spécifique. Par exemple, les cérémonies qui se tiennent dans le pavillon de la Loi et celui du Bouddha sont annoncées par la cloche du temple et le tambour du *dharma*. Pour les repas, on entend le gong Nuage, et les planchettes de bois convoquent au thé collectif, au dîner – la pierre médicinale – et au bain. Quant aux séances de rencontre avec le maître, c'est la cloche de consultation qui les indique.

Quelle que soit la tâche, cinq coups veulent dire « se préparer ! ». C'est le moment pour la grande assemblée de passer la robe, de se munir de ses affaires usuelles comme par exemple la sébile pour les aumônes, et de se tenir prête. « Aux exercices ! » est indiqué par la même sonnerie, mais en continu. Mais parfois peuvent se succéder, avec le même sens, sept coups, puis cinq, puis trois. Au timbre et aux coups entendus répond la clochette du cérémoniaire, qui marque que l'assemblée est sur le point de se rendre à la salle de méditation.

Circuler dans la salle de méditation après avoir emprunté la porte de devant ne se fait qu'à l'occasion des séances de consultation et de méditation, une règle qu'un moine discipliné ne saurait enfreindre sans avoir de bonnes raisons. Dès lors qu'on est plus de deux à se déplacer dans le temple, il convient d'adopter la formation en « vol d'oies sauvages », où l'un chemine derrière l'autre, la main gauche posée sur la droite devant la poitrine, toujours en silence. Que quelqu'un agite les coudes ou traîne le pied, la réprimande cinglante d'un ancien le rappellera à l'ordre ! Là où ne résonnent que « sonneries », la parole sonne ! La file des moines empruntant un long corridor pour gagner d'une démarche grave le pavillon principal évoque précisément le vol des oies qui s'éloignent en faisant vibrer le ciel automnal.

Devant cette vie en communauté, qui se déroule en silence en se conformant à des signaux sonores, n'est-il pas légitime de dire qu'elle relève de l'art ?



CÉRÉMONIES DU MATIN

Juste après le lever, la récitation des sūtras, premier service du matin, inaugure la journée dans le temple zen. L'aube pointe, et un vent coulis s'engouffre dans le pavillon principal par les portes béantes. S'en exhale la mélodie harmonieuse de la récitation des sūtras de la grande assemblée. Elle suit un rythme alerte, martelé par le son singulier des deux gongs – le gong de cuivre et celui du poisson en bois – qui résonne alentour, dans le silence de l'« enceinte pure ».

Dans la salle à peine éclairée, à sa place de méditation, le maître brûle l'encens et en fait offrande, devant la statue du Bouddha. Il le fait d'abord pour les fondateurs du bouddhisme zen, puis pour les maîtres qui se sont relayés et enfin pour les grands donateurs.

Pieusement, il s'incline en signe de vénération devant eux, à plusieurs reprises, et chaque fois le chantre déclame le texte de « rétrocession des mérites pour le salut des défunts ». Durant ce temps, le cérémoniaire, bâton d'admonition en main, effectue sa ronde incessante, frappant d'un coup sec l'épaule d'un endormi.

Voici les sùtras déclamés dans le temple :

hannya-shin-gyô, le sùtra du Cœur,

daihi-shû,

kanro-mon,

la formule incantatoire par laquelle on demande d'être protégé des calamités naturelles, *sonshô-dhâranî*,

ryôgon-shû,

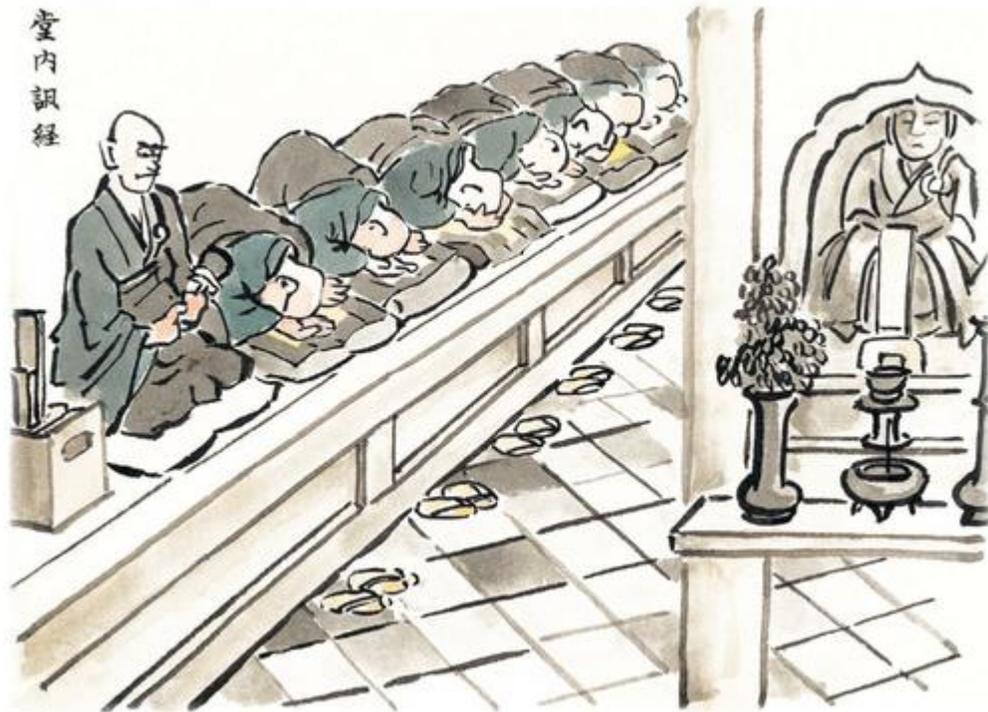
le sùtra de Kannon, *kannon-gyô*,

le sùtra du Diamant, *kongô-gyô*,

et enfin le *hotsugan-mon*.

La méditation, ainsi que le souhaitait la sagesse des anciens, tourne quasiment à la prière, à la fois reconnaissance pour la trace qu'ils ont laissée sur la voie du Bouddha et incitation pour chacun à la pratique du bien. Se libérer des pensées vaines pour se plonger dans la méditation, c'est créer l'occasion qui favorisera l'éveil.

Une extrême concentration tant physique que mentale accompagne l'heure qui se passe à l'exercice.



RÉCITATION DES SÛTRAS DANS LA SALLE DE MÉDITATION

Une fois sortis du pavillon central, les moines vont auprès du maître de la salle de méditation, le « saint moine », pour réciter le sùtra du Cœur, *shin-gyô*, ainsi que la prière qui détourne d'eux les calamités, *shô-sai-dhàranî*. Quand le cérémoniaire achève de dire le texte de « rétrocession des mérites pour le salut des défunts », la récitation des sùtras touche à son terme. La clochette du cérémoniaire retentit, et chacun dans la grande assemblée, comme par un mouvement réglé, déroule sa natte, y dépose son coussin de méditation et effectue devant Bouddha, par trois fois, la grande prosternation, par laquelle se demande le bon accomplissement des exercices religieux de la journée.

La statue du Bodhisattva-Manjushri représente le « saint moine » qui incite à rechercher la plus haute sagesse et à pratiquer la vertu avec la fougue des lions. Dans un temple zen, partout, à la cuisine, aux bains, aux toilettes même, sont placées des statues de Bouddha, qui sont dans un étroit rapport symbolique avec la fonction assignée à l'endroit. Par exemple, pour la salle de méditation,

qui est la résidence des moines, le lieu où ils mettent toutes leurs forces, de jour comme de nuit, dans l'effort de concentration mentale qui les rapprochera de l'intelligence sapientielle du *hannya (prajna)*, la statue du « saint moine » est l'image la plus appropriée. Il émane d'elle une telle douceur, qui lui vient de la finesse de ses traits et de son imposante beauté, que l'on croit trouver pour de bon un père compatissant quand on se tourne vers lui en l'implorant : « Ô saint moine ! »

La récitation des sùtras dans la salle de méditation prend fin : c'est le moment du thé parfumé à la prune. C'est le préposé qui verse cette acide potion – acide au point de chasser les dernières vagues de sommeil ; elle rafraîchit la bouche, mais pas seulement, l'humeur elle-même en est revivifiée. La recette appartient aux temples zen, et cette infusion-là pourrait bien s'appeler « fragment de vie de sagesse ».



RÉCITATION DES SÛTRAS DANS LES DÉPENDANCES

A la fin des rituels du matin, les moines préposés aux services, se séparant de l'assemblée qu'ils ont suivie jusque-là, gagnent la cuisine et devant la statue d'Idaten récitent à leur tour le sùtra du Cœur et la prière pour éloigner les calamités. Revêtue d'une armure célèbre pour être capable de se déplacer plus vite que le son, c'est cette divinité qui protège l'enseignement du Bouddha et les bâtiments situés dans l'enceinte du temple. En tout temple, si petit soit-il, sa statue est vénérée devant la cuisine comme divinité protectrice des repas de jeûne.

La récitation des sùtras achevée, on boit sur place l'infusion à la prune. Puis le moine responsable de l'accueil annonce le programme des services du jour et fait ses remarques – « réprimandes » correspondrait mieux. Le collège de moines auquel il appartient joue un rôle capital, car il assure divers services : cuisine, entretien du pavillon de Bouddha, organisation et horaires des travaux manuels, approvisionnement en nourriture, accueil des visiteurs, comptabilité, enregistrement des dons, service du maître. Grâce à eux est préservée une vie

de communauté harmonieuse. Quelle que soit l'ancienneté dans la vie commune, les « prescriptions concernant les dépendances » représentent toujours des règles extrêmement strictes. Si l'on est stimulé par la parole qui dit : « Le travail sur le *kôan* dans le mouvement vaut cent millions de fois le travail dans le calme », on est mis en garde par cette autre : « Prends soin des objets d'utilisation courante comme de la prunelle de tes yeux ! » et l'on revient à cette règle : « Pour progresser dans la vertu, sois circonspect jusque dans les actions les plus insignifiantes ! » Aussi l'œil inquisiteur du responsable des hôtes est-il à tout moment braqué sur le comportement des apprentis moines.



L'OFFICE DU CUISINIER

Le cuisinier n'attend pas que la grande assemblée soit debout ; loin avant les autres, dans les dépendances, il est déjà au travail pour que soit prête la bouillie de riz à l'eau de la collation du matin. « Etre affecté à la cuisson du riz » ou, plus généralement, « être celui qui s'occupe de la cuisine », n'est guère valorisant pour le commun des mortels. Il en va tout à rebours dans le temple zen : dans la hiérarchie de ceux que leur office dévoue à la communauté, le cuisinier vient parmi les tout premiers et jouit du plus grand respect. Quand il lui incombe, par son tour de rôle, d'assumer cette charge, il sait que pourvoir à la subsistance de ses nombreux confrères implique de la force et l'appelle à une fonction effacée mais vitale, où il aura mille occasions d'accumuler des mérites.

Les denrées confiées au savoir-faire du cuisinier, et cela vaut pour le moindre grain de riz ou d'orge, sont la sueur et le sang du donateur pieux. C'est le sens du dicton : « Un grain de riz pèse aussi lourd que le mont Sumeru » ; et nous en connaissons déjà un autre, qui se rapporte au couple de l'outil et de la matière : « Prends soin des objets d'utilisation courante comme de la prune

de tes yeux ! » Au service du cuisinier s'attachent poids et importance : l'homme doit veiller à ce que les ingrédients soient utilisés comme il faut, c'est-à-dire comme les y appelle la nature, et se garder soigneusement de gaspiller.

飯
台
看



LE SERVICE DE TABLE

Une série de récipients s'alignent devant celui qui doit assurer l'office de servir à table : l'un d'eux recevra le riz, un autre les légumes cuisinés ou confits dans la saumure, un troisième l'eau chaude ou le thé, et les deux derniers respectivement l'eau de vaisselle usée avec le restant du thé et les reliefs ramassés au moment de débarrasser la table. Le service de table incombe par roulement à l'un ou à l'autre des moines, et tous, y compris le serveur, sont guidés dans leurs gestes par le signal sonore émanant du surveillant.

Si la nourriture est essentielle à la vie humaine, le temple zen lui accorde une importance particulière : à preuve, la manière si typiquement raffinée de consommer le repas. Les règles posées à l'origine n'ont rien perdu de leur rigueur avec le temps. Seule la récitation des sùtras pour le repas rompt le silence qui règne. Les demandes se font à l'aide de la salutation paumes des mains jointes ou d'autres signes des mains. Le déroulement du repas est d'un bout à l'autre prescrit depuis la nuit des temps, les mouvements, posés ou rapides, sont harmonieux et ne laissent place à aucun geste inconsidéré.

Depuis toujours on reconnaît un temple zen à une austérité qui s'exprime tant dans la frugalité du repas que dans l'exercice de zazen. En principe, dans les monastères, il n'y a que deux repas par jour : celui du matin, *shukuza*, consiste en une bouillie de riz très claire, celui du midi, *saiza*, est un brouet cuit à partir d'un mélange de trois mesures de riz pour sept mesures d'orge. Le repas du soir se présente plutôt comme un remède, « pierre médicinale », élaboré à partir des restes du repas de midi, parfois d'une soupe de légumes qui sert de fond à ces restes.



LA BOUILLIE DE RIZ

Quand résonne le gong Nuage, frappé par le serveur de table, la grande assemblée comprend qu'elle doit se mettre en file derrière le cérémoniaire et gagner le réfectoire. C'est, entre le vestibule d'entrée et le pavillon principal, une salle à tatamis, où court sur la largeur d'un tatami et demi, trois mètres pour ainsi dire, un plancher. Une fois chacun à sa place, son bol devant lui, on récite pour le repas plusieurs sùtras et invocations, puis la ration est distribuée, bol après bol, comme il est prescrit. On en prélève d'abord sept grains de riz cuits, qu'on offre aux esprits affamés, *gaki*, avant de joindre tous ensemble les deux paumes devant soi au signal du surveillant qui frappe l'une contre l'autre les deux planchettes de bois : c'est seulement à ce moment qu'on se saisit de ses baguettes.

Un brouet de riz, communément appelé « soupe où se mire le plafond », clair au point que s'y reflètent les yeux et le visage où pointe la barbe, et du *takuan*, navet nauséabond à force d'avoir macéré dans la saumure, tels sont les deux plats d'un menu frugal à vous arracher des larmes ! Comme l'indique l'expression les « trois pavillons du silence », le moindre bruit est prohibé : pas

question de laper la bouillie de riz, de faire craquer entre ses dents le navet confit, de heurter les baguettes. A la fin de cet austère repas, le bol, rincé à l'aide du thé qui y a été versé, est essuyé d'un coup de chiffon puis rangé.

Si les règles sont établies avec cette précision cérémonieuse et conformément aux enseignements bouddhiques, c'est que le repas fait partie intégrante des « exercices religieux » et qu'il constitue la provision de route pour la journée dans la recherche de la Voie. C'est ainsi que, par le biais du rituel de la table, on est en mesure de saisir l'essence même de la vie d'un temple zen : une reconnaissance poussée à l'extrême pour une vie aux besoins réduits à l'extrême.



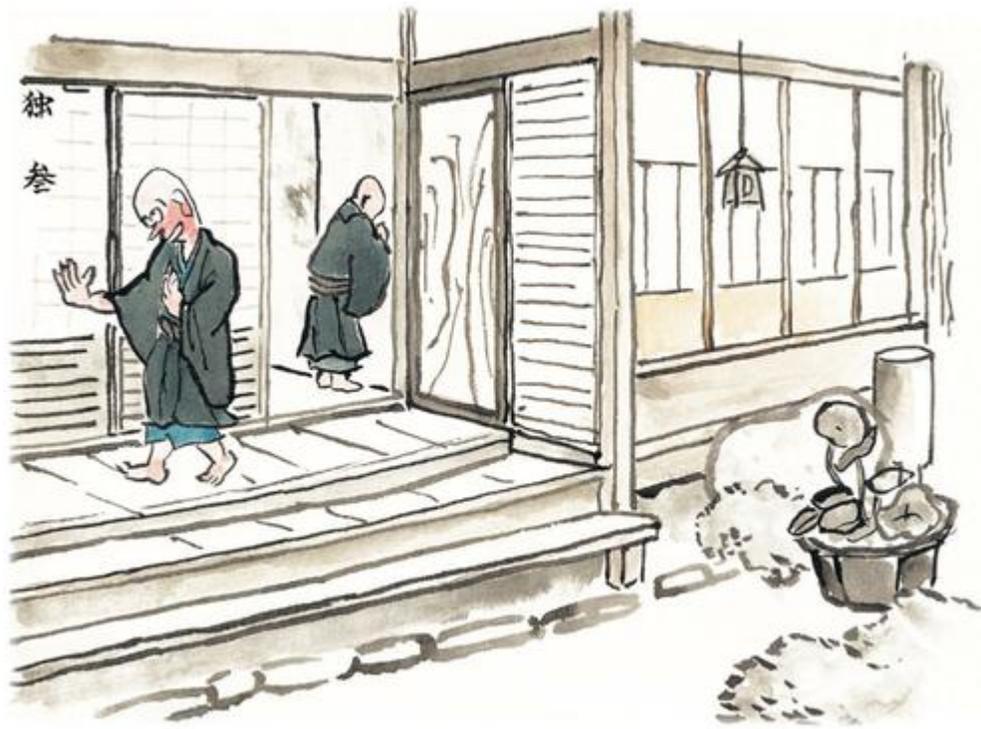
LE RITE DU THÉ

Quand la collation a pris fin, a lieu dans la salle de méditation le rite du thé. On le boit tous ensemble, versé de la même bouilloire, car le temple zen a codifié ce moment auquel il attache une importance particulière. A côté de *sô-zarei* – le thé collectif – existe *shuhyô-zarei*, rite réservé à l'acolyte, au responsable des hôtes et au cérémoniaire. Le thé en commun, qui intervient par deux fois dans la journée, le matin et le soir, correspond en quelque sorte à un appel, dans la mesure où il n'est pas question que reste une place vacante. Les choses se passent selon des règles très précises : en premier, c'est au « saint moine » que l'acolyte verse le thé, puis c'est le tour de tous les assistants. Ceux-ci lui facilitent la tâche en rapprochant la tasse de celle du voisin – la règle veut qu'on l'ait à droite du genou – et, dès que toutes sont remplies, après une salutation mains jointes, on porte le liquide à ses lèvres. Attention à ne pas verser devant soi les restes du thé !

L'acolyte, sa tournée terminée, a lancé d'une voix sévère : « Aujourd'hui, ramassage de riz ! » C'est lui qui communique le programme du jour et

comment se répartissent les besognes. L'ordre et la bonne entente qui règnent dans ce rite sont bienfaisants : ils dissolvent la fatigue et restaurent l'énergie.

Pour chaque mois, le programme des tâches quotidiennes s'organise comme suit : les jours qui se terminent par le chiffre 1 et 6, puis 3 et 8 sont réservés aux tournées de mendicité et au ramassage du riz ; ceux qui se terminent par 2 et 7, puis 5 et 10, sont consacrés à l'enseignement du maître ; enfin les journées 4 et 9 sont celles du rasage, y compris celui du crâne, et du nettoyage du monastère et du jardin. Le bain tombe aussi ces jours-là. Le 14 du mois ainsi que le dernier jour sont dits de « repos » ; ce sont les seuls dont l'après-midi ne soit pas consacré au travail pour la maison et le jardin.



CONSULTATION PERSONNELLE AVEC LE MAÎTRE

Peu après la collation de brouet de riz et le rite du thé retentit la cloche de consultation convoquant les moines à la rencontre du matin « seul à seul avec le maître ». C'est le pivot autour duquel tourne la vie du moine. L'école zen Rinzai a une pratique qui la distingue : les « questions de mise à l'épreuve », ou *kôan*. Entrer dans la cellule du maître et lui soumettre sa façon d'appréhender ces questions, c'est ce que l'on nomme habituellement la consultation seul à seul. Avec les *kôan*, on traite de la grande Voie de la vérité cosmique. Ceux-ci se présentent comme un florilège d'anecdotes qui fourmillent d'enseignements pleins de saveur qu'on va puiser dans les actes aussi bien que dans les propos des fondateurs : tous ces patriarches qui se sont succédé dans l'histoire du zen et ont transmis la loi. On dénombre mille sept cents *kôan*, et cette série s'ouvre par la « question de la première barrière ». La voici : quel bruit fait une seule main qui applaudit ? Ou cette autre : qu'est-ce que le « rien (*mu*) » de Zhaozhou ?

Le petit nouveau, qui vient tout juste d'arriver au monastère, a eu bien soin tout d'abord de se faire expliquer le comportement à adopter lors de la

consultation individuelle, gagne à son tour la cellule du maître pour y recevoir son premier *kôan*. Pour une initiation, c'en est une, en bonne et due forme ! Mais le maître s'en tient à ces mots :

« La main émet un bruit, n'est-ce pas ? Eh bien, tâche de trouver le bruit que fait une seule main en train d'applaudir ! »

Là-dessus, il le laisse aller sans plus d'explications. Il n'y a pas de doute : la question l'introduira à l'éveil de sa propre nature, mais notre blanc-bec n'y comprend goutte et ne sait par quel bout la prendre. Il ne peut que tâtonner, perplexe, enveloppé d'épaisses ténèbres. Sans compter que ce qui s'est dit dans le secret du face-à-face ne doit aucunement être ébruité à la légère. Comment notre novice va-t-il s'en arranger ? Il n'a d'autre issue que de se colleter avec la question, de chercher encore, de mettre ses idées à l'épreuve de son corps et de son esprit : le chemin qui s'ouvre devant lui, il doit le trouver seul.



NETTOYER LE JARDIN

S'il est quelque chose de radical chez les moines zen, c'est la discipline du nettoyage. Le matin, à la sortie de la consultation personnelle, dans les dépendances de la salle de méditation, ils sont tous là à balayer et nettoyer le jardin comme si cela les démangeait. Rien, sinon la pluie peut-être, ne saurait les dispenser de ce devoir qu'est le nettoyage quotidien. Ce travail manuel donne corps à la parole de Baizhang : « Une journée sans travail est un jour sans pain », et compte parmi les exercices religieux. Dans cette activité, nul n'obéit à quelque ordre que ce soit, et la besogne n'est pas de celles dont on attend récompense, si minime soit-elle. En observant le silence, on apporte la plus grande attention à balayer les feuilles mortes et à arracher les mauvaises herbes. Qui verrait là un travail comme un autre se fourvoierait gravement, c'est du zazen dans sa version dynamique : se délivrer des courbatures du corps et de l'esprit s'accompagne de la découverte du moi vivant se réalisant dans le mouvement.

Maître Zhongfeng avait pour devise : « Aie ton balai de bignonia constamment sous la main afin de chasser la poussière du temple ! » Shên-hsiu

shang-tso, lui, conseillait : « Essayez, balayez, visez toujours à la propreté : ne laissez pas le miroir de votre cœur se ternir de poussière ! », façon de laisser entendre qu'« il faut conserver l'intérieur de son cœur net de toutes les sombres passions ». A Zhaozhou en train de balayer le jardin, un moine demanda : « Maître, vous êtes considéré comme un grand ami du bien sous le ciel, comment se fait-il qu'il y ait ici de la saleté (c'est-à-dire des passions qu'il vous faille balayer) ? » On raconte aussi l'histoire de Xiangyan qui atteignit l'éveil grâce au bruit que fit une petite pierre heurtant un bambou tandis qu'il était en train de balayer. Tous ces récits montrent que toute activité de la vie ordinaire, en tout lieu, est une occasion de faire l'expérience du zen.



LA COLLECTE DU RIZ

Des familles pieuses qui assurent la subsistance du monastère en offrant leur boisseau de riz mensuel, il y en a tant et plus ! Assez pour que la collecte s'étende sur une journée entière : on a fixé celle-ci au premier ou au sixième jour, ainsi qu'au troisième ou au huitième de la décade. Muni de son carnet de fiches, le collecteur passe de maison en maison et en repart le sac un peu plus lourd. Que la tempête de neige le fouette, qu'il soit mordu aux jambes par le chien méchant qui lui a ainsi rendu sa salutation, qu'importe, la tournée l'attend, par tout Kyoto, les bretelles du sac lui sciant la chair du cou, et il devra pousser à l'occasion vers l'est jusqu'à Otsu ou au lac Biwa, vers le sud jusqu'à Yodo. Ces jours-là, quand la besogne le conduit en des lieux si lointains, il lui faut prendre la route quand la nuit est encore d'encre...

Le moine qui posait à Zhaozhou la question : « Un chien possède-t-il vraiment la nature de Bouddha ? » reçut en réponse son fameux : « Rien. » Comprenons bien : ce gaillard de chien, c'est la première interrogation, le premier *kôan* qui guide vers la vraie nature de Bouddha et l'entrée dans le principe de sa propre nature ! Il n'a cessé depuis la nuit des temps de planter ses

crocs jusqu'à l'os dans des novices, et plus d'un brave a senti la sueur perler sur tous les pores de sa peau. Grâce à ces dons généreux venus de toutes parts, les moines peuvent se consacrer aux exercices religieux. Chaque grain de riz, chaque pièce de monnaie est manié avec les mêmes égards que si ces dons étaient le sang et la sueur des donateurs. Cette collecte du riz, si elle assure la subsistance, le fait néanmoins au plus juste : elle empêche le corps de tomber malade, voilà tout. Ainsi c'est de lui-même que chacun, chassant d'oiseuses pensées de luxe, leur substituera au fil des jours la reconnaissance grandissante dont son cœur est empli.



COLLECTE D'AUMÔNES

Il y a aussi une autre pratique dévolue aux jours 1-6 et 3-8 : mendier. « Offrir la sébile avec les deux mains » se dit normalement *takuhatsu*, mais l'usage au monastère est d'appeler *bunne* la collecte d'aumônes dans la rue. Par groupes de trois, depuis le matin jusqu'à onze heures, les moines cheminent en ordre, aussi alignés que le serait un vol d'oies sauvages. L'exercice de mendicité a fait depuis le Bouddha historique l'objet d'une transmission en droite ligne. Les gens généralement consentent à la pauvreté, l'essentiel étant de n'avoir jamais à mendier dans la rue. Cette crainte vous étreint dès l'enfance, et pourtant c'est un autre sentiment, tout à l'opposé, qu'éprouve celui qui pour la première fois noue à son cou la besace-pancarte où est inscrit en caractères aux couleurs passées « temple Tôfuku-ji ». Sous la pluie, sous la neige, pieds nus dans des sandales de paille, on lance à pleine voix le « Ho ! ho ! » par les ruelles pour obtenir l'aumône. Mais quand on n'a pas encore l'âge où l'attachement aux choses de ce monde ne compte plus, la honte vous empêche d'avoir la voix forte ! Alors le chef de groupe vous réprimande, et vous vous mettez à crier, mais votre étrange cri est bien éloigné de la mélodie bien rodée des moines vétérans !

Il y a cependant quelque chose de positif dans cette collecte : aucune distinction n'est faite entre nouvelles recrues et anciens quand ils reçoivent les offrandes. A un certain moment, le cœur se sent frais comme l'atmosphère et, débarrassé de sa couardise ou de l'orgueil de se croire un grand moine, on se découvre profondément concentré sur la tâche de mendier dans la rue. Chacun des deux – celui qui donne et celui qui reçoit – ignore à qui il a affaire : il restera à jamais anonyme. Reste le salut échangé, paumes jointes : la rencontre n'engendre d'attachement d'aucune sorte – sinon un bien-être intérieur, clair comme une eau qui coule.

小
憩



PAUSE DURANT LA COLLECTE

Depuis les premières heures du matin, ils arpentaient les rues, demandant l'aumône à pleine voix. Dès les premiers signes de fatigue des marcheurs reconnus pour les meilleurs, le chef de groupe se préparait à ménager une courte pause. Le petit jardin public le plus proche pouvait faire l'affaire ; s'il ne s'en présentait pas, il continuait jusqu'à croiser un fidèle ou un temple d'une obédience proche, pour emprunter un moment l'entrée de sa maison ou la bordure extérieure du pavillon principal. Il y avait de grandes chances que l'occasion s'accompagne de la libéralité d'un thé avec un gâteau.

Sachez que l'hospitalité offerte à des moines n'ouvre pas droit à un don en retour, pas plus qu'elle n'engendre le moindre sentiment de fierté : c'est un « don sans signe visible, absolument gratuit ». L'aumône, aussi bien quand on la fait que quand on la reçoit, est à l'abri de toute « pensée intéressée ». Ainsi, la collecte des aumônes est un exercice qui permet de faire tomber deux sortes de barrières : l'amour-propre et les désirs.

La pratique de la mendicité ne permet pas seulement aux gens du monde de nouer un lien estimable avec Bouddha ; ceux qui progressent sur la Voie y trouvent de quoi s'éveiller à leur propre moi. Le maître zen Hakuin toucha, dit-on, au degré le plus profond du grand éveil au cours d'une collecte de mendicité, quand il eut *planté son bâton de pèlerin* auprès du vieux maître Shôju, à Iiyama dans la province de Shin shû. Car l'éveil à la vision de sa propre nature – le décapage du corps et de l'âme – n'est pas cantonné aux murs de la salle de méditation.



RETOUR AU MONASTÈRE

On met un terme à la collecte d'aumônes avant que sonnent onze heures et l'on se hâte de rebrousser chemin. Dès qu'on a franchi l'enceinte du monastère, on quitte d'un même geste le chapeau de paille. On n'est pas encore à la porte de la salle de méditation que le chef de groupe entonne le sùtra de l'« Offrande aux esprits affamés ». Et les autres, tout en se mettant à l'unisson, se rangent devant la statue d'Idaten, qui trône au seuil de la cuisine, auquel ils rendent grâce pour avoir réussi leur collecte d'aumônes.

Après quoi ils se dispersent, non sans avoir prié pour que soit reconnu un mérite infini à tous les donateurs. Le grain de riz, la piécette que chacun a reçus au cours de la journée, loin de devenir sa propriété personnelle, tombent dans la moisson commune, et un cahier spécifique les consigne et les comptabilise. De la sorte, ce que chacun a reçu sert de moyens de vivre pour tous, respectant le commandement d'égalité pour les repas.

Ainsi se révèle le poids et le sens des œuvres d'aumône : pour les habitants de la ville, faire l'aumône est une occasion de se détacher de la possession ;

pour les moines, la solliciter est plus que chercher à obtenir un bien matériel, c'est se livrer à un exercice de patience qui fait d'une pierre deux coups : supporter l'adversité en faisant bon marché de soi-même. C'est un exercice parfait, dans la mesure où, utile pour soi, il sert à autrui et maintient entre les uns et les autres une heureuse harmonie.



LE DÉJEUNER VÉGÉTARIEN

A onze heures précises, le gong Nuage appelle au *saiza*, ou « table de carême », entendre le repas de midi, dont voici le frugal menu : brouet cuit à partir de trois mesures de riz pour sept d'orge, soupe de pâte de haricots délayée dans un bouillon et tranches de navet macéré. Etre de service quelque part dans le monastère autorise à manquer le service principal et à attendre le second, de rattrapage.

Les mêmes règles qu'au brouet du matin se répètent ici dans toute leur rigueur : récitation du sūtra du Cœur pour pacifier celui-ci, des sūtras *gokanmon* et *saiza no ge* pour se remémorer le sens du repas. Le sūtra *gokan-gatha*, proclamé avant de consommer la nourriture, explique clairement quel est le sens du repas dans un monastère zen :

Conscients du bienfait qui nous vaut de participer au service de Bouddha, nous rendons grâce à tous les labeurs ayant fait que ce repas est présenté devant nous.

L'occasion nous est offerte de nous demander si nous avons réellement exercé le bien.

Afin de nous débarrasser des trois poisons : concupiscence, haine et aveuglement, nous nous purifions du désir de vouloir la part d'un autre.

Nous nous rappelons que le repas est un remède pour entretenir nos forces physiques.

Pour parvenir au bout du chemin conduisant à l'éveil, nous avons besoin de ce repas.

Souvenons-nous que les offrandes faites avant le repas n'ont pas pour seul objet de complaire aux esprits affamés, mais qu'elles contribuent à raviver en nous le souvenir de tous ceux qui par le monde souffrent en ce moment de la faim.

Trouvons dans chaque repas un motif pour renouveler notre vigilance par une régulation toujours plus exigeante de notre discipline.



TRAVAILLER DE SES MAINS

« Qui ne fait rien, ne mange rien ! » La devise ne vaut pas seulement pour le travail en général, c'est la charpente même du monastère zen. Celui qui en a édicté les règles, le maître Hyakujô, continuait, à quatre-vingts ans passés, de se rendre aux champs chaque matin. Un disciple s'en émut et, croyant bien faire, lui cacha sa faucille. Le maître demeura dans sa cellule, le ventre vide, sans paraître aux repas. Au disciple désespéré, qui le pressait de se sustenter, il opposa cette devise.

Elle est à l'origine du statut du travail manuel – *samu* – au sein du monastère : exercice « en mouvement », c'est l'équivalent de l'exercice « au repos » que constitue la méditation assise *zazen*. Il s'agit de « creuser le *kôan*, mais dans le mouvement ». Si l'on dit : « Qui ne fait rien, ne mange rien ! », ce n'est pas pour laisser libre cours à l'esprit d'avarice, ni pour astreindre la personne à je ne sais quelle obligation imposée du dehors ; c'est une façon de cultiver l'autonomie propre à chacun et que la tâche force à s'approprier.

Le travail manuel se distribue en « grand », s'il implique qu'on le fasse en montagne, et en « petit », s'il se cantonne au nettoyage du jardin ou au ménage des locaux. Mais l'un et l'autre sont l'occasion de se réunir, novices et anciens,

dans le silence et la peine qui vous met en nage. Il est exclu dans ces moments qu'on communique, même par un chuchotement, mais s'échiner à prendre sur soi la besogne qui rebute les autres, ou que tous négligent, prolonger la séance laborieuse pour ranger le matériel, tout cela, comme on le découvrira vite, rend l'effort chaque jour plus efficace.



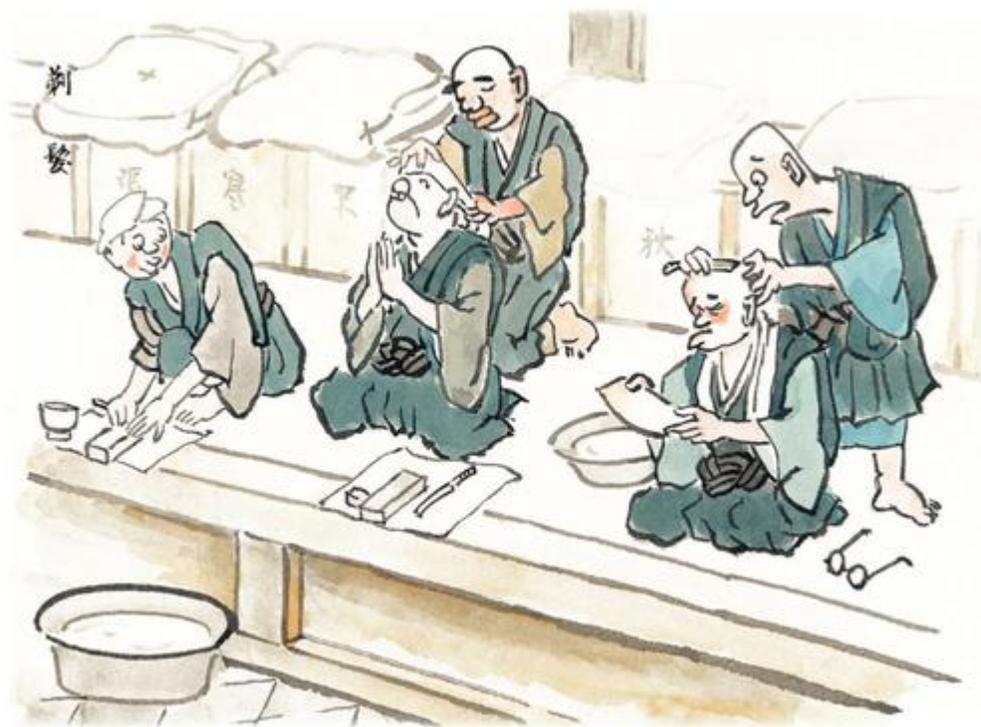
AU JARDIN POTAGER

Si le monastère zen dépend largement pour sa nourriture de dons du dehors, il n'en est pas moins vrai qu'il déploie des efforts de toute nature pour se suffire à lui-même ; pour s'en tenir aux légumes, on met un point d'honneur à subvenir aux besoins du temple, ce qui donne au travail aux champs une place de choix.

Quand on s'y livre, on en exécute sa part avec concentration et silence, qu'il s'agisse de puiser le fumier ou de semer. Ceux qui s'affairent à cette tâche mesurent le prix d'une simple petite graine jetée en terre : oui, elle finit par peser autant que le mont Sumeru et révèle à quel point nous sommes les obligés de la nature. La peine qu'on a prise au jardin potager n'est pas inféconde, et l'on fait offrande des prémices à Idaten.

Si la culture maraîchère vise à assurer les bienfaits d'une abondante cueillette, elle ne doit pas pour autant faire oublier le travail sur le *kôan*, selon l'adage : « Le travail dans le mouvement vaut cent millions de fois le travail dans le calme. » Avec de semblables exercices pour rythmer très concrètement le jour, ne tient-on pas la preuve la plus pertinente, la plus irréfutable que la vie

dans un monastère zen repousse pareillement la somnolente léthargie et le rêve inconsistant ?



RASAGE DU CRANE

Les jours de rangs 4 et 9 doivent commencer par le « rasage du crâne ». D'abord il y a eu la consultation personnelle du maître le matin, et puis, une fois le futon rangé sur l'étagère, on s'adresse, de voisin à voisin, une salutation paumes jointes et tête inclinée ; là-dessus, on se rase mutuellement le crâne. Peut-on rêver méthode plus appropriée, s'agissant d'exprimer sa détermination, d'abandonner ses passions et de dompter ses illusions ? Le Bouddha historique Shakyâmuni enseignait : « Si tu entretiens dans ton cœur des pensées de cupidité, de colère et d'aveuglement, commence d'abord par te raboter toi-même la tête. » La tête rasée du moine, signe distinctif des disciples du Bouddha, qu'elle soit celle d'un moine accompli *arhat*, qu'elle ait la forme d'une citrouille ou d'un maillet de bois, nécessite un entretien minutieux. Le nouveau venu croit mourir de honte pendant l'opération. C'est aussi la première fois de sa vie qu'il tient un rasoir. Non seulement il n'a pas le tour de main pour l'aiguiser, mais encore il est novice dans sa manipulation et il ne tarde pas à faire de la tête dont il s'occupe une plaie sanguinolente. Il existe à l'inverse des anciens que l'expérience a rendus capables de se raser eux-mêmes la tête avec une rapidité surprenante.

Un dicton ancien demande : « Pourquoi Bodhidharma n'avait-il pas de barbe ? » En attendant de pouvoir répondre, tous sans exception auront maîtrisé la technique du parfait coiffeur.



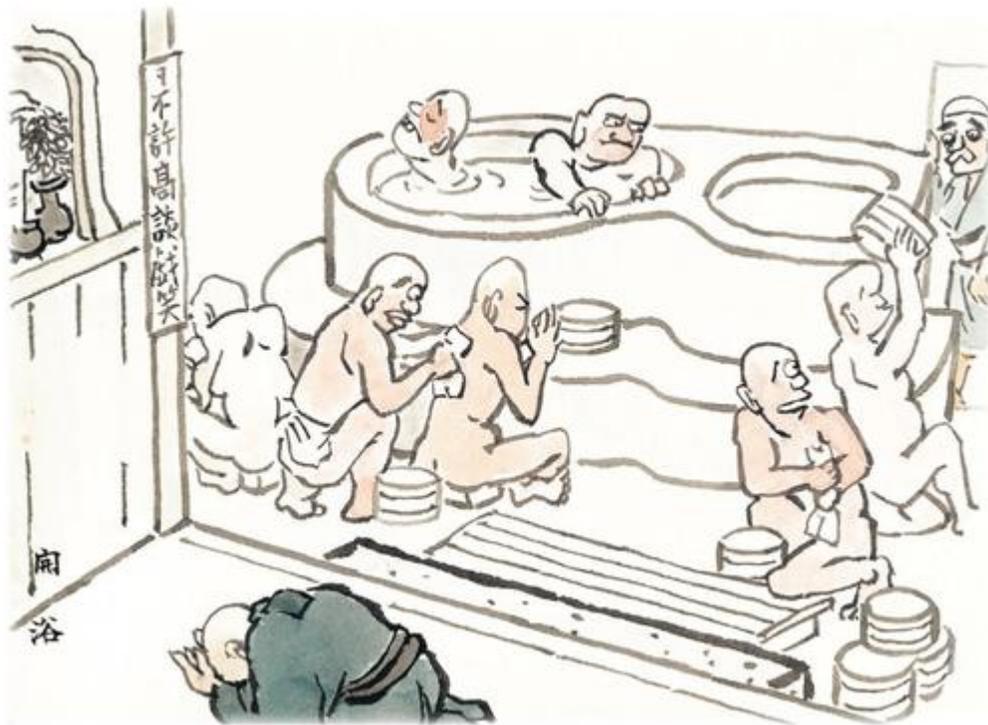
LES GRANDS 4 ET 9

Le calendrier, qui distingue sous le nom de « grands 4 et 9 » le quatorzième jour de la lunaison et le dernier, les réserve l'un et l'autre à l'entretien du milieu ambiant. Chacun ce jour-là a droit à sa grasse matinée : il peut attendre le lever du soleil. On mettra ensuite à profit le reste de la matinée, après le rasage du crâne, pour procéder au grand nettoyage de l'intérieur et de l'extérieur du pavillon de méditation. L'après-midi, rien n'empêche d'aller en ville régler quelque affaire privée.

Désignés par toutes les sociétés comme le lieu même de l'impureté, les cabinets d'aisances reçoivent dans un temple zen, dont ils constituent l'un des sept pavillons, le nom de « bureau de l'Est ». Une divinité bouddhiste y est vénérée : c'est Ususama Myo ô, qui aide à purifier l'endroit.

La tâche en elle-même n'a rien d'exaltant mais, aussi longtemps que notre pauvre condition humaine n'aura pas transcendé son impureté physique et spirituelle, il y aura besoin de confier à des personnes le soin de ce nettoyage. Le temple zen exhorte ces serviteurs de l'ombre à se faire de la sorte un trésor de mérites cachés. S'occuper des latrines d'un monastère permet de progresser et de gagner en vertu. Même pour qui est parvenu à l'éveil, les exercices

pratiques doivent correspondre à ses connaissances théoriques. On est loin de la corvée qu'on impose au novice : regardez des moines blanchis sous le harnais, leur couche préparée, prendre en catimini le chemin de ces lieux écartés, qu'ils s'appêtent à récurer pour en revenir chargés de mérites. C'est aux toilettes que se pratique l'exercice du zen ! Il n'est que de voir avec quelle émulation les jeunes novices veulent aller au Myo ô pour apprendre à se purifier corps et âme.



LE BAIN

Celui qui chauffe le bain, c'est lui, le maître du bain. Les jours du mois qui se terminent par 4 ou 9, les moines assurent à tour de rôle le service des bains après avoir reçu leurs consignes du moine responsable de l'accueil des hôtes.

Les feuilles tombées et les branchages secs ramassés dans l'enceinte du temple sont les seuls combustibles. L'eau est distribuée avec une rigoureuse économie. Voilà deux principes à respecter si l'on souhaite apprendre le *dhyâna* : ne gaspiller ni l'eau ni la source d'énergie. Là commence la reconnaissance due aux bienfaits de la nature comme à tous les êtres vivants. Les sèches réprimandes qu'encaissent les novices portent d'abord sur ce point.

Lorsque le maître du temple a fini de prendre son bain, le responsable des lieux appelle pour le bain formel, ou bain ordinaire, en frappant ensemble les deux planchettes de bois. A ce signal, la grande assemblée se dirige en ordre, l'un suivant l'autre, vers le pavillon des bains. Avant comme après le bain, chacun s'incline pieusement à trois reprises jusqu'au sol devant Bodhisattva Baddabara, qui parvint à l'éveil alors qu'il se baignait. Chacun dispose du

temps de combustion de la moitié d'un bâtonnet d'encens (une vingtaine de minutes environ) pour se laver avec soin les quatre membres, tout en prenant bien garde d'économiser le plus possible l'eau chaude. Le pavillon des bains, dans un temple, est l'un des trois bâtiments où le silence est de rigueur. La douillette température du bain aidant, vous vous laisseriez facilement aller à chanter quelques paroles de Torazô mais, en ce lieu, pas question d'émettre le moindre chuchotement, ne parlons même pas de tumulte. Dans quel esprit se pratique la « visite au bain » ? Eh bien, il s'agit, avec les mêmes moyens qu'utilise le commun des mortels pour faire ses ablutions, de se purifier et de se laver, des souillures et du fatras de toutes nos constructions intellectuelles.



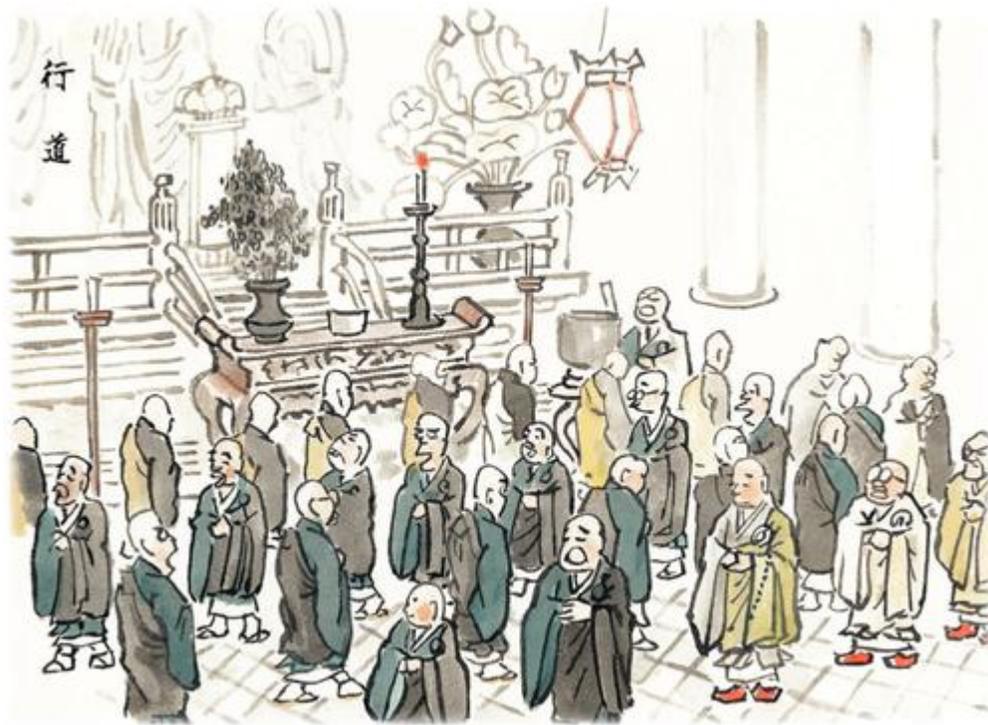
LA FÊTE COMMÉMORATIVE POUR L'EMPEREUR

Voyez s'avancer sous la ramée, entre la double haie d'érables encadrant le val, une procession de moines. Comme ils sont solennels dans leurs robes noires ! Les voici qui passent sous le fameux pont dit du « firmament » : ce n'est pas un vulgaire pont qui enjambe un torrent de montagne, c'est un tableau composé par un artiste chinois de l'école du Sud. Les temples zen ont tous pour jours de prière le Nouvel An, cela va de soi, mais aussi les premier et quinzième jours du mois, où l'on célèbre l'empereur. La tradition est vivace, car la grande assemblée accueille ces jours-là les prêtres des temples de même obédience ; tout le monde, dans le pavillon de Bouddha et dans celui du fondateur, formule des prières de longue vie à l'empereur, de prospérité au bouddhisme et de protection au Japon.

A sept heures le matin, au son de la grande cloche du temple animant tout le domaine du monastère, surgissent l'assistant du maître et le porteur d'encens. Ils viennent à la rencontre du maître, reconnu comme prêtre du plus haut rang du temple principal. La grande assemblée est là, réunissant tous les moines sans

exception, qui, dans leurs plus beaux habits – robe et chausses blanches, coule de cérémonie – escortent le maître vers l'intérieur du pavillon de Bouddha.

La célébration selon le calendrier lunaire, en distinguant les jours de la nouvelle et de la pleine lune, maintient le lien vivace avec la pensée des anciens, si respectueux des commencements. Ainsi se ranime la flamme si vive qui brillait au cœur du jeune « relégué au jardin » arrivant tout juste au temple... Le moine qui prend au pied de la lettre la belle sentence de Yunmen : « Chaque jour est un beau jour », qui lui donne toute sa portée de vie et de profondeur, ne se révèle-t-il pas comme un authentique moine zen ? Quoi qu'il se soit passé avant le 15, quelle part de lumière après le 15 saura jaillir de toi ? Telle est en effet la question : elle peut bien laisser les disciples sans voix, n'importe, il faut que l'apprenti moine l'affronte.



PROCESSION DE PRIÈRE DANS LE PAVILLON CENTRAL

Qui dira l'admiration qui pétrifie le moine quand, l'âme ravie, il reçoit toute la solennité de la salle de prédication de la Loi, un jour de fête ? Il n'a jamais récité ces sùtras en ayant la possibilité de contempler de si près le Bouddha Shakyâmuni trônant sur les hauteurs de l'autel central – le mont Sumeru –, escorté de deux bodhisattvas et gardé par les quatre rois célestes. Le doyen, le maître, se trouve au centre de la salle. A l'ouest et à l'est, séparés en deux groupes, se sont alignés sur une file les vénérables prêtres des différents pavillons monastiques affiliés au temple principal. La grande assemblée a pris place par derrière le rang de l'ouest. Sur un rythme soutenu, accompagné au son du *kin* et de la clochette, on récite le sùtra de la Grande Compassion, *daihi-shû*. Ensuite, lorsque le maître, avec toute la solennité requise et après une profonde inclination, a fait brûler l'encens, celui qui donne le ton commence, sur un ton festif, la récitation du mantra *ryôgon-shu*. Tous se joignent alors au chant et la grande procession de prière s'ébranle.

A la suite du maître, guidé par le chantre marchant d'un pas ample, les prêtres des deux groupes, mains jointes et tête inclinée comme pour saluer, s'avancent et, lorsque les autres moines rejoignent la procession, celle-ci dessine la forme du caractère d'imprimerie ko 卍 et emplit toute la salle de prédication de la Loi. Les mains croisées l'une sur l'autre à hauteur de la poitrine, chacun avance ainsi, pas à pas. La belle harmonie de ce grand chœur en train de réciter les sùtras va se répercuter sur les dragons perchés haut au plafond, où elle résonne en s'amplifiant.

Toi, le nouvel apprenti moine engagé au milieu des volutes des fumées d'encens dans le mouvement de cette procession, tu vas certainement parvenir un jour à savourer dans ton cœur la joie suprême de la Loi.



INVITATION À UN REPAS

A l'occasion de la célébration d'un office pour un membre de la famille, des fidèles rattachés au temple lancent parfois une invitation à manger chez eux. Comme ce qu'on y sert n'a rien à voir avec le « brouet où se mire le plafond » ni avec la bouillie d'orge noir du monastère, une invitation de ce genre met aux moines le cœur en fête, et ils ne se le font pas dire deux fois ! Il se peut qu'ils aient déjà dans les jambes la tournée d'aumônes et qu'à la distance parcourue il faille encore ajouter celle qui les sépare de cette maison accueillante mais lointaine. Pur gâchis d'énergie, diront les tenants du modernisme mécanique. Mais il est dans la nature du moine, et ce depuis toujours, de filer telle la flèche et, tant qu'il en aura les moyens physiques, on le verra fendre l'air – sans proférer un mot.

Il appartient au chef du groupe d'assurer les échanges de salutations. Puis on commence par s'incliner devant l'autel domestique, et, une fois que l'on a clos la célébration par la récitation du texte de « rétrocession des mérites pour le salut des défunts » et le sûtra de Kannon, on prend place chacun devant une petite table dressée. Même s'il ne s'agit que d'une collation, le rituel du repas

est toujours en vigueur, et l'on ne modifie pas d'un pouce la conduite qui prévaut au monastère. Pour un novice, c'est un fait que sa fermeté d'âme est mise à l'épreuve. Il mange tout ce qui est servi sur la table, comme s'il le léchait, continuant de se conformer à la consigne de nettoyer jusqu'au dernier grain de riz qui reste dans le bol.

Le maître de céans, lui, ne cesse de sourire de satisfaction. Il n'a pas renouvelé l'expérience de la grand-mère le jour où, nourrissant Deshan, elle lui posa, au milieu de la conversation, une question malicieuse, sous forme d'un *kôan* :

« Dans le sùtra du Diamant il est écrit : Insaisissable est le cœur du passé, comme l'est un cœur du présent, et insaisissable aussi un cœur du futur. Lequel de ces trois cœurs va être rassasié par l'en-cas que je vais vous servir ? »

Deshan ne sut que dire. Il garda le silence devant la femme qui tenait la gargote où il s'était arrêté pour se restaurer.



CÉRÉMONIES DU SOIR

La devise du maître zen : « Lire d'abord à livre ouvert les sùtras, puis nettoyer », invite la grande assemblée dès trois heures de l'après-midi, avant la méditation du soir, à réciter de longs textes, comme par exemple le sùtra du Diamant. Cela dit, lire – et interpréter – des textes d'autrefois, et de plus écrits en chinois, l'entreprise est ardue. L'apprenti moine participe à cette interminable séance, mais il est assailli de doutes et se demande quels mérites peuvent y être attachés. Ce n'est que l'expérience qui lui apprendra à la longue qu'il est parfaitement indifférent que le moine, intellectuellement, pénètre ou non le sens de sa lecture. La récitation des sùtras est à prendre comme une prière qui mène à la concentration mentale. Qui irait soutenir que le travail du malade est d'éplucher l'ordonnance et d'emmagasiner des noms spécialisés ? Ne vaut-il pas mieux suivre fidèlement la prescription du médecin et s'en remettre à son savoir ? Eh bien, il en va de même ici : les mérites du rétablissement proviennent du propre fonds de chacun. Autrefois, c'est au moment où Longtan souffla la lanterne tenue par son disciple Deshan que ce dernier, soudain, connut le grand éveil. Il prit un commentaire important du sùtra du Diamant et le jeta au feu en disant :

« Faire la recherche de tous les systèmes philosophiques, c'est comme si vous posiez un seul poil fin dans le grand vide du ciel ; s'efforcer de maîtriser les activités du monde, c'est vouloir combler une grande vallée en y jetant simplement une goutte d'eau ! »

Autrement dit, doctrine, sūtras et connaissances ne pèsent que d'une importance secondaire et ne valent guère plus que la flamme de la lampe qui se tient à la main.



NETTOYER APRÈS LES CÉRÉMONIES DU SOIR

Les bâtiments importants dans un temple zen sont, outre la salle de méditation, la cuisine et le *hōjō*, ensemble formé par le pavillon du Bouddha et la cellule du maître. Le *hōjō* donne au sud sur une vaste véranda, à ciel ouvert. Quant à la cuisine, lui fait face, à hauteur de la partie centrale au sol en terre battue, une espèce de hall dont la fonction est de desservir toutes les pièces affectées aux différents services ; là aussi, le parquet est fait de larges planches. Partout où se pose le regard règnent l'ordre et la propreté : le plancher, les piliers reluisent comme s'ils étaient recouverts de laque et chaque objet possède sa place bien définie. Autant de preuves que, depuis qu'existe le monastère, nombreux furent les adeptes parmi les moines de la devise : « Arrière, crasse ; poussière, hors de ma vue ! » et que telle a été matin et soir, leur volonté de plier chaque fibre de leur cœur à la seule recherche de la Voie.

Si la vie courante dans tous ses aspects a besoin d'ordre et de propreté, que dire d'un monastère ? Là où l'on ne doit viser qu'à extirper de son cœur le moindre obstacle à la purification, il serait intolérable de laisser échapper à

l'extérieur une molécule de poussière. Les règles le disent : « Les ustensiles sont là pour qu'on s'en serve, gare à qui les remet n'importe où ! » On l'a compris, ranger n'est pas une fin en soi, ni même un comportement qui rend meilleur et plus méritant : on doit utiliser les choses pour les faire vivre et les utiliser comme outils d'expression de la compassion et de la reconnaissance qui habitent son cœur.



TINTEMENTS AU CRÉPUSCULE

Quand s'obscurcit, à mesure que l'après-midi touche à sa fin, le papier de riz qui sert de cloisons à la salle de méditation, le responsable du lieu actionne la grande cloche qui, faisant trembler de son bourdonnement l'air du soir, dit que le jour se termine. Ce faisant, sereinement il récite le sūtra de Kannon. Il frappe la cloche, coup après coup, avec une énergie puissante comme celle du rugissement d'un lion, celle qu'irradient les sermons du Bouddha. Le son en est grave, empli de cette solennité capable de purger des passions et de terrasser le démon. Autrefois, quand sonnait la cloche de Gion, nos ancêtres y déchiffraient ce qui rappelle tout être vivant à sa finitude et aux délices du nirvana. Mais aujourd'hui, que distinguent nos semblables de ces harmonies capables d'emplir les quatre coins de la salle de méditation et d'aller bien au-delà, jusqu'aux faubourgs les plus écartés de Kyoto, pour retomber en gerbes d'échos ?

Elle a encore, toute sa portée, la difficile sentence d'Unmon : « Ce monde est si vaste ! Comment le seul son de la cloche est-il capable de faire que la grande assemblée revête l'habit monastique et se rende à la salle de

méditation ? » Par quel canal parvient ce langage sonore : les oreilles, les yeux, le nez, pourquoi pas ? Et toi, l'apprenti moine qui t'appliques à progresser sur la Voie, quelles visions te procure cette musique crépusculaire ?

La cloche du soir a fini de retentir – refermons sans bruit à deux battants la porte du monastère, que commence l'entrée dans le temps vespéral de la méditation.



LA RONDE DE NUIT

A la tombée de la nuit, on demande à quelques chiches lumières électriques d'éclairer la salle de méditation. On voit alors arriver le cérémoniaire. Ce n'est pourtant pas lui qui frappe le claquoir à maillet sur le seuil, mais son adjoint ; pour sa part, il a autre chose à faire : l'offrande d'encens au « moine sage », sa triple prosternation, et c'est seulement alors qu'il claque à deux reprises entre elles les deux planchettes de bois. Ce geste inaugure pour lui la tournée dans les bâtiments d'habitation et les dépendances. Il a retroussé sa coule, relevé ses manches, et son pas décidé le mène de bâtiment en bâtiment, cependant que, frappant les deux planchettes de bois, il récite le *dhâranî* de la divinité protectrice pour la nuit :

On basanba entei shu-ya-jin so-wa-ka.

Il continuera de la sorte jusqu'à ce qu'il ait achevé le tour du domaine du temple, inspectant les bâtiments au-dedans comme au-dehors, jusque dans les coins les plus reculés.

Un monastère édicte forcément, pour parer à l'incendie, des règlements d'une extrême rigueur. Le programme de la journée, par exemple, fait une

place à la lecture du sûtra de la « Veille au feu ». Les « prescriptions concernant les annexes » portent en en-tête la recommandation : « L'attention portée au feu et à la lumière est particulièrement importante » ; sur le pilier principal du temple, un panneau fixe avertit qu'il n'y a pas plus urgent que de « veiller au feu ». C'est surtout dans les pavillons habités ou les communs, là où l'on a besoin d'allumer du feu, que l'exigence est la plus stricte. C'est la raison pour laquelle, par deux fois – d'abord lorsque la nuit tombe, puis quand le sommeil tient le monastère endormi –, qu'il pleuve ou vente, on s'efforce en procédant à ces rondes de prévenir les sinistres.

C'est le moment pour les moines de s'absorber dans la pratique de la méditation nocturne, et pour les laïcs croyants, une fois leur tâche du jour achevée, de s'empresser d'accomplir leur temps de travail sur le *kôan*.



LE TEMPS DU SOMMEIL

A l'extinction des feux, commence ce qui a pour nom le « temps du repos où l'on étale son futon, la tête sur l'oreiller ». Quand l'acolyte du cérémoniaire l'annonce en frappant le claquoir à maillet, il est d'ordinaire vingt et une heure trente, mais ce sera deux heures plus tard si une grande retraite est en cours. On entend donc la série de sept coups frappés, suivis de cinq, puis de trois, et l'on comprend que se clôt en cet instant le programme qui fut si bien rempli d'une journée ouverte avec la « fin du repos nocturne » et qui ne s'est achevée, sans pause, qu'au calme de la nuit. Pour remercier le « moine sage » de cette journée où les exercices se sont déroulés sans encombre, le cérémoniaire fait par trois fois l'offrande de l'encens, tandis que la grande assemblée entonne la formule incantatoire *sonshô-dhârani*.

Après trois inclinations, on ôte prestement le long vêtement, la coule de moine, qu'on pose au pied du mur après l'avoir plié suivant la longueur des manches. De l'étagère située au-dessus de leur tête, les moines tirent le matelas qu'ils utilisent été comme hiver, le déplient et le déposent enfin à côté des vêtements. Leur coussin pour la méditation assise, plié en deux, fait un

excellent oreiller. Et, en moins de temps qu'il n'en faut pour le dire, toutes les têtes rasées se retrouvent alignées au bord des estrades à tatamis disposées en vis-à-vis, de chaque côté de la salle de méditation.

Pour les apprentis moines que la journée a mis à rude épreuve, il s'agit là d'un véritable nid pour le repos ! Le cérémoniaire vérifie avec minutie leur coucher et finit par ranger son bâton d'admonition.

Dans le monastère, l'obscurité est complète. Devant le « moine sage », on voit le point rouge des bâtonnets d'encens qui finissent de se consumer, et la salle de méditation s'est déjà enfoncée dans le sommeil. Mais de durs combats attendent encore les moines. Les matelas ne seront bientôt plus que des coques vides pour la méditation de nuit !



L'OFFICE DU CELLÉRIER

Dans un monastère zen, très importante est la fonction du cellérier, car il en administre les biens. Mais au Tôfuku-ji, il cumule ce rôle avec celui de responsable de l'accueil des hôtes. A l'intérieur du temple, où pourtant ne souffle guère le vent du dehors, les commerçants, en apportant leurs factures le dernier jour du mois, véhiculent ainsi autour du bureau de l'intendant quelque chose de l'atmosphère de ce monde éphémère. Ils sont loin de parler tous d'une seule voix, ces commerçants, aussi le cellérier doit-il se montrer ferme et sévère envers les plus âpres au gain. Car l'argent qu'il a dépensé a pour seule origine les dons des fidèles – doit-il dilapider leur sueur et leur sang ?

« Plutôt que d'écouter le claquement d'une main de Hakuin, mieux vaut battre des deux mains et faire des affaires ! » peut-on lire dans les *Sentences d'un moine*. Attention à ne pas interpréter ces mots à la légère ! Demandez-vous s'ils ne veulent pas plutôt dire : « Lorsque tu réalises une bonne action, efforce-toi d'accomplir la nature de Bouddha ; ne crois pas qu'il soit important de gagner beaucoup d'argent : veille à ce que tes affaires servent d'abord l'intérêt de

tous. » Si Dôgen a dit, comme on le croit : « Maintenir sa vie en ordre et conduire ses affaires pour les faire prospérer, tout cela relève de l'enseignement de Bouddha », c'est pour affirmer la valeur que prend une profession quand on y consacre toute son énergie. S'il y avait davantage d'hommes d'affaires ne visant pas leur profit personnel mais mettant tout leur cœur à se livrer à leurs activités lucratives en les tenant pour sacrées, ne doutez pas qu'une lumière se lèverait sur notre pauvre monde !



SERVIR LE MAÎTRE

« **A**ssistant du maître », cette appellation désigne un office au plus haut point important, mais loin d'être de tout repos ! Deux moines se relaient pour accomplir auprès du maître cette tâche : lui préparer ses repas, l'accompagner dans ses sorties, accueillir ses visiteurs, préparer les séances de méditation sous sa conduite. Le travail d'une mère de famille et femme au foyer, sans un moment pour respirer ! Au soir, quand le maître sera parti se reposer, pauvre assistant, si fatigué qu'il en est réduit à l'état de chiffon à force d'avoir massé le maître et qu'il doit se fustiger pour tenir debout ! Car il faut participer à la méditation de nuit et veiller à accomplir les préparatifs de la séance que le maître va conduire le lendemain matin.

Comme, en matière de dessin zen, le maître est une sommité, il reçoit moult demandes de calligraphies ou de dessins au pinceau. A l'assistant appartient alors de lui préparer son encre en frottant le bâtonnet noir. Je laisse à penser sa joie, une fois menés à bien tous ces préparatifs, lorsque le maître crée un chef-d'œuvre !

Voyez ce Daruma qui sort de ses mains : n'est-ce pas un bodhidharma plein vie qu'il a peint ? Et cette orchidée : sentez un peu le parfum exquis qu'elle

exhale. Qu'un autre artiste peigne un Daruma, son œuvre risque bien de n'avoir point d'âme. C'est là que la puissante force intérieure du maître, par le biais de la beauté de son travail au pinceau, le rend capable d'exprimer l'état mental du zen : l'esprit du maître forme une entité unique avec l'âme du Daruma. Elle lui est bien indifférente, à l'assistant, la calligraphie, si emplie d'esthétique soit-elle ! Il n'a d'yeux que pour le maître qui se démène et couvre toute la surface du papier, parvenu à la quiétude absolue de l'âme, dans un oubli complet de soi.



L'HOMME À TOUT FAIRE

Dans toute société, il y a des hommes à qui on demande beaucoup plus d'efforts qu'aux autres, et pour quoi ? Pour un poste obscur ou un travail d'où sont bannis tout prestige, et même, au premier coup d'œil, tout intérêt. Le *fuzui-ryô* n'échappe pas à la règle, lui qui s'occupe des affaires courantes et des petits travaux dans le monastère.

Sa tâche, c'est tout et rien ; il doit quotidiennement dresser la liste de ce qui se fait à la main, organiser les rotations de tournées de riz ou de mendicité, décider qui va faire quoi, rester en liaison avec les hôtes et préparer leur accueil, faire rentrer les provisions, préciser ce que vont manger les hôtes et ce qui améliorera l'ordinaire pour les jours de fête, répondre aux invitations des familles du voisinage qui vous convient à leur table, redistribuer les aumônes aux services qui en ont besoin, payer les menus frais journaliers, tenir au jour le jour le registre de toute cette comptabilité. L'homme à tout faire, en un mot ! Et, naturellement, lorsque se prépare une fête ou une cérémonie, au moindre imprévu, c'est lui qu'on vient trouver avec des consignes de dernière minute qui vous font tourner les sangs et quasiment rendre l'âme...

Cependant, au monastère, il n'est pas de vie courante dont l'expérience quotidienne ne s'appuie sur la méditation assise – c'est comme un passage obligé : « Que vous alliez ou veniez, debout, assis ou couché, sans cesse, gardez le *kôan* présent à votre cœur. » Les *kôan* ne se limitent pas aux mille sept cents de la tradition : il y en a dans chaque tâche du quotidien, et leur nombre est illimité. Un problème se rencontre ici ou là ? Cela peut devenir matière à *kôan*, et s'opiniâtrer dans la recherche de la solution est la seule façon d'arriver à se libérer des liens qui nous attachent à ce monde. Alors s'infuse au cœur l'appel puissant à se surpasser afin d'accomplir avec assiduité la tâche qui est devant soi et de goûter la joie d'accumuler des « vertus cachées ».



REPAS DE FÊTE

Lors des fêtes bouddhiques et pour la réception des hôtes, il existe des menus spéciaux qui ont pour nom *tei-an*. Dans les temples zen, les ingrédients entrant dans la composition des repas sont si pauvres qu'on peut les qualifier de restes à jeter, mais depuis toujours, c'est une règle d'airain que de s'ingénier à tout faire pour les utiliser. On s'applique avec cœur à la préparation des repas. De mille manières originales, on s'arrange pour apprêter avec goût, dans la façon de couper, dans l'assaisonnement et dans leur usage même, les légumes des quatre saisons. Toutes ces préparations accomplies avec minutie en améliorent la saveur et en augmentent la valeur nutritive. Les menus zen excluent viande et poisson mais regorgent cependant d'acides gras et de protéines grâce à l'emploi de produits issus du soja et l'utilisation judicieuse d'huiles diverses. Voici quelques exemples de délicieux menus végétariens qui n'ont rien de luxueux mais font pourtant fureur :

Friture *hiryōzu* (« tête de dragon volant ») : légumes variés à la purée de haricots.

Soupe *ken-chin* : poêlée de légumes de rebut à l'huile de soja.

Soupe *koku-shô* : poêlée de légumes de rebut, façon pâte de haricots (*miso*).

Soupe *noppei* : racines de pissenlits de montagne et chutes de légumes au gingembre râpé.

III

RENCONTRES AVEC LE MAÎTRE

參禪錄



TRAVAUX D'AIGUILLE ET TRAITEMENTS DE *MOXA*

A l'approche d'une semaine d'exercices zen intenses prend place comme un signe avant-coureur la journée de « travaux d'aiguille et traitement de *moxa* ».

Dans chaque espace d'entraînement zen, même s'il y a ici ou là quelques menues différences, l'année est divisée en deux parties. La première, appelée « demeure tranquille estivale, *u-ango* », s'étend du 1^{er} mai à la fin du mois de juillet, la seconde, « demeure tranquille hivernale, *setsu-ango* », va du 1^{er} novembre à la fin de janvier. Il n'est pas question de mettre un pied hors du monastère au cours de ces périodes où l'on se concentre de toutes ses forces sur la pratique des exercices. Lors de ces « demeures tranquilles » de quatre-vingt-dix jours, qui verront se succéder plusieurs semaines d'exercices intenses, on prévoit, la veille du premier jour, en guise de préparation du corps et de l'esprit, une journée de repos appelée justement « travaux d'aiguille et traitements de *moxa* ».

On commence par raccommoder les vêtements et les laver. Si l'on éprouve quelque ennui de santé, il est conseillé de consulter le médecin. L'importance

est de se concentrer uniquement sur la pratique des exercices, après avoir éliminé la moindre cause de gêne physique ou mentale. C'est en principe à quoi sert cette journée... Mais les moines en finissent rapidement avec leurs affaires personnelles et s'empressent de rendre une visite impromptue, d'aller voir une curiosité touristique, de se goberger à quelque excellente table ou simplement de flâner nez au vent, histoire de humer un peu l'air du temps. Voilà comme ils se préparent à cette pratique intensive d'exercices zen qui les attend. Si chacun a sa façon de s'y prendre pour faire le plein d'énergie, tous au moins s'accordent sur un point : la journée a passé bien vite !



PARTICIPER AU RITE DU THÉ

Nous voici à la veille du grand jour : demain commence une *u-ango*, « demeure tranquille estivale ». Le claquoir à maillet résonne ; en l'entendant frapper cinq coups d'affilée, la grande assemblée sait qu'il est temps de procéder à l'entrée au « service du thé pris ensemble ». Ce rassemblement lui-même ouvre la « demeure tranquille estivale ». On doit mettre les chaussees blanches et serrer la tasse à thé dans la poche de la manche. « Katchi i i », font entendre les planchettes de bois, puis, après le temps d'une respiration, un autre « Katchi i i ». Au moment où résonnent en haut et en bas les coups frappés l'un après l'autre, la grande assemblée, guidée par le cérémoniaire avec un calme solennel, pénètre dans l'antichambre de la salle de méditation. Les moines vont s'asseoir sur un seul rang, en face des moines des services qui ont déjà pris place. Puis le maître, conduit par le responsable de l'accueil des hôtes, vient prendre sa place au centre, sur un tapis.

En dehors des fêtes commémoratives pour l'empereur du 1^{er} et du 15 de chaque mois, le « rite du thé pris ensemble » marque le début et la fin de chaque grande période de méditation, soit deux fois par an, au « pic de l'été » et lors de la « fête de l'éveil du Bouddha », ainsi qu'aux fêtes importantes. A ce

rassemblement doivent se rendre tous les moines sans exception, pour boire tous ensemble le même thé infusé dans la même théière. Il est profond, le lien entre le thé et les moines zen. On dit : « Lorsque tu as du thé, bois du thé, et lorsque tu as du riz, mange du riz ! » Le sens de cette phrase n'est pas seulement : « Accepte les choses comme elles sont ! » Nous qui avons tendance à mépriser le quotidien du boire et du manger dans notre vie de tous les jours, cette maxime ne nous inciterait-elle pas plutôt à accueillir ce quotidien comme un exercice de concentration de toutes nos forces, physiques et mentales, sur la voie du Bouddha ?



BOIRE LE THÉ ENSEMBLE

Ce « service du thé pris ensemble » ne relève pas seulement du rituel, c'est un moyen de renouveler au cœur de tous les participants la volonté d'entreprendre. Aussi boire le thé ensemble représente un moment important entre les différents événements de la vie du monastère.

On verse le thé de la théière, en commençant par la tasse du maître assis à la place d'honneur au centre de la salle, puis les tasses des moines qui ont pris place à droite et à gauche, en suivant l'ordre de préséance de la salle de méditation. Lorsque tous sont servis, ils font, unanimes, la salutation en joignant les deux mains à hauteur du visage et boivent leur tasse d'un trait. Une fois chacun resservi, le maître délivre son enseignement, puis le moine responsable de l'accueil présente toutes les recommandations concernant la session qui va commencer le lendemain. L'étiquette simple et raffinée qui préside à ce « service du thé pris ensemble » engendre une atmosphère qui répond au projet fondamental du zen : « harmonie, respect, pureté et calme », *wa-kei-sei-jaku*.

Que tous les participants boivent avec leur maître le même thé infusé dans la même théière manifeste les relations amicales unissant les membres de cette

cellule que représente le temple. Dans ses entretiens, le maître ne manquera pas de répéter à l'envi que « maintenir la concorde entre tous est l'impératif suprême du moine ». Dans la première Constitution du Japon qu'il avait rédigée au début du VII^e siècle, Shôtoku Taishi avait inscrit à l'article 1^{er} : « C'est un but noble que de forger l'harmonie. » Au-delà des frontières et des peuples, notre monde n'a jamais autant aspiré que maintenant à l'harmonie, à la cohabitation pacifique, trésor, s'il en est, qu'ont de tout temps visé l'Est comme l'Ouest.



LE MIROIR

« **L**e premier devoir d'un adepte du zen est de se mettre sous la coupe des règles des anciens. »

Tel est le préambule du maître préparant son auditoire à la semaine intensive de méditation et aux enseignements qu'ils vont recevoir. D'abord le « Miroir » du moine zen Hakuin. Résumons-le : « Qu'un sujet ne veuille rien savoir des voies et des moyens des Anciens, qu'il tourne le dos à son travail sur les *kôan*, alors, ce qu'il porte à sa bouche est nourriture gaspillée ! Nous voilà réunis avec pour but de rechercher la voie qui mène au Bouddha, aussi chacun d'entre nous doit-il concentrer toutes ses forces et travailler sur les *kôan*. » Autrement dit, c'est en pure perte que tu recherches la nature de Bouddha si c'est pour ton propre bien et pour celui des autres !

D'ailleurs, en ce monde d'aujourd'hui, notre pays reste le seul où l'esprit des patriarches du zen demeure vivant. Aussi, grande est l'attente que les gens placent dans notre enseignement, lourde est la responsabilité des moines qui doivent y répondre. C'est pourquoi nous devons tenir bon durant ces périodes de méditation en nous y impliquant de toutes nos forces. De nos jours, cependant, les monastères voient le nombre des moines diminuer et n'ont plus

grand-chose à voir avec ce qu'ils étaient autrefois. Il reste que, à l'ère où s'ouvre le cosmos, le zen demeure pour l'humanité la voie la plus élevée. Même s'il y a actuellement une réelle explosion du zen, du fait de la discipline et de la force de caractère qu'il procure, ou parce qu'on lui prête les vertus d'une doctrine morale, à moins qu'on ne le considère comme un moyen efficace de combattre la dépression et de libérer de la tension psychique, il n'en reste pas moins que la multitude, elle, ne cesse d'être assoiffée et soupire après le chemin qui conduit à la vérité. La pire vermine qui gâte cette nourriture qu'est le zen ne se manifesterait-elle pas parmi ces disciples de Bouddha qui abandonnent sans honte leurs devoirs de moines ?

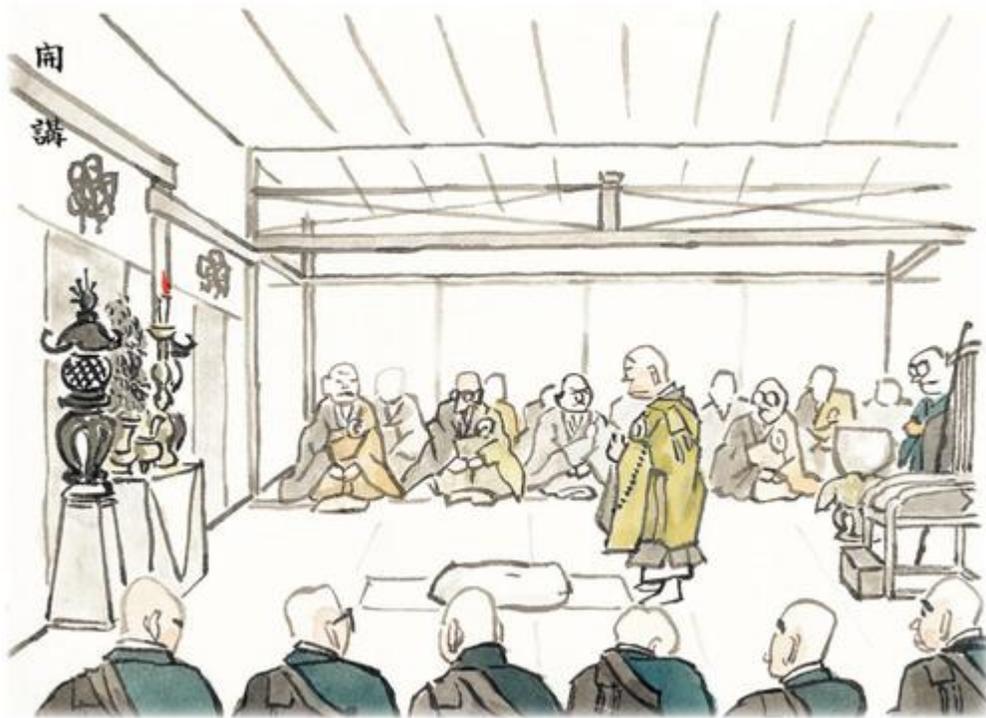


INSTRUCTIONS

Il y a un événement qui ne va pas de soi pour un novice. Il a lieu la toute dernière nuit avant la « session de méditation intensive ». Après l'extinction des feux, les plus jeunes de la salle de méditation s'entendent convoquer par un collègue de plus anciens qu'eux et doivent gagner une pièce tranquille pour se faire administrer des « instructions ». Entendez qu'on va les tancer vertement. Et comment ? Eh bien, selon la tradition de l'école Rinzai, qui promet pour instruments de formation des plus jeunes la réprimande et le bâton. Les agonir d'invectives, les rouer de coups ne procèdent d'aucune hargne, loin de là, tant on se garde d'une violence qui laisserait la trace de sévices. C'est un comportement qui passe plutôt pour encourager, pour manifester à l'apprenti moine de la compassion ; celui-ci, atterré de s'entendre morigéner de la sorte, ne manquera pas de tressaillir. Etre tancé chaque jour lui a tanné le cuir, la réprimande glisse. Mais ces instructions-là, ce sermon bien senti, vont profondément le marquer. Nous avons omis de dire qu'il s'agit de moines « du milieu » à qui des moines « d'en haut » (dans l'ordre des préséances) viennent de passer un bon savon.

La société actuelle ne connaît plus de ces îlots de hiérarchie marquée, du moins comme la pratique un temple zen. Celui qui n'a à se prévaloir que d'un jour d'ancienneté par rapport à un autre sera à jamais « au-dessus » de celui qui est entré après lui. C'est peut-être le respect rigoureux de cette hiérarchie qui a permis de sauvegarder dans toute leur rigueur les strictes règles d'un monastère. Aussi les corvées reposent-elles à peu près toutes sur les épaules des nouveaux venus, que l'on ne considère pas encore comme des moines à part entière. Si les nouvelles recrues se relâchent, ce sont les moines « du milieu » qui sont vertement réprimandés par les moines « d'en haut ». S'il arrive que les moines « du milieu » se relâchent, les moines « d'en haut » en répondront devant les responsables et ces derniers devant le maître.

Rationnellement édifié sur un ordre et des règles, établi sur des fondations remontant aux temps anciens, ce travail de polissage par émulation n'engendre aucun ressentiment, contrairement à ce qui se passe dans ce monde éphémère, avec les absurdes brimades que pratiquaient (voire, que pratiquent encore) les armées d'autrefois.



ENTRETIEN DU MAÎTRE EN OUVERTURE DE LA « DEMEURE TRANQUILLE ESTIVALE »

Le temple n'accepte plus de nouveaux postulants et, sauf maladie ou décès de son maître ou de ses parents, personne ne peut plus retourner dans ses foyers. Adieu le sentiment de liberté qui dominait jusqu'alors le déroulement du temps – depuis un mois, c'est fini. Une ardeur pleine d'énergie contenue règne en ce premier jour du mois de mai. Matin d'ouverture de session, entretien inaugural du maître : lever de rideau pour la « demeure tranquille estivale » !

Devant la cellule du maître, à dix heures retentit la cloche d'appel. Elle sonne les trois coups qui marquent le début de la cérémonie, avant d'être relayée par la grande cloche et ses dix-huit coups. Recueillie, la grande assemblée attend en tenue de cérémonie le signal donné par le tambour du *dharma*, le grand tambour, pour pénétrer dans le pavillon du Bouddha. La salle a été décorée avec solennité. Sur le tapis dans la partie haute de la salle, les prêtres des ermitages dépendant du temple principal sont assis en ligne dans une attitude majestueuse qui ajoute à l'atmosphère de grand jour.

Après la récitation par la grande assemblée des cinq chapitres du sūtra de la Grande Compassion, commence l'entretien du maître. Point culminant de la cérémonie de ce jour, son enseignement, qui s'appuie sur un poème chinois de sept caractères appelé *geju*, retentit comme le rugissement du lion. En ce premier mai, la voix du maître ajoute comme une note de solennité à celle du vent porteur du parfum printanier des jeunes feuilles frémissantes.

Après avoir accompli la grande prosternation, l'assemblée récite les six cents chapitres du sūtra de la Grande Sagesse, en lisant des fragments du début, du milieu et de la fin. Au cours de cette prière faite pour le bon accomplissement de la session, prière remplie de souhaits et de volonté ardente, les participants dessinent un arc fait avec le rouleau des sūtras que chacun déroule en l'air d'une main à l'autre. Avec cette animation joyeuse se termine cette cérémonie digne du démarrage d'une session intense d'exercices. Tout le monde part ensuite se régaler au repas végétarien de midi.



SEMAINE DE MÉDITATION

Se conformer à l'esprit du zen trouve élan et appui dans la semaine de méditation, activité qui est de ce fait la moelle de la vie du monastère. *Sesshin*, qui littéralement veut dire « esprit recueilli », traduit l'acte de se concentrer sur le monde mental durant un temps donné, qui ne connaît nulle interruption, de jour comme de nuit, qui ne se laisse pas troubler, qui se focalise sur le seul *kôan*. C'est ce que l'on désigne par la pratique de la méditation assise *zazen*.

Ces semaines de méditation, dont le nom complet est « semaines d'intense méditation de recherche de la Voie de concert avec le maître », ont lieu en continu durant les deux « demeures tranquilles » de méditation. La première période, celle de la saison des pluies, obéit au calendrier suivant : début du mois de mai, puis juin et juillet, soit au commencement, au milieu et à la fin de l'été. La seconde, qui correspond à la saison de la neige, débute en novembre par la semaine de méditation d'ouverture, continue à la première huitaine de décembre (le dernier jour commémore l'éveil de Bouddha Shakyâmuni), et se clôture. Au total, six « grandes sessions de méditation

intensive » d'une semaine chacune jalonnent l'année. Chaque « grande session » est précédée et suivie par une semaine de méditation appelée respectivement « semaine de méditation de préparation » et « semaine de méditation de travail » ; ce sont des semaines de méditation normales qui se suivent sans interruption.

Au cours d'une session intensive, on maintient plus sévèrement les règles régissant le monastère afin de permettre à chacun de se concentrer sur la pratique du zen sous la conduite et le contrôle du maître. Durant ces semaines, la durée de la méditation assise est plus longue, et les visites en tête à tête avec le maître sont plus nombreuses. Les liens avec l'extérieur sont coupés, l'heure du lever très avancée, celle du coucher très retardée, aussi les heures de sommeil sont-elles réduites. C'est pourquoi, au cours de ces semaines de méditation, l'usure des forces physiques et mentales de chacun est considérable.

坐
禪



MÉDITATION ASSISE

Pour que le travail sur les *kôan* aide à « connaître la vraie nature du soi », la méditation assise *zazen* se révèle la position la plus appropriée, à condition que ne demeure aucun point litigieux concernant les attitudes et la position du corps. Elle représente le noyau de notre école zen et le point essentiel des exercices religieux. La méditation *zazen* est née de l'expérience, accumulée dans la peine, des hommes d'autrefois. Dans les lois qui la régissent, on trouve des explications éclairantes sur la méditation assise, sur la manière dont on doit préparer son corps, disposer son cœur et réguler sa respiration.

Dans la position du lotus, on pose la jambe droite sur la cuisse gauche et la jambe gauche sur la cuisse droite. Dans la position intermédiaire, on place seulement la jambe droite sur la cuisse gauche. Les jambes ainsi croisées, on pose les hanches et on étire le dos. Oreilles et épaules, nez et nombril respectivement à l'aplomb, la main droite posée sur la jambe gauche et la main gauche posée par-dessus, on joint les deux pouces en arc de cercle. Le regard fixe le sol à environ un mètre devant soi.

Belle esthétiquement, cette posture est bonne pour la santé et elle est plus stable pour le corps que peut l'être une pagode à cinq étages. Applique-toi ensuite à concentrer tes forces sur un point situé en dessous du nombril et régule ta respiration en comptant inspirations et expirations. De cette manière, illusions et attachements s'estompent. Lorsque finalement tu parviens à l'état originel de non-conscience, à cet endroit où ciel et terre sont sur le même plan avec le moi comme sur une feuille, à ce moment où tu fusionnes avec le *kôan*, tu atteins le *samâdhi*, l'état de concentration mentale plein de paix profonde. Quand ta pratique des « exercices religieux » est parvenue à maturité grâce à cette méthode de méditation assise, en abordant à la frontière où les attaches du corps et de l'esprit se diluent, tu découvres alors que la vérité de la Loi de Bouddha peut se révéler de manière foudroyante.



TRANQUILLITÉ COMPLÈTE

Lorsque le cérémoniaire met un nouveau bâtonnet d'encens dans le brûle-parfum et qu'il fait claquer trois fois les deux planchettes de bois, la salle de méditation s'enfonce instantanément dans le calme de la concentration mentale, la méditation assise zazen. Plus question de se lever, fût-ce pour un besoin du corps. Tout est calme, pas un seul bruit de toux, seule la fumée d'encens oscille dans le vent qui entre par la fenêtre entrebâillée. Un bâtonnet met environ quarante minutes pour se consumer, le temps d'une séance de méditation assise, appelé aussi « longueur de bâtonnet d'encens ». On peut insérer une pause de détente entre deux longueurs de bâtonnet, méthode qui permet de poursuivre des séances de méditation assise durant plusieurs bâtonnets d'affilée.

Dans la salle de méditation, des personnes, étudiants ou femmes, à différentes occasions et pour des motivations diverses, se pressent en foule pour participer aux séances de méditation assise. Des gens d'autres obédiences ou d'autres religions, des chrétiens qui ne renoncent pas à leur foi en Dieu viennent en recherche de l'éveil selon la voie du zen. En pratiquant la

méditation assise, ils découvrent pour la première fois les directives régissant la vie du monastère et semblent apprécier cette façon de vivre qui permet de toucher la vérité. De plus, ces hommes et femmes, que l'on peut qualifier de « pieux laïcs », manifestent au cours des séances de méditation assise une attitude si édifiante qu'elle force le respect.



LE BÂTON D'ADMONITION

Dans le pavillon central, peu après le début du grand calme d'une séance de méditation assise, le cérémoniaire – ce peut être aussi un moine expérimenté – prend le bâton d'admonition et commence sa ronde. Tac ! Un coup sec retentit, comme de la soie que l'on déchire, une tension instantanée surgit.

Dans cette position de repos où le démon du sommeil guette à tout instant, le coup de ce bâton, taillé à plat et long d'à peu près un mètre, supplée le Bodhisattva-Manjushri pour chasser le démon. C'est une exhortation, un geste de compassion, dans lesquels n'intervient aucun sentiment personnel. On s'adresse un salut, poliment, en baissant la tête, les mains jointes. Que l'on frappe ou que l'on soit frappé, ce geste est fait avec tout le sérieux que requiert le jaillissement de l'élan vital qui sourd en permanence de la vie véritable.

Il n'entre dans le maniement habituel du bâton d'admonition aucune espèce de brimade. Le sentiment de vengeance doit être aussi étranger à celui qui manie le bâton d'admonition, que doit l'être la colère pour celui qui en est frappé.

Mais, pour autant, il ne s'agit pas seulement d'être débarrassé du sommeil qui gagne. Le rappel à l'ordre permet également de rectifier une position qui se gauchit. De plus, à force d'être tout entier absorbé dans la méditation du *kôan*, lorsque muscles et articulations se durcissent et que persiste la tension nerveuse, le coup administré par le bâton d'admonition libère de cette situation fâcheuse. Que l'on soit endormi ou non, il n'y a pas de différence.

Quant au nombre de coups, les deux de l'été deviennent le double l'hiver, d'abord sur le côté gauche, puis sur le côté droit, le bâton d'admonition symbolisant ainsi les règles qui régissent la salle des exercices.



LA CLOCHE DE CONVOCATION

La méditation zazen, dans la pratique de l'école Rinzai, ne consiste pas simplement à rester assis dans le calme. Elle est un travail sur le *kôan*, une recherche de l'éveil de soi-même à la vérité. Elle ne saurait se borner à être une « porte aisée à franchir pour vous faire pénétrer dans la Loi bouddhiste ». Elle requiert également doute profond, force de volonté puissante, foi solide.

Il en oublie le manger et le dormir, celui que travaille le *kôan* de la main unique qui applaudit – quel bruit fait-elle ? Il navigue en plein brouillard et se bat contre lui-même au point de ne plus même savoir s'il est vivant ou mort. Aussi, lorsque la cloche d'appel convoque à l'entrevue avec le maître deux fois par jour, matin et soir (quatre fois par jour durant les semaines de méditation), on se rue à l'endroit même où elle retentit pour y attendre son tour. Le nouvel arrivé, avec les moyens dont il dispose, se soumet à l'évaluation (menée par le maître) de ses propres recherches, lui qui s'est torturé l'esprit à partir de sa propre expérience. Tant que la méditation assise n'est pas soumise à cette confrontation, elle ne peut pas porter ses fruits.

Frapper la cloche deux fois, puis pénétrer dans la cellule du maître, c'est entrer dans l'ancre du lion – c'est à peine une image... On ne compte plus tous ceux qui depuis les temps les plus anciens ont travaillé d'arrache-pied, au risque de leur vie, pour avancer sur la voie du zen ! Ils ont persévéré dans cette ascèse rigoureuse, se présentant eux-mêmes comme des « vivants revenus de la mort », des êtres « ayant coupé les racines de leur propre existence », n'épargnant pas plus leur corps que leur cœur, tant était forte leur volonté de pénétrer au plus profond d'eux.



DANS LA CELLULE DU MAÎTRE

Pour un moine de l'école Rinzai, « pénétrer dans la cellule du maître » est le pilier de la pratique du zen. Que valent encore, dès lors que la cloche d'appel a retenti deux fois, que l'on est entré, qu'à un bon mètre du maître les trois inclinations ont été faites, que valent les pauvres règles de bienséance qui ont cours dans le monde ? On peut leur dire adieu...

La pièce est si secrète que ni l'œil ni l'oreille de l'indiscret n'ont la moindre chance de capter ce qui s'y dit. Ni ce qui s'y fait, car gageons que le maître appuie à l'occasion sa façon de penser par un revers qu'envoie sa main ou une bonne détente de son pied. Devant lui, gît le bâton de bambou, tandis qu'il se tient assis, tel le lion – c'est l'audience du roi des fauves, qui siège et n'écoute que la réponse. S'il l'estime juste, sa tête d'un mouvement approuve ; sinon, la clochette – *chiri, chiri, chirin* – fait savoir qu'on a répondu sans creuser ou même à côté. Inutile d'ajouter un seul mot ou un seul geste. On se retire sur-le-champ, non sans avoir salué les mains jointes.

Mieux vaut ne pas s'enfermer dans ses partis pris, car le bâton fera alors son travail ou la remarque cinglante tombera, qui risque de vous disqualifier à jamais : adieu la possibilité de revenir en ce lieu où se livre la bataille du

dharma. Pénétrer dans la cellule du maître, c'est saisir l'occasion de se confronter avec soi-même, de découvrir si on est capable de traverser la mort pour atteindre la vie en résolvant le *kôan*. Le coup cinglant, la parole qui fait mal sont les méthodes que le maître tire de sa profonde compassion et qui aident le moine à poursuivre son travail sur le *kôan* avec encore plus d'énergie et d'application.



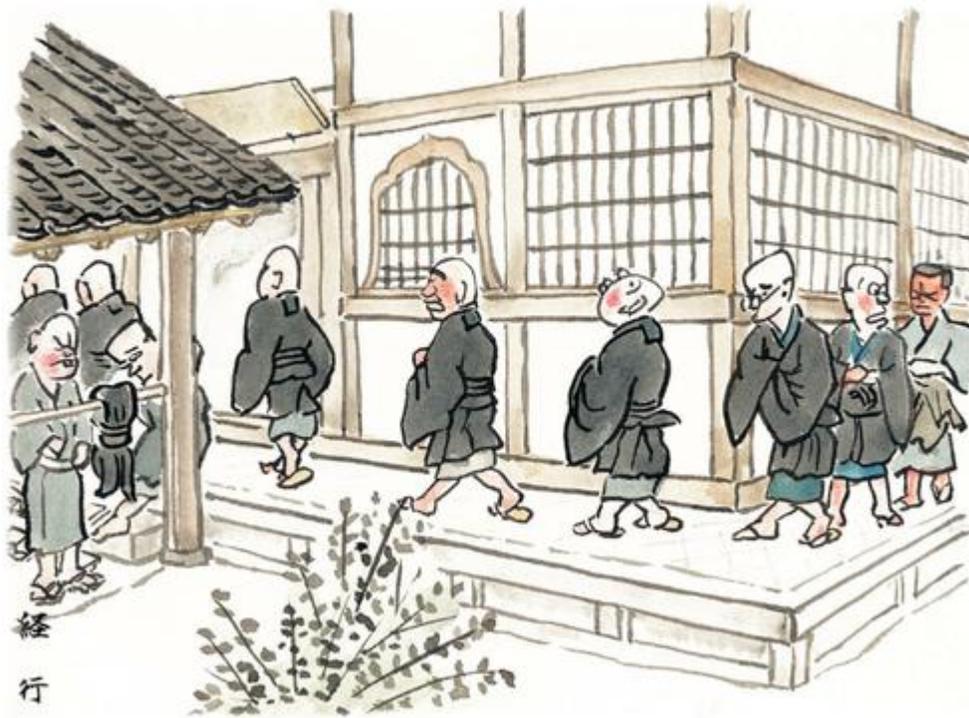
UN EFFET DE LA GRANDE COMPASSION DU BOUDDHA

Vocifération du cérémoniaire, fracas d'une porte coulissante arrachée de son rail – quel est ce tumulte soudain qui trouble la salle de méditation et la tire de son calme coutumier qui l'apparente à la forêt silencieuse ? C'est le cérémoniaire en charge des lieux : il attendait de pied ferme quelques moines qui ne faisaient que sortir de la consultation avec le maître, et que leur enjoignait-il de son ton sans réplique ? De s'y rendre à nouveau, au plus vite : « Retournez-y ! Allez encore une fois voir le maître ! »

Ils venaient d'essayer une fin de non-recevoir : leur réponse au *kōan* rejetée sans appel, le maître, sans se soucier de toute la méditation zen dont ils l'avaient nourrie, les avait mis dehors. N'étaient-ils pas certains, en reprenant le chemin de la cellule, d'aller au-devant d'une seconde expulsion, plus musclée peut-être ?... « Ah ! mes récalcitrants, gare à vous ! » dit la sentinelle qui joint le geste à la parole, et sollicite s'il le faut le concours de moines plus avancés dans la pratique. Les pauvres récalcitrants sont traînés malgré eux, freinant des

quatre fers, et c'est la raclée, les coups de pied qui pleuvent, les vêtements mis en lambeaux, et le vol plané final hors de la salle de méditation.

On pourra juger sévèrement la méthode et considérer cette « mise à niveau » qu'on utilise au cours des sessions intenses de méditation comme un acte de barbarie cruel. Mais elle ne date pas d'hier : on a toujours appliqué ce remède de cheval aux apprentis moines désorientés, qui entament leur parcours de pratique de la Voie ; on leur verse une sorte de tonique qui, dans l'enfermement de leurs brumes de néophytes va réveiller leur courage, leur fournir l'occasion de retrouver un cœur droit et sans détour pour se frayer un chemin vers la survie. Il faut nécessairement, pour qui veut parvenir à l'éveil, se faire traquer jusque-là, s'engager à fond, donner le meilleur de soi-même. Qui sait si cette volonté des moines expérimentés de guider les novices jusqu'à l'éveil à la vérité n'est pas un effet de la compassion du Bouddha ?



MARCHE MÉDITATIVE

Une méditation assise dure le temps que met un bâtonnet d'encens à se consumer, soit entre trente et quarante minutes, au bout desquelles est décrétée une pause d'environ dix minutes. Une visite aux latrines peut avoir lieu à ce moment, selon les besoins du corps, plus ou moins importants. Lors de la combustion de l'encens, l'assemblée des moines demeure d'un calme imperturbable : on les prendrait pour des statues d'argile, et tout mouvement est banni pendant cette période. Peu à peu, cette attitude immobile, silencieuse, apporte aux moines le plein d'énergie vitale et vivifiante. Mais lorsque la position de zazen dépasse deux heures, à la simple pause on substitue une marche appelée « marche méditative », dont le but est de permettre de redresser la position physique et de renouveler les forces spirituelles.

Lorsque le moine de service à la salle de méditation frappe deux coups de planchettes de bois, donnant ainsi le signal que va commencer la marche méditative, la grande assemblée quitte la posture de lotus, les moines se retrouvent simultanément debout, descendent de l'estrade en retroussant

jusqu'aux genoux leur vêtement et, les mains croisées à hauteur de la poitrine, se mettent sur une seule file qui longe l'estrade. Alors, ils avancent d'un pas lent dans la salle de méditation. Ou bien, accélérant le rythme, comme pour une marche athlétique, l'assemblée peut faire le tour de la salle en courant. Cette activité physique atténue le mal de jambes, chasse la somnolence et suscite une nouvelle énergie spirituelle qui rend frais et dispos ! Il ne faut évidemment jamais perdre de vue le but, durant cette marche méditative : persévérer dans le travail sur le *kôan* et la concentration, avec la même intensité que chacun maintient dans la pratique du zazen. Cette marche méditative se termine sur un coup frappé par les planchettes de bois.



LE TAMBOUR DU *DHARMA*

Les jours qui se terminent par 2, 4, 7 et le dernier de chaque décade, à huit heures du matin, cela ne manque pas, on bat le tambour du *dharma* dans le pavillon central. Dès lors, la grande assemblée, revêtue de la coule monastique, avec l'étole reliant l'épaule gauche à la face inférieure du bras droit, s'y rassemble, le manuel en main. Les moines trouvent déjà là frères et sœurs laïcs de la ville venus plus tôt qu'eux encore écouter le cours.

Le recueil de la *Falaise verte*, où le grand tambour reçoit sa dénomination antique de « tonnerre du *dharma* », renferme une anecdote piquante. Un jour, le maître chinois Kazan s'adressa à la grande assemblée :

« Un savoir qu'on a acquis en se contentant d'écouter ne sert à rien. Seul maîtrise pour de bon un savoir celui qui sait en tirer parti. De même, qui veut parvenir à l'état du véritable éveil doit s'en détacher complètement.

– Pouvez-vous nous préciser ce qu'est l'état du véritable éveil ? » demanda alors un moine.

Et lui de répondre :

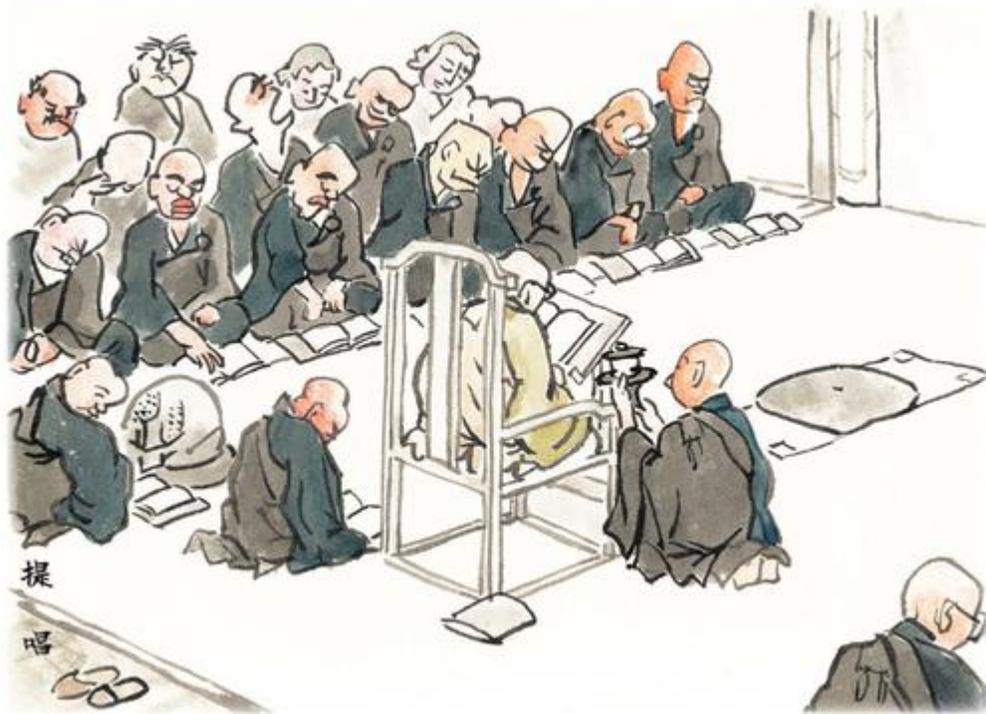
« Exerce-toi à la frappe du grand tambour. Tu y trouveras quelque chose à comprendre ! »

L'autre eut beau insister, voulant obtenir plus de précisions, le maître n'en démordit pas, répétant inlassablement :

« Quoi qu'il en soit, exerce-toi à frapper le grand tambour ! »

En définitive, qu'est-ce exactement que cet état du véritable éveil ? Est-ce cela le zen ? Est-ce une croyance ? Ou bien une force qui vous permet de survivre en surmontant les situations douloureuses de l'existence ? Serait-ce une chaîne qui retient de la chute celui qui a la grâce de connaître le bonheur ?

Quand le nouvel arrivant parviendra-t-il à comprendre le son incomparable du grand tambour résonnant sous le soleil ?



COMMENTAIRES DES TEXTES

Les maîtres fondateurs du zen, dans leur grande compassion, se sont évertués à faire connaître l'éveil à la vérité qu'ont atteint les sages des anciens temps. Ce n'est pas un état qui peut s'exprimer par le seul recours aux mots, mais plutôt de cœur à cœur. Néanmoins même si les mots et les explications sont impuissants à transmettre l'éveil à la vérité, le bouddhisme zen repose sur quantité de textes : le recueil de la *Falaise verte*, celui de la *Sérénité*, la *Barrière sans porte*, les *Entretiens* de Lin-Tsi, une foule d'autres textes encore, si nombreux qu'on ne saurait les compter. Le maître du temple s'appuie sur le commentaire des textes pour que ceux qui sont en recherche de la Voie apprennent à connaître, à partir de pensées et d'anecdotes puisées dans ces textes, la sagesse des anciens et les vertus des fondateurs.

Le maître, précédé du moine responsable de l'accueil des hôtes, pénètre dans la salle de méditation et attend que l'assemblée ait entamé la lecture des sūtras pour se prosterner par trois fois devant Bodhidharma, le fondateur du zen, et prendre place sur l'estrade magistrale. Après s'être désaltéré en buvant une tasse de thé apportée par le cérémoniaire, il commence par lire le texte dans le

manuel. Puis, au cours de l'heure que dure le commentaire, il cherche à éveiller, par la compassion et la ferveur qu'il y met, l'œil de la sagesse chez les postulants.

Il ne cherche pas à interpréter les phrases difficiles à comprendre : il veut plutôt convaincre le cœur des membres de la grande assemblée venus l'écouter. L'illumination à laquelle sont parvenus les anciens sages ne peut être atteinte qu'au prix d'une expérience personnelle vécue dans son propre corps. Pour les nouveaux venus, dont l'œil de la sagesse ne s'est pas encore ouvert, il s'agit d'une réalité difficile à saisir. Après tout, les expressions tirées des *Mémoires des patriarches sur la vérité* – dont on dit qu'elle ne saurait pourtant être exprimée avec les seuls mots – semblent au premier abord contradictoires et paradoxales. Que suggèrent-elles, sinon qu'il nous faut nous débarrasser de nos spéculations sur « l'existence et le rien » ou sur « le vide et le rien » pour poser les bases de notre recherche de la vérité ?

工
夫



TRAVAIL SUR LE *KÔAN*

Derrière le terme *kufû*, il faut entendre un travail rigoureux sur soi-même, consistant à mettre bas pensées et idées pour se concentrer sur la pratique des « exercices religieux ». Au monastère, le moine expérimente qu'au-dessus de tout se trouvent le désir du cœur et le caractère qui rend effectif le désir du cœur, et que, contrairement à ce que l'on croit, le bonheur n'a rien à voir avec le triptyque chance, simplicité et persévérance.

Le nouveau venu qui est loin d'avoir résolu le *kôan* : « Quel son fait l'applaudissement d'une seule main ? », demeure encore en plein nuage d'inconnnaissance. Au cours des sessions intensives de méditation, il doit sans cesse ranimer son courage pour ne pas quitter des yeux le *kôan* « une main ». « Une main » quand il marche sur le chemin, « une main » quand il est accroupi à déféquer, « une main » lorsqu'il est en train de fabriquer un balai de rameaux de bambou : il remplit son ventre d'énergie et ne cesse de poursuivre, inébranlable, sa « quête dans le mouvement », le travail sur le *kôan*. L'effort consenti trouvera sa récompense, cela ne fait aucun doute, dans le contenu des « exercices religieux » vigoureusement pratiqués.

Dans un temple zen, afin de pouvoir travailler en permanence à la concentration mentale, la règle prohibe rigoureusement la consultation des livres. Mais une fois qu'on a trouvé une réponse au *kôan*, et seulement alors, rien n'interdit de glaner dans ces ouvrages faits de versets, d'apophtegmes ou de poèmes, qui ont pour titre *Sentences de temples zen* ou *Sentences de maîtres zen*, un mot percutant pour résumer son propos.

Précisons donc le sens de *kufû* : s'immerger à fond et de toutes ses forces dans le *kôan* pour faire corps avec lui.

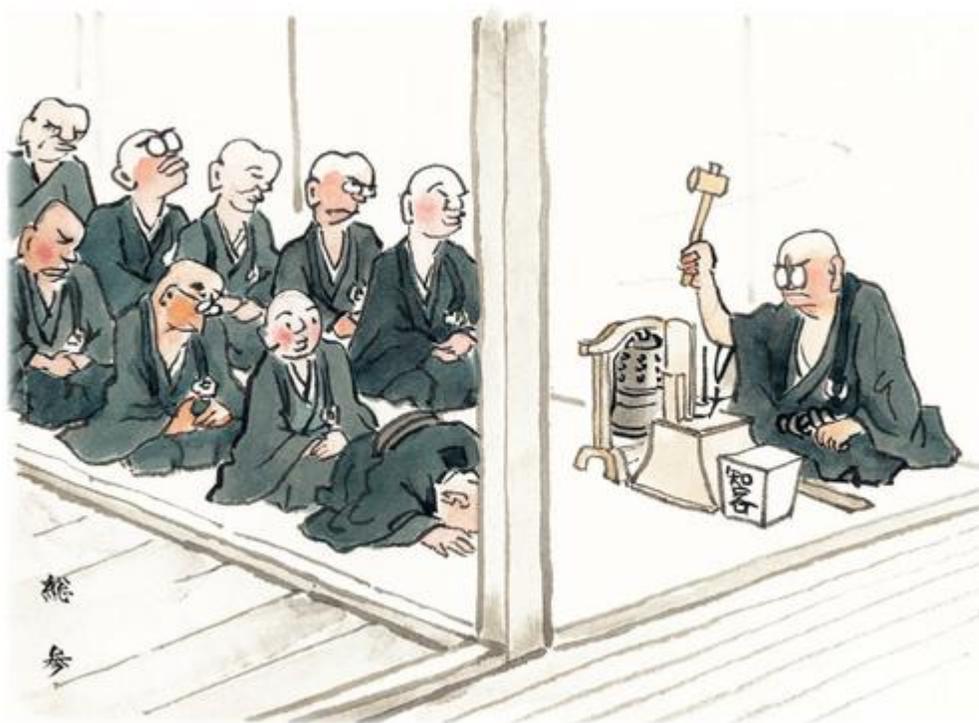


MÉDITATION DE NUIT

Se concentrer sur le travail du *kôan*, le fondement de la discipline zen, rend chacun capable d'approcher sa vraie nature – autrement dit celle de Bouddha. Plus se dévoile ce patrimoine qui remonte à la naissance, plus cette découverte enjoint de se conformer sans retard à sa vraie nature pour devenir bouddha. Aussi cette quête efface-t-elle jusqu'à la différence entre jour et nuit.

Après l'extinction des feux qui suit l'entrée dans le repos de la nuit, le jeune postulant, le cœur consumé d'ardeur dans la recherche de la Voie, s'extrait en tapinois du semblant de couche qui l'isolait du sol et quitte à pas de loup la salle de méditation. C'est une veille en solitaire : l'un prend place sur la véranda ouverte du pavillon central, l'autre entre les lanternes de pierre, l'un opte pour la méditation assise, l'autre a posé son coussin sous un arbre ou sur une pierre. Selon la saison, ils affrontent la morsure de la bise, de la glace et de la neige ou le vol incessant des voraces moustiques. De temps à autre se pose sur le cœur du jeune moine une autre morsure, le fantasme galant d'un tête-à-tête nocturne, ou, tenaillant avec insistance son ventre caverneux, le doux appel

de pipeau du marchand de nouilles. Alors, il ne lui reste qu'à rivaliser d'efforts avec le vieux sage chinois Tzu-ming : celui-ci, dit-on, pour chasser le démon du sommeil qui l'assailait en cours de méditation, s'enfonçait une vrille dans la cuisse. C'est ainsi que le novice pourra se débarrasser de toutes les illusions et appréhender sa nature profonde, comme si, par surprise, la nuit s'offrait entière à sa méditation.

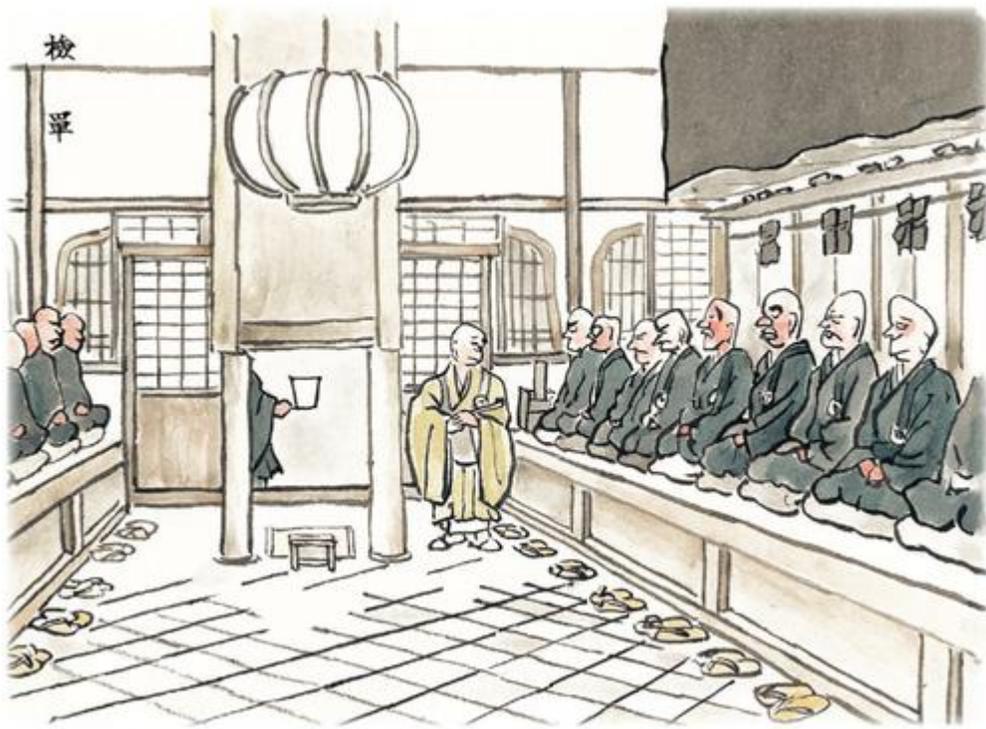


CONSULTATION GÉNÉRALE AVEC LE MAÎTRE

L'appel de la cloche pour la consultation générale avec le maître peut revêtir à l'occasion un caractère déchirant. Car il est une règle qu'on ne saurait transgresser au monastère : chaque moine doit se rendre auprès du maître pour avoir un dialogue avec lui. Aussi, dès que le prieur sonne un coup de cette cloche, c'est au tour de l'un ou de l'autre de se rendre dans sa cellule.

On sait d'avance que, comme toute consultation avec le maître, la rencontre peut mal se terminer – sarcasme cinglant ou volée de bois vert à l'appui. Parfois, le cœur n'y est pas, on s'y rend un peu à reculons, mais le moine responsable de la salle de méditation veille au grain, il sait aiguillonner le moine rétif. Pourtant, toutes les réponses ont déjà été dites, tous les moyens possibles utilisés... N'importe : chaque session intensive de méditation a à son programme des séances de consultation générale, qui font inéluctablement deux ou trois fois toucher le fond. C'est à devenir fou, mais il n'est pas question d'y couper : autant faire contre mauvaise fortune bon cœur et se soumettre à la consultation avec le maître. On dit que c'est le dos au mur que

l'on découvre la vérité pour la première fois ; elle illumine et fond comme l'éclair. C'est aussi l'occasion de parvenir à « connaître sa propre nature ». C'est pourquoi il faut endurer le supplice de rester à attendre, envers et contre tout, à côté de la cloche d'appel, pour découvrir qu'il est possible de transcender la souffrance du corps causée par la pratique du zazen et la torture résultant de la lutte contre le démon du sommeil.



VISITE DU MAÎTRE DE MÉDITATION

Autrefois, le dernier jour d'une « demeure tranquille » d'exercices religieux, la collation du matin terminée, le chef des prêtres en charge du temple procédait à une inspection générale des bâtiments administratifs du monastère.

Aujourd'hui, au cours des deux jours qui encadrent une session intensive de méditation, il attend pour gagner la salle des exercices que se termine la consultation générale avec le maître et que celui-ci se soit assuré que chacun a mené à bien son travail sur le *kôan*. Alors il inspecte toutes les places de méditation et contrôle minutieusement la posture de ceux qui sont présents.

Mener jusqu'aux limites de la vie et de la mort un travail sur le *kôan* procure un bénéfice certain. Quand on se livre à fond aux exercices religieux, qu'on n'hésite pas à recommencer de zéro, quitte à n'en plus pouvoir, on progresse lentement, mais en gagnant toujours un peu de terrain sur « ce qui est difficile à pénétrer et ardu à comprendre ». Les résultats obtenus diffèrent du tout au tout selon les moines, mais une chose les rassemble : les stigmates d'une dure semaine de méditation, à voir leurs yeux enfoncés dans leurs orbites et leurs

cheveux qui repoussent sur leur crâne. Vous diriez des guerriers revenant au galop du champ de bataille, le corps hérissé de flèches.

Comme s'il scrutait sur le visage de chacun les traces de son travail sur le *kôan*, le maître poursuit son inspection, de son œil aiguisé, sans complaisance aucune, continuant sa ronde du même pas lent et doux dans la salle de méditation, après quoi il se retire bientôt dans sa cellule.



LA CHAMBRE DE PROLONGATION DE LA VIE

La grumeleuse bouillie de riz et le manque de sommeil n'entament en rien la santé florissante du moine. Voilà bien un prodige et on pourrait en citer, des maîtres zen qui à ce régime atteignent de surprenantes durées de vie... N'oublions pas qu'une méditation zazen convenablement exécutée et une vie consacrée à des exercices religieux accomplis suivant les règles n'y sont pas pour rien. La méditation assise obéit à un cérémonial que le manuel décrit ainsi : « naturellement, le corps, léger, se sent à l'aise, l'esprit, rafraîchi, s'aiguise ». Ce serait une erreur que de négliger le bien que fait à l'organisme la pratique de la méditation assise.

L'esprit maléfique profite précisément du moment où le corps et l'âme ne sont plus tendus vers leur but pour s'insinuer avec son cortège de maux. Le moine qui ne parvient plus à supporter la méditation assise quitte sa place et, sortant de la salle de méditation, se rend dans la « chambre de prolongation de la vie » pour y recevoir les soins d'un acolyte. Mais jusque dans ce lieu, le moine malade est requis de rester fidèle à lui-même – et les règles qu'il se doit de respecter scrupuleusement y sont solennellement arborées. La maladie

n'excuserait en aucune façon le relâchement, et le moine doit tout mettre en œuvre pour se façonner une pensée juste.

On rapporte que le maître chinois Mazu, gravement malade, dit au maître du temple où il résidait, qui venait le visiter :

« La vie de l'homme peut être d'un jour ou d'une nuit, c'est ce qu'a duré le Bouddha à visage de lune, ou de mille huit cents années, autant qu'a vécu le Bouddha à visage solaire. L'une comme l'autre m'importent peu ! »

S'il est vrai que dans la maladie réside la plus grande souffrance des hommes, il importe d'y concentrer sa pensée de façon intense.



ACCOMPLIR DES ACTES MÉRITANTS EN SECRET

Tiens ! qu'est devenu ce linge qui trempait dans une cuvette ? Ces lanières de socques n'étaient-elles pas hors d'usage ? Et les latrines, si souillées il y a peu encore ? Le linge est lavé, les lanières sont changées, les latrines nettoyées comme par enchantement, la nuit, à l'insu de tous : tel est l'usage auquel on se plie dans un temple zen. Par ces gestes se prolongent les exercices religieux, entamés par la méditation zazen sous la direction d'un maître et renforcés par une vie qui à chaque instant est dans l'observance de règles strictes.

Les « préceptes de la méditation assise » stipulent en effet que parvenir à la délivrance pour soi seul n'accomplit pas authentiquement la méditation assise. « Ne te contente pas de penser à toi car penser à autrui constitue l'exercice accompli qui te conduira à l'éveil. » Parvenir à sa propre délivrance n'est pas de tout repos : pour l'obtenir, une grande disponibilité intérieure est requise. Mais c'est un jeu d'enfant, comparé au bien que l'on peut faire sans le crier sur les toits, et comme cette discrétion est un trésor !

Si l'assemblée que forment les moines s'appelle « communauté bouddhiste » *sôgya*, c'est bien parce qu'elle déborde d'esprit d'entraide et de réciprocité. Loin

de faire ombrage à son semblable, le moine se mobilise de toutes ses forces en vue du bonheur des autres moines. Mais n'espérez pas que l'on vienne vous prodiguer des encouragements comme : « Qu'attends-tu pour t'adonner à la vertu cachée, autrement dit pour te dissimuler et bien faire ? » Non, car si, en accomplissant quelque chose pour autrui, celui qui croit bien faire est mû par l'espoir d'une récompense au lieu d'aller dans l'humilité vers la pleine reconnaissance du tiers, autant conclure une vile transaction commerciale. Pratiquer le bien pour le bien, et, quand on l'a pratiqué, l'oublier, telle est la formation zen.



CONNAÎTRE SA PROPRE NATURE

Le jeune moine voudrait bien faire le vide dans sa pensée, mais il y a loin de la coupe aux lèvres ! Que de distractions l'assailent, obnubilant son ciel ! Il a passé toute sa « demeure tranquille estivale » et la session qui commémore le jour où le Bouddha est parvenu à l'éveil va soumettre sa pauvre cervelle à la torture : la question qui le taraude et l'agace, c'est de savoir si par hasard cette histoire de grand éveil soudain des anciens et de connaissance de sa propre nature ne serait pas que faribole ! Et puis, une nuit qu'il médite assis par un froid qui gèle les étoiles, au moment où enfin il dépasse la sensation de raideur cadavérique qui l'a envahi au point qu'il en oublie sa respiration, il lui semble entendre le bruit furtif d'une feuille qui tombe. A l'instant, il revient à lui et se dit : « Oui, c'est certainement ça ! » et son cœur s'ouvre d'un coup. « Ah ! vivement demain, se dit-il, que je puisse en parler au maître dans le tête-à-tête ! »

Le lendemain, dans un souffle, il lui expose le point où l'a amené son travail sur le *kôan* :

« Tous les hommes, aussi bien au ciel que sur la terre, entendent le son que fait une seule main qui claque. »

Quand il voit le hochement de tête du maître, qui pour la première fois l'approuve, il ne peut se retenir de sauter, d'une joie qu'il est avide de saisir, mais qui lui échappe, à la façon de la merveille de la nature que le peintre cherche à fixer mais qui se dérobe à son pinceau. Ainsi donc, ce ravissement sans nom restera à jamais un lot impossible à partager ! Oui, il a surmonté, non sans gloire, les épreuves qu'a dressées devant lui le maître avec son *kôan* d'« une main » ! Que de règles il a faites siennes !

Et pourtant... il a à son tour, après tant d'autres, triomphé de la première barrière. Mais peut-il se targuer d'avoir fait plus qu'entrevoir une infime part de sa propre nature ? Durant des mois, voire des années, il va devoir s'attaquer aux cinq étapes que représentent les difficiles *kôan* : *kikan*, *hosshin*, *gonsen*, *nantô*, *go i*, *jûs hûkin*, et travailler sur les dix commandements bouddhistes ainsi que sur les mille sept cents *kôan*. Il est si long, le chemin qu'ouvrent les exercices religieux ! S'il veut avancer sur cette route d'un pas ferme, il aura bien besoin encore des vives remontrances du maître et de ses encouragements incessants.

IV
CALENDRIER

歲時記

除
策

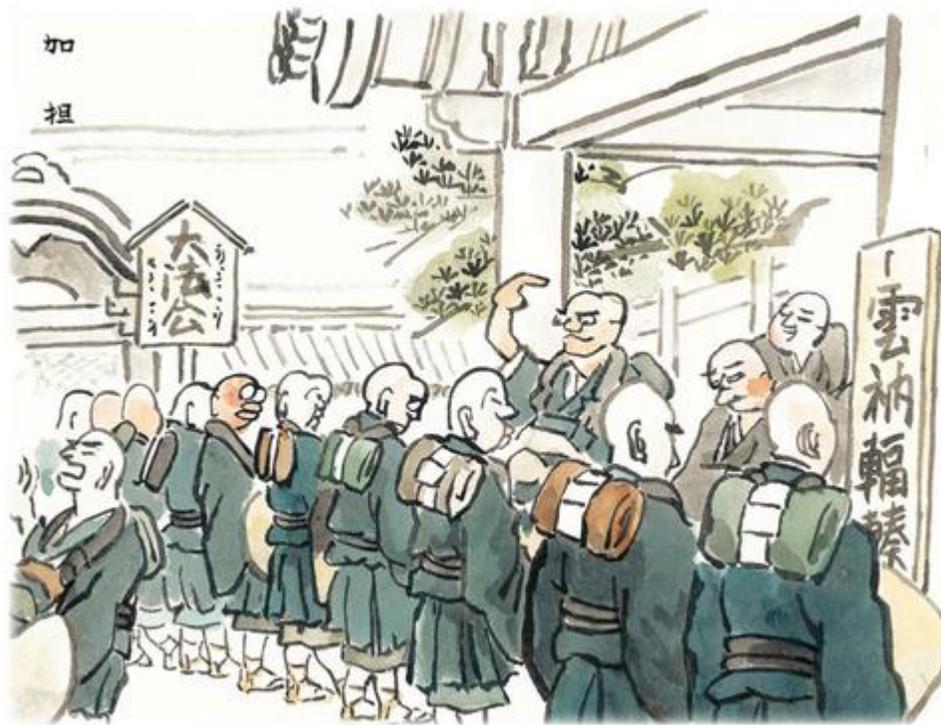


L'ANNIVERSAIRE DE LA NAISSANCE DU BOUDDHA

Au sein de la période où nous promenons sur la splendeur des cerisiers en fleur et leurs pétales éparpillés des yeux pleins d'admiration, un jour se distingue : le 8 avril, où l'on célèbre l'anniversaire de la naissance du Bouddha. Les temples des régions les plus reculées fêtent l'événement, toujours vivace dans le souvenir. On décore de fleurs le pavillon central, on y sert un thé sucré parfumé à la fleur d'hortensia.

La fête est attendue : dans les monastères zen, c'est une journée sans bâton d'admonition. Le bâton d'admonition est le symbole d'un quotidien soumis à des règles strictes ; aussi peut-on dire que le jour où chôme cet instrument est un jour de fête particulier. L'anniversaire de Bodhidharma et de Huike, de même que les trois anniversaires de la vie de Bouddha, le jour de l'An, la fête des morts, et les jours de fête civile sont décrétés « jours sans bâton d'admonition ». Quand les jours défilent en rangs compacts, marqués de multiples tensions, la levée d'une astreinte comme le rendez-vous avec le maître fait soudain apprécier la caresse du vent printanier.

L'énergie vitale que ces jeunes gens ont contenue, faute d'exercice, pendant une semaine entière d'intensive méditation a tout loisir de se libérer au cours d'un festival de sumo et dans les combats qu'il propose. Depuis les temps anciens, le zen a des points communs avec les arts-martiaux, tels l'art de l'épée, la lutte japonaise sumo, ou encore le jeu de *gô* et les échecs japonais, *shôgi*. Aussi, parce qu'elle est gratuite, affranchie de tout désir, la virtuosité manifestée par les moines dans leurs combats de sumo a-t-elle quelque chose d'admirable.



LES GRANDES RÉUNIONS BOUDDHISTES

Les monastères centraux du Japon accueillent aux saisons les plus agréables que sont le printemps et l'automne de grands rassemblements bouddhistes, qu'il s'agisse de commémorer des événements marquants remontant aux siècles passés ou de tenir d'importantes sessions d'intense méditation. Parfois les moines ainsi que le maître sont invités à y aller ensemble, et c'est avec joie qu'ils viennent apporter leur concours au déroulement des festivités. A peine arrivés, ils éprouvent au terme d'un long voyage l'impérieuse nécessité de se rendre d'abord aux bains. Puis, sans considération du temple d'origine, ils se rassemblent pour boire le thé. Après avoir entendu les explications et les instructions concernant le programme des festivités, tous se préparent à l'arrivée des hôtes. Les différentes tâches à accomplir dès le lendemain sont réparties entre les moines : la cuisine, où il faudra préparer les ingrédients, les tables à dresser, les convives à accueillir, à placer, à servir, le pavillon du Bouddha où il faudra arranger l'autel et organiser les prédications, et ainsi de suite. En suivant les indications du responsable des festivités, ils accueillent les participants venus de tout le pays, aident aux repas

et au logement de leurs hôtes, et collaborent au bon déroulement des cérémonies d'anniversaire et de consécration.

Comme on n'a pas manqué de leur rappeler toute l'importance attachée aux grandes sessions intensives de méditation assise, ils se jettent à corps perdu dans cet exercice avec le secret espoir d'approfondir l'histoire de leur école Rinzai et de partager avec d'autres moines une expérience unique. C'est pourquoi ils écoutent avidement les commentaires des textes des patriarches.

Se prolongeant plusieurs jours durant, ces importantes rencontres baignent dans une atmosphère de profond recueillement, se déroulent avec magnificence et s'achèvent paisiblement. Quand sonne l'heure de se séparer, les participants des différents temples expriment leur reconnaissance à la grande assemblée du temple qui les a hébergés et qui les accompagne jusqu'à la porte du temple pour l'au revoir. Après quoi chacun va son chemin.

C'est avec de pareils souvenirs gravés au cœur que les moines retrouvent leurs exercices religieux – ces événements saillants de leur vie, soyons-en sûrs, les nourriront à jamais.



LA TABLE UN JOUR DE FÊTE

Le quotidien d'un monastère est très dur, mais c'est précisément ce qui rend précieux pour les moines les moments de joie. Au nombre de ceux-ci, ces repas festifs qui rompent l'ordinaire et sont préparés avec les dons des bienfaiteurs aux jeunes chercheurs de la Voie. Les jours où l'on fête Bouddha sont autant d'occasions de les servir, mais pas seulement : il y a aussi les sessions intensives de méditation et les jours fériés en général. A chaque fois, le nom du bienfaiteur est écrit en gros caractères sur le tableau suspendu dans le réfectoire.

Voici un aperçu de la variété de ces mets de fête : du riz blanc cuit à la vapeur garni de légumes frits dans l'huile de sésame et, s'il est prévu que la nourriture exceptionnelle s'étale sur la journée entière, on dresse devant chaque place une série d'assiettes contenant chacune sa spécialité – riz cuit avec des haricots rouges, accompagné de légumes revenus à la même huile et garnis de graines de sésame, tofu refroidi coupé en dés au gingembre râpé, baignant dans une sauce de soja ou mêlé d'ingrédients cuits à l'huile. Parfois ce sont des plats végétariens, plus spécifiques des temples, comme le bouillon de *miso* aux

légumes, le riz blanc arrosé de thé ou grillé avec des légumes, du saké et de la sauce de soja, ou enfin une sorte de soupe de nouilles aux légumes. Ces plats peuvent passer pour une banale cuisine aux légumes, comme on la sert en famille dans la vie de tous les jours. Mais songez, ne serait-ce qu'un instant, à l'effet qu'ils peuvent faire à quelqu'un qui chaque jour est à la portion congrue, et vous aurez l'idée de ce qu'est un festin ! Le goût de ces repas délicieux est encore relevé par la gratitude envers les généreux bienfaiteurs. Il est redoutable de s'habituer au luxe. Songeons cependant, à l'adage qui dit : « Vous avez des richesses inépuisables lorsque vous ne possédez rien. » Ne suggère-t-il pas que, dans une vie comme celle des moines où la frugalité est une règle qui voit toujours du trop dans le peu, la marge réservée aux joies est sans limites ?

更
衣



À CHAQUE SAISON SA VÊTURE

C'est le 1^{er} juin que le moine procède au changement saisonnier de coule, troquant celle en coton contre une autre, faite dans le même lin fin qu'on utilise pour les moustiquaires. Privilège qui est loin d'être celui des hommes qu'on voit marcher sur les chemins : s'habiller de neuf pour l'été est aussi l'usage des serpents qui muent et jettent leur ancienne peau. Quel rafraîchissement ressentent le corps et l'âme des moines à l'instant où ils revêtent la coule d'été ! En fait, jusqu'au 1^{er} novembre, où il faudra changer à nouveau de coule en prévision de l'hiver, ils ne disposeront pour affronter l'intense chaleur que de sous-vêtements, d'une coule en coton et d'un survêtement de lin, et n'en pourront point changer.

De même, l'hiver, alors qu'il faut affronter l'ennemi sur le toit – la dangereuse neige –, on n'a pas plus le choix qu'en été : les règles de vêture sont intangibles, on passe par-dessus les sous-vêtements la coule de coton doublée et le surtout de coton. Quand la canicule fait ruisseler à grosses gouttes une sueur grasse, on ne peut rien ôter ; et l'hiver, lorsque les engelures ont fini en crevasses, on ne peut ajouter le moindre linge. S'affranchir de toutes les chaînes, entraîner corps et esprit à s'adapter et à ne se laisser lier par rien, dans

le besoin comme dans l'aisance, c'est s'appliquer à acquérir une humaine nature libre, débarrassée de tout lien.

Une anecdote du recueil de la *Falaise verte* est là-dessus très éclairante. Un jour, un moine demanda au patriarche zen chinois Dongshan Liangjie :

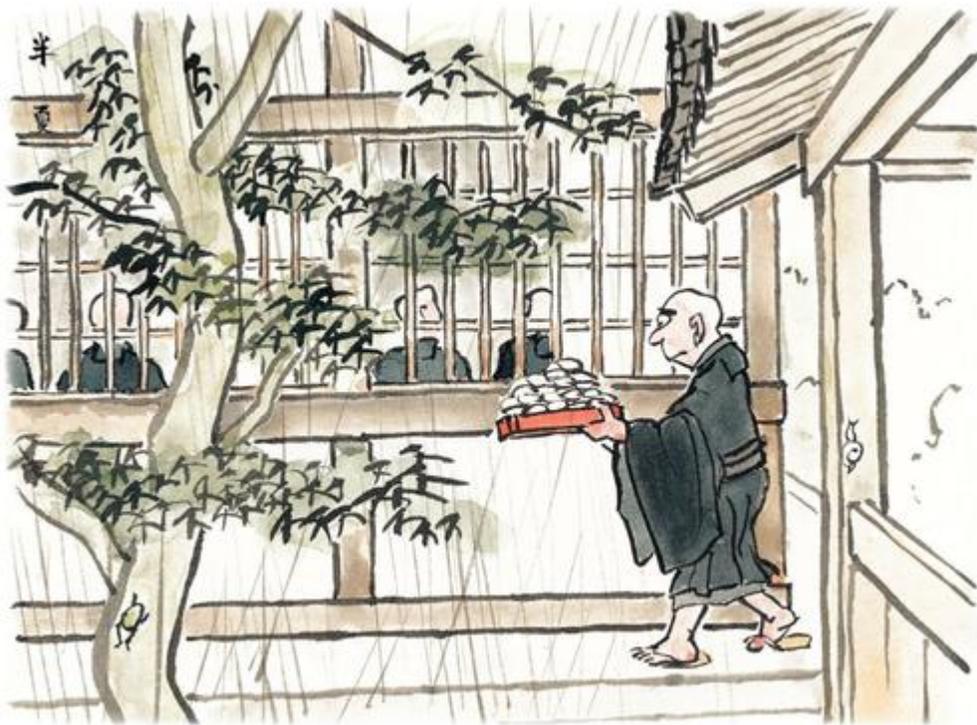
« Comment peut-on éviter le froid ou la chaleur lorsqu'ils surviennent ?

– En allant là où il n'y a ni chaleur ni froid ! »

Le moine insista :

« Et où n'y a-t-il ni chaleur ni froid ?

– Eh bien ! quand il fait froid, là où l'on se mord les lèvres du plus fort que l'on peut et, quand il fait chaud, là où on expose son corps aux rayons ardents du soleil ! Voilà où tu ne trouveras ni chaud ni froid. »



À LA MI-SAISON D'ÉTÉ

A partir du 15 juin commence une « grande semaine de méditation intensive ». Elle se situe juste à mi-parcours de la « demeure tranquille estivale ». La pratique de la méditation zazen s'accompagne petit à petit de sueur et de somnolence, et, les attaques des taons se faisant toujours plus agressives, on éprouve un mal fou à retirer de l'exercice la plus infime satisfaction.

De plus, sous ce ciel de la saison des pluies, il tombe de l'eau des semaines entières sans discontinuer, au point que le moine qui effectue sa tournée de mendicité ou sa collecte de riz n'a même pas le loisir de voir jamais sécher son manteau de pluie. Comment rompre la grisaille de ces jours-là ? Il n'y a guère qu'un moyen : les quelques gâteaux servis pour le thé de l'après-midi.

On peut croire, si l'on n'est pas familier de la méditation assise, qu'il n'est rien de plus propice à la concentration du cœur que de se plonger avec attention dans la musique des gouttes de pluie. Et pourtant, ce qui attend le néophyte, c'est une détresse certaine, quand, trop sévèrement fixé sur ce bruit, il se retrouve bercé d'illusions. C'est le moment de se rappeler le *kôan* appelé *Bruit des gouttes de pluie* ; on peut se demander si les anciens n'avaient pas eux

aussi du mal à supporter ce murmure. Un jour, le prêtre zen chinois Daofu, du temple Jingqing, en entendant la pluie tomber, demanda à un moine :

« Quel est ce bruit dehors, à la porte ? »

La réponse attendue n'était certainement pas : « le bruit des gouttes de pluie » ! Comment ce moine aurait-il pu pénétrer la vérité ultime de l'univers avec une réponse aussi anodine, qui ne considère que la surface des phénomènes cosmiques ? S'il s'était rendu sur les montagnes du Nord et du Sud, où il pleut à verse, comment se fût déroulé le dialogue ?



FIN DE LA SAISON D'ÉTÉ

Les travaux les plus pénibles, comme répandre les engrais, élaguer les arbres et tailler les haies, ont lieu sous le soleil brûlant de la canicule. Ils se poursuivent chaque jour et, le soir, les moines, trempés de sueur, se consacrent à la pratique de la méditation zazen : c'est ainsi que se déroule la « grande semaine de méditation qui clôture la demeure tranquille estivale ». C'est vers ces jours-là, appelés « fin de la saison d'été », que prend place la réunion du conseil directeur, composé des moines les plus anciens. Ses membres se livrent à une réflexion critique sur la période de méditation qui touche à sa fin et décident des affectations aux différents postes nécessaires à la marche du monastère pour la « demeure tranquille hivernale » qui les attend. A la suite de quoi a lieu une réunion de tous les moines pour boire le thé ensemble, appelée « réunion de thé du conseil directeur ».

De cette façon, une fois qu'ils se sont jetés à corps perdu dans la grande semaine de méditation ainsi que dans les grands travaux, au moment où « la demeure tranquille estivale » va s'achever, survient pour les moines un moment marqué par une grande joie, à laquelle personne ne saurait résister : le « repas

de nouilles ». C'est de fait un des plats préférés des moines : il faut voir les quantités surprenantes qu'ils sont capables d'engloutir. Leur façon de manger les nouilles est tout à fait spéciale. Quand ils ont versé un fond de bouillon d'algues dans leur bol, ils l'épaississent de légumes et d'ingrédients divers – radis noir râpé, poireau coupé fin, gingembre frais, feuilles de *shisso*, graines de sésame, algues –, puis ils saisissent avec habileté les nouilles froides dans le grand faitout, les trempent dans la sauce ainsi préparée, après quoi ils les aspirent à grand bruit. Voilà qui s'appelle faire bombance ! Dans le réfectoire – un des trois endroits dédiés au silence –, c'est le seul moment sous le ciel où il soit permis de se laisser aller : c'est dire le prix qui s'attache à cet instant !



PARTIR OU RESTER

Hé oui, à peu de chose près, le choix est entre les mains du moine. Il y a d'abord une convocation générale devant le comité directeur composé des moines les plus anciens de la grande assemblée ; elle tombe dans les deux ou trois jours qui précèdent la fin des deux trimestres qu'ont durés les demeures tranquilles de l'hiver et de l'été. Quand a frappé le claquoir à maillet, tout le monde est là, et se voit poser la question :

« Le moine veut-il libérer sa place dans le pavillon de méditation ou y laisser planté son bâton de pèlerin ? »

Pour peu que le comportement du candidat au cours de la « demeure tranquille estivale » qui va bientôt s'achever, ainsi que son attitude dans les exercices religieux, paraissent convenables, il n'encourt qu'une légère réprimande. Celui qui aura enfreint si peu que ce soit une règle se verra affligé de dures remontrances.

Il s'agit là des vestiges de l'« aveu librement consenti des fautes », tel que le pratiquaient les communautés bouddhistes primitives, et tel que l'avait établi le temple du moine zen chinois Huaihai du mont Baizhang : le mot

« autocritique » le résumerait bien. Dans ces communautés, à la fin de la saison d'été, chacun devait confesser à la grande assemblée ses manquements à la Loi et demander pardon. Le moine incapable d'avouer ses fautes devait essuyer les reproches de ses frères.

Ce jour-là, grâce aux invectives adressées sans retenue par les anciens, le moine novice découvre comme dans un miroir de cristal les contours souillés de sa propre image. Il s'aperçoit que son comportement allait à l'encontre des vertus cachées qu'il pensait avoir pratiquées. Quel épouvantable choc s'il découvre qu'il a, à son insu, commis jour après jour des manquements à la règle !



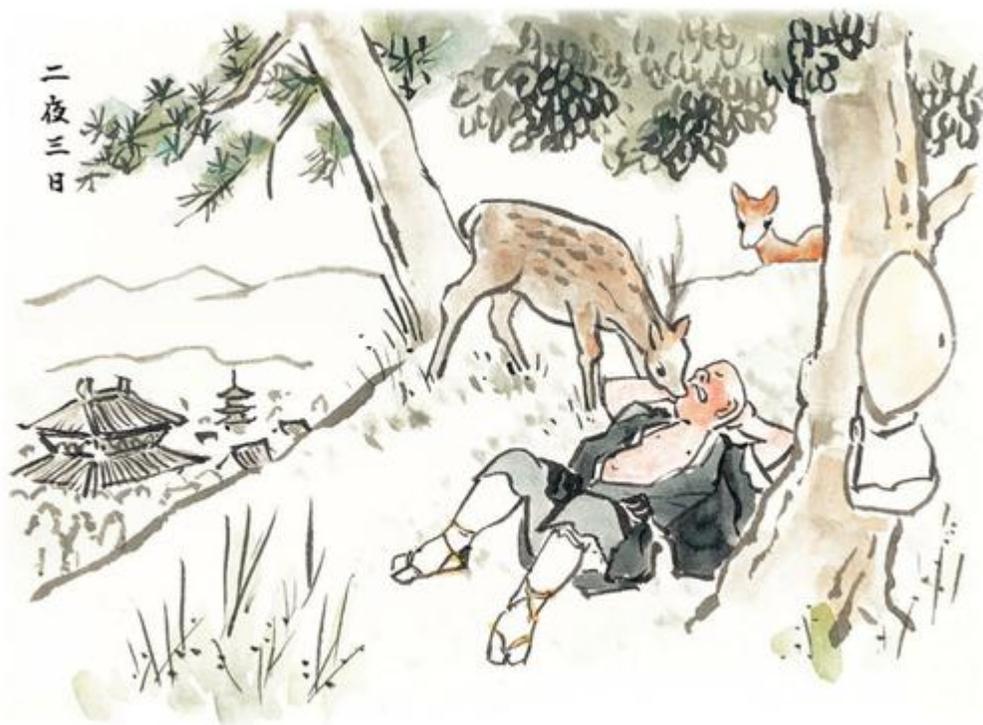
S'AFFRANCHIR DES RÈGLES

Le 1^{er} août, jour où s'achèvent les cours dispensés par le maître, peut bien être appelé « jour de cérémonie de clôture ». C'est aussi le jour où s'achève la « demeure tranquille estivale ». Au cours de cette grande session de méditation, les moines ont passé leur temps, jour et nuit, à la pratique rigoureuse des exercices religieux, suivant des règles strictes qui sont levées ce jour.

Aux trois coups de la cloche d'appel située devant la cellule du maître, succèdent les dix-huit coups de la grande cloche, avant que résonne le tambour du *dharma* depuis le pavillon du Bouddha, signal qui veut dire : en avant ! Le maître termine sa prédication après la quintuple récitation en chœur du *daihi-shû* et, lorsqu'il est descendu de sa chaire, c'est le signe qu'il a terminé ses cours. Puis, devant la cellule du maître et en présence des moines du plus haut rang, a lieu une cérémonie de remerciements et d'actions de grâces.

Depuis qu'au matin la notification solennelle de cette cérémonie a été faite, il ne reste plus qu'à attendre jusqu'au soir, après la frappe du claquoir à maillet, lors du « rite du thé pris tous ensemble », la proclamation de la nouvelle distribution des services pour la « demeure tranquille hivernale ». Quand le

soleil du plein été décline vers l'ouest, un instant avant que retentisse le signal du claquoir à maillet, commence à monter de l'endroit où se reposent les moines, à l'ombre des arbres, ce qui semble bien être une fumée. Dans la tradition monastique, c'est le temps où l'on se « relâche », et où, dans le dos des supérieurs, tout est permis, comme de cuire un excellent riz blanc pour s'en lécher les babines. Immédiatement après la fin de la « demeure tranquille estivale », c'est en somme un exercice fait pour « lâcher prise » et où l'affranchissement des règles procure un véritable sentiment de libération. Dès le lendemain, la distribution des rôles va changer ainsi que les visages dans les différents services. Après le « rite du thé de l'adieu », le riz de ce soir, cuit en cachette par les moines dans des gamelles qu'ils vont partager, a un goût bien particulier, celui de la séparation, qui ne saurait être comparé à rien d'autre. C'est parce qu'ils mettent en commun peines et joies, tristesse et bonheur dans leurs exercices religieux exigeants, que les moines peuvent en savourer l'alternance. La jeunesse a autant besoin d'ombre que de lumière pour son épanouissement, c'est ainsi qu'elle se renouvelle en permanence et demeure pleine de vie.



DEUX NUITS ET TROIS JOURS

Le 2 août, une fois que la relève des services a été faite et que chacun s'est installé à l'endroit où il va désormais exercer ses nouvelles fonctions, les moines qui étaient jusqu'alors responsables des postes de gestion (économat, hôtellerie et cuisine) reçoivent un congé de trois jours et deux nuits en récompense des services rendus, et ils se hâtent de filer. C'est un temps de repos qui leur est accordé en remerciement du travail qu'ils ont accompli au cours des six derniers mois. En aucun des lieux où ces moines exercent leur responsabilité, il ne leur est possible de se consacrer pleinement à la pratique de la méditation assise comme les autres moines. Afin de maintenir sans heurts la vie de la communauté, un très petit nombre de moines, deux en l'occurrence, ont fait abstraction de leur moi pour mettre le meilleur d'eux-mêmes au service de leurs compagnons de pèlerinage. Les efforts qu'ils ont consentis pour remplir le devoir qui leur a été imparti sont hautement estimables.

Avec au cœur la satisfaction d'avoir joué avec bonheur leur partition et un sentiment de libération, les moines dont la patrie est proche du monastère se rendent à leur temple d'origine pour visiter leurs connaissances. Les autres partent faire le tour des beaux sites du Japon ou vont pique-niquer dans les

montagnes et s'amuser dans l'eau. Le prêtre chinois Changsha Jingcen s'était affranchi du temps et de l'espace. N'a-t-il pas dit, dans le recueil de la *Falaise verte* : « Je m'échappe en suivant le parfum des plantes printanières et je reviens en pourchassant les feuilles de l'automne » ? Avec la même aisance de cœur, ces moines qui se sont donnés à fond pour leurs compagnons de route durant une demi-année doivent apprendre maintenant à goûter le loisir dans l'écoulement du temps. Ils se laissent tranquillement aller, se fondant dans la nature jusqu'à se perdre au fond d'eux-mêmes à mesure qu'ils deviennent partie de cette nature.



PRIER POUR L'ÂME DES ANCÊTRES

Devant l'autel domestique, on a dressé une table pour l'âme des ancêtres, portant des offrandes de fruits et de légumes du plein été. Le feu brûle en leur honneur dans la maison et, quand elles en repartiront, les âmes des ancêtres défunts seront saluées d'un « feu d'adieux ». C'est ainsi qu'on les célèbre, en appelant chez soi des moines qui, devant la table des offrandes, viennent lire les sūtras pour leur repos. La même cérémonie domestique a lieu sur tout le territoire national du treizième au quinzième jour du septième mois du calendrier lunaire : c'est l'*Ura-bon*, la fête bouddhiste où l'on commémore l'âme des défunts. Ce sont les moines qui sont restés au travail dans le temple après la fin de la « demeure tranquille estivale », les 13, 14 et 15 juillet, qui vont faire la lecture des sūtras dans les familles des croyants. Ils se mettent en route tôt le matin à travers toute la ville de Kyoto.

Jadis, lorsque Mokuren, un des disciples de Bouddha Shakyâmuni, sous l'effet d'une grâce surnaturelle, obtint d'apercevoir la silhouette de sa mère défunte dans le monde des « esprits affamés » et découvrit combien la faim les

torturait, il demanda à Bouddha de lui indiquer un moyen de les sauver. Ce dernier lui enseigna :

« Le jour de l'« aveu librement consenti des fautes », le 15 juillet, laisse les moines offrir aux défunts de la nourriture fraîche. Les mérites obtenus par cette bonne action ne sauveront pas seulement la mère, mais aussi tous les êtres vivants qui demeurent dans le monde des esprits affamés. »

Un cœur sensible à l'endroit des personnes défuntées manifeste sa compassion pour les personnes vivantes et l'étend aussi à tous les êtres : tel est l'enseignement de cette célébration de l'*O-bon*. Ce qu'endurent nos contemporains, ce qui leur ronge le cœur au plus profond, à force d'assister au dur combat entre leurs aspirations et la civilisation matérialiste, ressemble fort au tourment d'*Ura-bon* qui consiste pour les esprits affamés à vivre suspendus par les pieds. Seul un cœur disposé à leur faire la grâce de l'aumône pourra mettre fin à leur peine. Pas de voie vers le salut pour qui ignore l'aumône. Regard amical, geste d'amour venant d'un cœur sincère, ce qu'on désigne par les « sept dons de celui qui ne possède rien », lorsque tu les découvres dans ton propre cœur, n'est-ce pas ce cœur-là qui est la voie même du zen ?



RÉCONFORTER LES ESPRITS AFFAMÉS

Sur le côté ouvert de la véranda qui prolonge la cellule du maître, on a installé une table portant des offrandes destinées à revigorer les « esprits affamés ». Sept soirs d'affilée, à partir du 1^{er} août, une petite cérémonie toute simple célèbre les âmes de tous les défunts. Parfois, l'une d'elles tranche par sa solennité, et le monastère organise alors la grande « commémoration pour le réconfort des esprits affamés ». Cette fois-ci, la table est dressée différemment : au milieu des bonsaïs de bambous banderolés de blanc ou de faveurs de cinq couleurs flottant au vent, sont disposés des mets incarnant les six plus fines saveurs qu'on trouve au sommet des monts et dans les profondeurs marines : le sucré, l'épicé, l'amer, l'acide, le salé et le non-salé. Le chœur des moines a entonné l'air du *kan-ro-mon*, qu'ils connaissent fort bien.

Quel est le sens de ce service pour le réconfort des esprits affamés ? C'est d'apporter prospérité et joie inextinguible aux êtres vivants ; quant aux morts, ils échapperont aux tourments de la faim et parviendront à la félicité éternelle.

Voici ce qu'on raconte : au temps où vivait le Bouddha historique, l'esprit affamé Enku, la gorge en feu, dit au disciple bien-aimé Ananda :

« Après cette vie, si tu peux éviter de tomber dans l'enfer des esprits affamés, envoie-leur suffisamment à manger. »

Le Bouddha Shakyâmuni enseigna pour cela à Ananda comment on doit réciter le *dhâranî* au cours d'une cérémonie commémorative. Il semble que ces esprits affamés se tiennent très proches de nous. De fait, la manière d'être de notre cœur, son insatiable cupidité nous rappelle que nous ne progressons guère en matière de vertus spirituelles. En mesurant l'état lamentable de son propre cœur, en vivant pauvrement sans marchander ses dons, on approfondit sa vie spirituelle et on purifie sa vie matérielle : tel est le but de ce geste de réconfort apporté aux esprits affamés.



TOURNÉES DE MENDICITÉ À L'ÉQUINOXE

Lorsque arrive l'équinoxe, l'ensemble du monastère zen part pour Osaka y mendier. Les moines passeront là-bas une semaine : un temple de leur obéissance leur tiendra lieu de base et ils sillonneront la région, se retrouvant tantôt à lire les sùtras chez les adeptes croyants, tantôt à parcourir, rangés en longues files, les rues qu'ils empliront de la récitation de leurs sùtras, la sébile à la main.

C'est le maître d'un temple zen qui le premier a lancé cet expédient consistant à collecter les aumônes : il avait à faire face aux privations terribles que subissaient les moines du fait de l'augmentation de leur nombre. Osaka, ville de riches marchands, les abreuve de dons en argent, et les moines s'en trouvent certainement stimulés. Mais on peut bien recueillir des mille et des cents, l'important est ailleurs : il s'agit d'amener celui qu'on sollicite à se défaire de sa cupidité et, pour le solliciteur, de s'endurcir à la patience par la mortification de son amour-propre afin d'activer la solidarité qui permet à la communauté de subsister. C'est dire toute l'importance de ces tournées. Et ne parlons même pas de ce qu'elles apportent à la fête de l'équinoxe, où il est

enjoint aux moines d'être des passeurs, d'amener leur prochain sur l'« autre rive », celle du nirvana.

La file cérémonieuse des moines mendiants qui se dirige vers l'antique quartier d'Osaka qui a pour nom Naniwa – cet autel dédié au Profit auquel sacrifient les marchands – est conduite par Bouddha, et ce lien n'est pas fortuit. En chassant l'avarice, le don consenti parvient à fondre deux cœurs, celui qui donne et celui qui reçoit, en un seul. Là réside la saveur profonde des collectes d'aumônes à Osaka. La maison où le moine récite les sùtras lui réserve un accueil chaleureux, le repas qu'on lui sert est un vrai festin : il vit là des instants précieux ! S'il n'est pas en pays de connaissance, il a toujours une ressource pour aller à l'essentiel – le *kôan* dont le thème est ce temple du lucre :

« Je ne me trompe pas, ce sont bien là les huit cent huit ponts de Naniwa ?
– Naturellement ! Ne vois-tu pas aller et venir tigres et renards ? »



JOUR DE REPOS

Après une semaine de collecte d'aumônes, le lendemain qui suit le retour au monastère, une journée de repos est accordée à la grande assemblée. Vingt-quatre heures de pause, où l'on est totalement exempté des tâches journalières importantes, collecte d'aumônes ou travail manuel. Chacun se repose tranquillement des fatigues du corps et de l'esprit et s'ingénie à se détendre pour reprendre des forces. Ne dit-on pas que se détacher de ce qui vous tient à cœur, n'être plus entravé par rien, c'est permettre au cœur de s'ouvrir aux réalités d'en haut ? Une journée de repos ne signifie pas paresse pour autant. Le pensionnaire du monastère zen le sait bien, qui, après de grandes cérémonies, épuisantes pour le corps et l'esprit, ou à la suite de grands travaux, bénéficie d'une journée de compensation où il peut se reposer de fond en comble.

Une fois expédiés lessive et raccommodage et les bagages rangés, on se fait plaisir en prenant le thé. Saké, tabac, ces adjuvants de la détente, ne le sont qu'en apparence et restent des consolations extérieures. En revanche, savourer un thé parfumé d'un cœur léger guérit des fatigues, chasse les traces de

sommeil, et le cœur déborde des bienfaits que procure une harmonie partagée. Aucun endroit n'entretient de liens plus étroits avec le thé qu'un temple zen. Au cours de cette journée de repos, rien ne paraît plus approprié, comme détente, que les gestes mesurés de la cérémonie du thé.

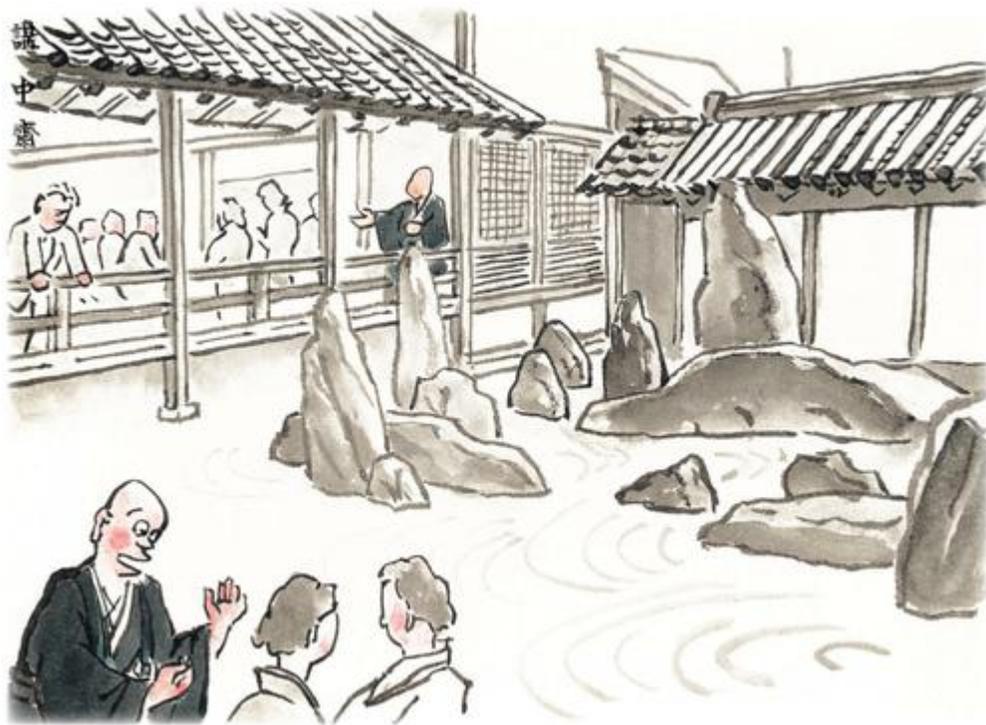


LA FÊTE DE BODHIDHARMA

Sous un ciel magnifique traversé d'effluves de chrysanthèmes, a lieu la grande fête du 5 novembre. On commémore au monastère Bodhidharma ; c'est l'occasion d'une réunion plénière dans le pavillon principal, avec repas amélioré. Pour être un beau jour, c'en est un : le bâton d'admonition est relégué, le cuisinier s'est surpassé, et l'après-midi on a quartier libre. On s'occupera donc de ses petites affaires dans un exercice de « lâcher-prise », et, si cela se trouve, on tombera nez à nez chez un brocanteur sur une figure en cul-de-jatte du premier patriarche Bodhidharma, vêtu de rouge. Pour l'homme de la rue, ce n'est jamais qu'une sorte de culbuto illustrant la devise « tomber sept fois pour se relever huit fois ». Mais novices et moines y voient bien autre chose : cette figurine à forme humaine est l'incarnation de ce en quoi ils croient.

Dans l'Inde d'autrefois, Bodhidharma mit au point son enseignement qui rendait possible l'expérience de l'éveil, comme le Bouddha Shakyâmuni lui-même l'avait faite. Quand il eut traversé les mers du Sud de l'Inde, il lui fallut trois années pour parvenir en Chine, au début du VI^e siècle. Il expliqua à

l'empereur Wu-ti de Liang la signification du zen, mais il prêchait dans le désert – l'empereur était sourd à son propos. Aussi Bodhidharma préféra-t-il prendre le chemin de la Chine du Nord, le pays de Wei. Il s'installa au temple de Shaolin, à Sung Shan, et pratiqua durant neuf ans la « méditation face à un mur », après quoi il transmit l'enseignement du Bouddha au moine chinois Huike. La connaissance de l'essence du zen que Bodhidharma apporta en Chine devint le thème de nombreux *kôan* sur lesquels, depuis les temps anciens, nombre de générations ont sué sang et eau. Mais maintenant, aux questions : « Pourquoi le premier patriarche est-il venu de l'ouest ? » ou encore : « Quel est le plus haut sens de la sainte vérité ? », les novices répondent toujours : « Je ne sais pas. » Au XI^e siècle, le célèbre prêtre zen chinois Xuetou aurait pu les orienter : « Ouvre vite tes yeux à l'intérieur de toi-même et contemple Bodhidharma vivant qui y demeure... »



LE JOUR DE LA RÉCEPTION DES BIENFAITEURS DU MONASTÈRE

Au milieu des mois de mai et de novembre se tient une journée de réception des donateurs, en reconnaissance des offrandes en argent ou en nature dont les familles de croyants fervents gratifient tout au long de l'année le monastère. Une célébration a lieu pour les *arhat* et, en remerciement, un repas de fête est préparé auquel sont conviés tous les membres laïcs de la communauté des croyants relevant du temple.

Avec l'aide de confrères venus d'autres monastères, les moines se présentent dans le temple principal pour se répartir les tâches de cuisine, de vaisselle, de service à table et d'intendance au pavillon de Bouddha, tant il y a de besogne. Dans le grand hall près du pavillon du maître, on déroule un tapis rouge et on dispose, pour chaque convive, sur une table-plateau en laque rouge, les différents plats, servis avec une exquise politesse. L'après-midi a lieu une célébration pour les *arhat*, une grande « commémoration pour le réconfort des esprits affamés » où l'on honore la mémoire des défunts de la communauté et où prend place un sermon. Dans leur grande majorité, les invités ont des

visages familiers – c'est eux qui ont ouvert leur porte aux moines pendant la collecte de riz mensuelle ; les autres n'ont fait que les croiser à l'équinoxe au cours de la semaine de tournée de mendicité à Osaka. Encore sous le charme des délices de ce repas végétarien offert par les moines, il ne reste aux hôtes qu'à s'extasier de la beauté des « sept pavillons » dont se compose le monastère, qu'habillent au printemps de jeunes pousses vertes, à l'automne un feuillage rougeoyant, avant de quitter le temple sous la double haie d'honneur que leur font les moines. De leur côté, avec la récitation et l'explication de l'enseignement de Bouddha, modeste réponse aux offrandes qui leur sont faites l'année durant, les moines savourent une joie qui les délivre de toutes les fatigues de cette longue journée.



L'ANNIVERSAIRE DE LA MORT DU FONDATEUR DU TÔFUKU-JI

Le 17 novembre est le jour anniversaire de la mort du fondateur du Tôfuku-ji. Chaque année, tout le temple célèbre ce jour par des festivités solennelles qui se déroulent dans la salle de la prédication de la Loi et dans le pavillon du fondateur. Les vieux prêtres affluent des régions les plus éloignées du Japon. Ils viennent rejoindre la grande assemblée au temple et prendre part aux cérémonies. La veille de la commémoration a lieu une veillée d'actions de grâces, puis, aux premières heures du matin, on procède à l'offrande de la bouillie de riz et, à midi, tous se rassemblent pour un repas de fête. Dans la vaste salle de la prédication de la Loi somptueusement décorée, en accompagnement de l'offrande, résonne le chant de la flûte, et le maître, vêtu de la coule cramoisie à neuf bandes cousues ensemble et armoiries blanches, accomplit avec vénération, à dix-huit reprises, la grande prosternation. Derrière le fil des fumées d'encens, le portrait du vénérable fondateur attire le regard de l'assistance, tant son œil est empreint de cette puissante énergie vitale qui s'est transmise sans discontinuer jusqu'à son successeur actuel.

Le menu, simple mais raffiné du repas de ce jour, servi à toute l'assemblée dans le pavillon du maître, est composé de plats traditionnels : algues frites, feuilles de navet blanc en sauce, haricots mijotés, pot-au-feu de navets blancs et de tofu accompagnés d'un bouillon.

Le fondateur du temple, Enni Bennen, mort en 1280, était originaire de Shizuoka et fut le premier des prêtres au Japon à recevoir de l'empereur Hanazono le titre honorifique de *kokushi*. Il vécut sept années en Chine, sous la dynastie Sung, et reçut du maître zen chinois Wu-jun Shih-fan la transmission de l'enseignement de Bouddha. De son voyage en Chine, il rapporta des ouvrages, sūtras et textes classiques écrits en chinois, ainsi que du thé et des nouilles de froment. Kujō Michi ie, alors en charge du pouvoir au Japon, l'invita à prendre la direction du temple Tōfuku-ji au sud de Kyoto, dont il devint le fondateur. Après leur abdication, les deux empereurs Gōsaga tennō et Kameyama tennō, ainsi que Tokiyori Hōjō, le régent du shogunat de Kamakura, se convertirent auprès de lui au bouddhisme et devinrent moines, deux événements dont le mouvement zen sortit renforcé au Japon. Ses disciples ont transmis de lui la sentence suivante : « Je me suis donné de la peine pour aider tous les êtres vivants durant soixante-dix-neuf ans, ce que Bouddha et les premiers pères du zen n'ont pas transmis, je voudrais absolument le connaître. »



COLLECTE DE GROS NAVETS BLANCS

L'automne est déjà fort avancé à Kyoto lorsque les moines sortent du monastère en tirant des carrioles ou des remorques de bicyclette pour se livrer à la collecte des gros navets blancs. La tournée commence par les alentours de Fushimi, au sud de la ville, et la grande assemblée quitte le temple tôt le matin pour aller recueillir en mendiant ces navets qui serviront de matière première à la fabrication d'un condiment. A la porte du monastère, des marchands de riz leur fournissent de vieux sacs de paille et des cordes et leur prêtent des carrioles. Les moines courent alors à perdre haleine dans les rues principales du quartier Honmachi, proche du temple, pour aller faire la collecte. Qui sait si les « moines montagnards » ne soufflaient pas pareillement quand, dans les temps anciens, ils descendaient du mont Hi-ei vers la ville de Kyoto en portant sur leurs épaules l'autel de la divinité Hiesanô ? Les moines se répartissent le travail et courent vers les champs, chez les paysans qui travaillent, pour recevoir les rebuts de ces gros navets blancs. A l'heure de midi, ils se rendent pour le repas dans un monastère de moniales toujours très attentionnées à leur égard ou dans une famille aisée. L'après-midi, ils repartent

fort loin recueillir les aumônes de navets blancs dont ils remplissent des sacs de paille.

Ces navets ne pourraient être vendus sur les marchés et seule la parcimonie des paysans les a retenus de les jeter, à la grande satisfaction des moines, pour qui ces quasi-déchets représentent un inestimable appoint alimentaire. A la vérité, vivre de tournées d'aumônes aide la communauté monastique à se maintenir à l'abri des dures nécessités d'un approvisionnement classique tout en l'exerçant à l'endurance et à la mortification de l'amour-propre. Que les moines puissent, par ce biais, ouvrir le champ de leur propre cœur et l'affranchir de ses liens pour un apprentissage de la liberté, voilà ce qu'on peut appeler un véritable art de vivre.



NAVETS EN SAUMURE

La montagne de sacs de paille dans lesquels ont été collectés ces navets blancs de rebut n'a pas le temps de moisir : il s'agit de s'en servir, et vite, pour élaborer, au cours de séances appelées « travaux manuels de condiments », toutes sortes de condiments dans la composition desquels n'entre pas la moindre feuille. Soigneusement lavés et coupés menu, les navets vont « macérer légèrement », rangés serrés dans un fût de soixante-douze litres. On ajoute à la préparation un verre de vin de riz sucré et le tout se goûte en primeur au cours des nuits glaciales de la semaine de « session intensive de méditation commémorative de l'éveil du Bouddha ». Un goût fabuleux ! Qu'importe que la matière première soit de piètre qualité : en évitant, ne serait-ce que par esprit d'économie, tout excès de sel et de sucre, on parvient, grâce à une technique particulière mise au point par son inventeur, le prêtre Takuan, à obtenir la saveur du condiment qui porte son nom, devenu depuis une spécialité culinaire des temples zen. Il faut voir là un effet de la grande compassion du cœur des anciens, qui mettaient toute leur ingéniosité à exploiter au maximum les bienfaits de Dame Nature.

Cette sagesse inhérente à la vie des moines zen, qu'à notre époque nous nommons « culture zen » et à laquelle nous sommes tant redevables, est à proprement parler sans bornes, même dans le seul domaine de l'hygiène alimentaire. Ainsi, en s'ingéniant à travailler les haricots de soja durs, on a pu mettre au point de moelleuses protéines qui ont des apparences aussi variées que le *nattô*, le *tôfu*, le *yûba* ou le *miso*. On a fabriqué des sucreries pour la cérémonie du thé et façonné toute une cuisine en lien avec le thé, ainsi que plusieurs aliments végétariens avec plusieurs sortes d'huiles, d'algues et une multiplicité de légumes sauvages poussant dans les montagnes. Grâce à l'exercice du travail quotidien, les moines vivant de nos jours dans les monastères zen, en apprenant à garder vivantes ces créations, assimilent peu à peu avec adresse ces trouvailles qui leur viennent des traditions des anciens.



L'ANNIVERSAIRE DE L'ÉVEIL DU BOUDDHA

A partir du 1^{er} décembre et pendant une semaine a lieu la « grande session de méditation commémorative de l'éveil du Bouddha ». Depuis toujours on a qualifié cette période de « grande session tueuse de moines ». Dans tous les temples zen, elle est considérée comme une cérémonie majeure dans le déroulement du calendrier.

Après six années de mortifications, à l'aube d'une nuit passée sous l'arbre *bodhi* en méditation assise, en regardant l'étoile du Berger, Bouddha Shakyâmuni parvint à l'éveil suprême où la « Grande Sagesse » se manifesta à lui et où il devint Bouddha. Telle est l'origine de la commémoration de cet événement historique. On peut dire que durant cette semaine il n'y a pas une heure où les moines zen ne combattent aussi âprement contre la tyrannie de leur moi que ne le fit alors Bouddha.

La semaine qui commence le 1^{er} décembre par un lever matinal, pour se terminer à l'aube du 8, au chant du coq, est considérée comme une seule nuit durant laquelle on ne sonne pas l'heure du coucher. Libérés des tournées d'aumône et des travaux manuels, et mis à part le moment des repas, lesquels sont, il est vrai, quelque peu améliorés, les moines passent tout leur temps en

méditation assise. Ils ne s'accordent qu'un maigre sommeil, en position assise, entre minuit et demi et trois heures du matin. Pas question de retourner au pays pour cause de malheur familial ou de maladie chez les siens. Une pratique impitoyable du zazen, agrémentée chaque jour de cinq ou six entrevues avec le maître, et de réprimandes assénées avec brutalité, justifie pleinement le terme de « session tueuse de moines » ! Ainsi, lorsque l'allégresse des « pétards de bambous » annonce l'aube du huitième jour avec le chant du coq et que, à l'extérieur de la salle de méditation, l'apparition des premiers rayons du soleil consume les cristaux de givre, comment voulez-vous exprimer cela avec encre et pinceau ?



LA NUIT PRÉCÉDANT LE SOLSTICE D'HIVER

Le seul moment de l'année où les moines ont le droit de tenir une assemblée sans protocole, juste pour s'amuser, tombe la veille du solstice d'hiver, soit la nuit qui précède le premier jour de la deuxième décennie de décembre. Inutile de dire que c'est une date qui compte au monastère. On n'en a pas plutôt fini avec la semaine de méditation commémorative de l'éveil du Bouddha que le groupe des plus anciens moines se réunit pour mettre au point un projet et rassembler l'argent qui permettra de le réaliser. Quand arrive le soir, attendu avec l'impatience qu'on devine, et que retentit enfin le claquoir à maillet, tous les occupants du monastère se rassemblent dans les dépendances, qu'ils ont aménagées en salle festive. Après avoir bandé les yeux de la statue bouddhiste vénérée d'Idaten qui se trouve dans l'office, ils passent une nuit blanche à s'amuser comme des fous en menant grand tapage. A la vérité, « un novice ne montre de trois ans la double rangée de ses dents blanches », autant dire qu'il ne rit ni ne bavarde jamais et que cette habitude est devenue pour lui une seconde nature. C'est l'unique nuit où l'« eau médicinale », c'est-à-dire le saké, et le tabac, sont permis, où sont annulées

règles et hiérarchie – toutes ces préséances qui font notamment que la place en salle de méditation est fonction de la date d'arrivée au monastère. On peut alors étaler aussi bien sa joie que sa tristesse, ses ressentiments que sa colère, et boire jusqu'à plus soif sans cesser de chanter. Imaginez une pression comprimée faisant exploser un gâteau de riz. On voit ainsi les anciens aussi bien que les novices s'abandonner à des postures extravagantes et laisser les couches enfouies de leur personnalité pointer le bout du nez. Cette nuit qui se déploie comme une scène tout à la fois effrayante et amusante célèbre le « retour du printemps » ou la « victoire de la lumière sur les ténèbres ». Et jusqu'à l'aube, ce petit monde relègue aux oubliettes un code rigoureux comme il n'en existe nulle part ailleurs.



PRÉPARATIFS DU NOUVEL AN

La fin de l'année approchant, les activités en ville se multiplient, mais au monastère, que la chaleur a déserté et qui s'enfonce dans le noir, tout est calme et repose dans un froid glacial. Cependant il est un moment où les choses basculent, y compris dans l'univers mental, à la lisière avec la « demeure tranquille hivernale ».

C'est l'époque où les séances journalières de travail manuel sont bien remplies : il faut affecter aux différentes équipes de collecte du riz leurs zones d'activité et leur roulement, renouveler les supports du sūtra du Cœur sur des tableaux ou des feuilles de papier, bref préparer ensemble la venue du Nouvel An.

Lorsque arrivent les 28 et 29 décembre, les moines qui sont chargés des services de l'économat et de la cuisine ne savent littéralement plus où donner de la tête pour les préparatifs de la célébration de l'année nouvelle. On lave de grandes quantités de riz gluant à l'eau froide et l'on sort du dépôt les paniers de bambou pour cuire le riz à la vapeur, ainsi que les pilons. On remplit d'eau les grands chaudrons entreposés à même le sol en terre battue et l'on y fait cuire le

riz sans discontinuer en s'y prenant dès la veille au soir. Tout le monde est sur le pied de guerre à une heure du matin. Et en avant ! En premier lieu, écraser au pilon le riz cuit à la vapeur afin d'obtenir la pâte dont on fera les gâteaux appelés *mochi*. Les plus jeunes s'empressent autour de deux mortiers creusés dans un tronc d'arbre et frappent avec vigueur le pilon pour obtenir les innombrables gâteaux de riz nécessaires à la décoration et à la célébration de la fête. Un peu avant midi, quand on en a terminé avec les *mochi*, on procède au nettoyage, comme c'est la coutume. Dans la salle d'accueil des hôtes, on s'active pour les invitations du nouvel An aux familles de la communauté et la préparation des repas. Le préposé au pavillon du Bouddha va dans la montagne chercher les traditionnelles branches de pin pour le décorer. Quant aux cuisiniers, ils sont comme des criquets-taupes qui peuvent à peine sortir. A tous les novices sont distribués des gâteaux de riz qu'ils vont disposer pour la décoration. Et lorsque ont retenti les cent huit coups de la grande cloche du monastère annonçant la dernière nuit, profonde est l'émotion ressentie dans l'adieu à l'année qui s'efface.



CÉRÉMONIES DU NOUVEL AN

Dans le pavillon de la proclamation de la Loi du temple principal, tout imprégné de l'atmosphère solennelle et radieuse du Nouvel An, retentissent des voix aussi discordantes que la plainte d'une soie qu'on déchire. Cela signifie que la grande assemblée est au beau milieu de la récitation du sūtra de la Grande Sagesse, *dai-hannya-gyô*, une forme de prière qui consiste à feuilleter les différents volumes du sūtra en proclamant le titre. Tout le collège des prêtres, des plus vénérables aux plus jeunes, et toute l'assemblée des moines font cercle devant la statue du Bouddha, chacun ayant devant lui quelques-uns des six cents chapitres que comprend le sūtra de la Grande Sagesse, le nombre qui lui a été dévolu. On déclame à haute voix chaque titre : « Traduction du sūtra de la Grande Sagesse faite par Xuanzang, éminent savant des écritures bouddhistes, présentée conformément au décret impérial de la dynastie Tang, chapitre tant », tout en déployant en arc de cercle toutes les pages du livre. Puis on poursuit à haute voix : « Que les grands démons soient complètement écrasés et que nous obtenions la plus belle des victoires », sans cesser d'ouvrir les pages reliées entre elles pour leur faire décrire

des arcs jaunes, trois fois à droite et trois fois à gauche. C'est l'expression visible d'une ardente prière qui jaillit du plus profond du cœur.

Au cours de ce cérémonial du Nouvel An, appelé *shushô e*, on confesse ses fautes et ses manquements de l'année écoulée. Reconnaître l'imperfection profonde de son moi conduit celui qui l'accepte à un renouvellement de sa détermination à poursuivre la quête de la Voie et fait jaillir du cœur la prière. Ce service prend place au cours des trois premiers jours de l'année nouvelle et consiste à tourner les pages en cascade en déclamant les titres du sūtra de la Grande Sagesse. La récitation de ce texte qui explique l'éveil, dit en substance : « Tout est vide absolu », mais n'est pas pour autant une prière destinée à gratifier de quelque bienfait la vie présente. Réjouis-toi de tous ceux qui améliorent leur agir, n'entrave la progression de personne sur la Voie, ne néglige pas la souffrance qui se présente à ton cœur, si tu veux le façonner en havre de paix. Ne cherche pas une aide en dehors de toi, et concentre ton attention sur l'orientation de ta volonté et l'expression de tes désirs.



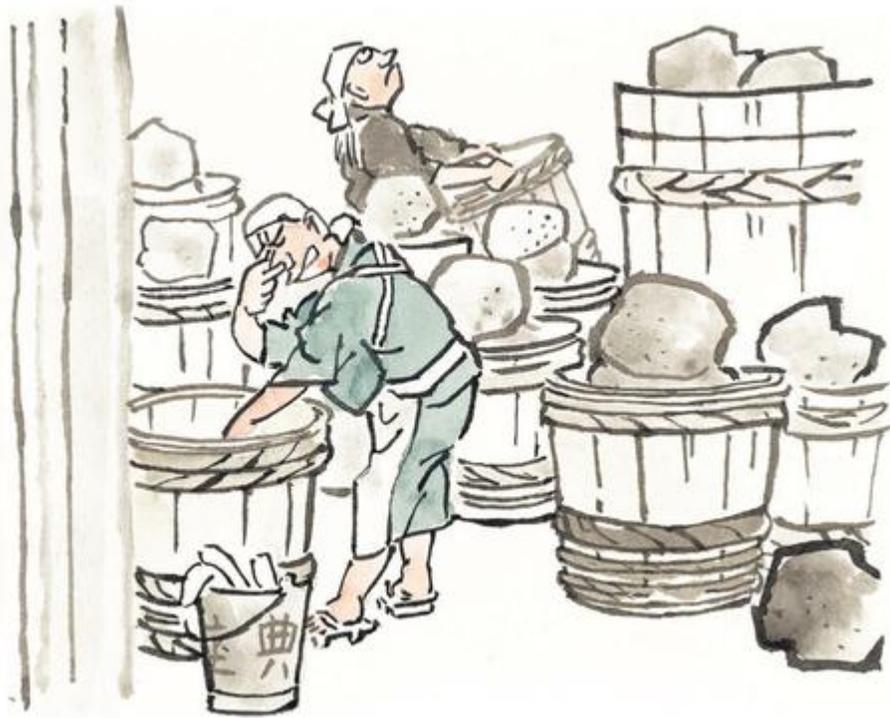
LE JOUR DE L'AN

Le dernier des cent huit coups de la cloche principale vibre encore dans la nuit du Nouvel An que déjà résonne dans le temple la cloche de l'aurore – elle annonce le début de l'an neuf. Lever : deux heures trente ! L'aube du premier jour de l'année est encore loin ! Dans l'air froid et limpide qui transperce, la première cérémonie du jour de l'An va commencer. Au signal du claquoir, chacun se présente en habits de fête. Devant la statue de Bodhidharma, le premier patriarche, placée sur le côté est du pavillon du maître et tournée vers le sud, les moines apportent des éventails de bons vœux et se prosternent par trois fois. Au même endroit, en manière de congratulations, ils boivent tous ensemble un thé à la prune. Immédiatement après, au signal du tambour du *dharma*, a lieu dans le pavillon de Bouddha, en guise d'office du matin, une célébration de reconnaissance pour le Nouvel An ainsi que la récitation des sùtras dans les différents bâtiments du monastère. Après quoi, tous s'assoient à table pour goûter le saké épicé et la traditionnelle soupe, composée de légumes et de gâteaux de riz : chacun savoure alors la vraie ambiance du jour de l'An ! A huit heures, tous se retrouvent dans le pavillon de

la proclamation de la Loi, assemblés dans une prière commune pour la santé de l'empereur, la propagation de l'enseignement de Bouddha et la protection du Japon.

Toutes ces cérémonies d'accueil de l'année nouvelle, accomplies avec une solennité pleine de fraîcheur, permettent aux moines de profiter à plein de l'ambiance du jour de l'An. Les trois premiers jours de l'année sont, en effet, des jours sans bâton d'admonition, au cours desquels ont lieu de véritables banquets. Dans le cours si austère de leur vie quotidienne, cet espace de trois jours représente pour les moines un temps sans égal, où ils peuvent reprendre leur souffle. Ils peuvent manger à satiété, dormir autant qu'ils le désirent et s'amuser avec l'ingénuité des enfants. Ils se passionnent, assis autour d'un damier de jeu de *gô* sorti d'on ne sait où, et savourent ces gâteaux de riz servis une fois l'an. Le second jour, mystifiés par le premier coup de la cloche de convocation, ils prennent leur premier bain. En guise d'étrennes, ils reçoivent du maître, l'« ancêtre débonnaire », un autographe à l'encre de Chine : telle est la manière dont on célèbre l'année nouvelle dans un monastère.

交代支度



PRÉPARATIFS DE LA RELÈVE DES SERVICES

Les vacances d'été ont commencé, à en juger par ces écoliers qui, désireux d'attraper des cigales, se fauflent dans les bosquets du monastère, faisant fi des barrières ! En tout cas, l'intermède est proche entre les deux « demeures tranquilles », et les moines comptent les jours qui les séparent du moment où ils iront voir les leurs. Quand arrive la fin de la « demeure tranquille estivale », on répartit sur de nouvelles bases charges et services du temple : du bureau de l'hôtelier jusqu'au personnel de la cuisine, en passant par le cellérier, tous les titulaires changent, et les remplaçants ainsi que d'autres moines prennent un congé de trois jours ou retournent dans leur famille, si bien que le pavillon de méditation semble déserté. C'est aussi le moment que peuvent choisir plusieurs postulants à l'admission au temple. Bref, une journée de transition s'impose dans les rouages du fonctionnement : c'est la « journée de préparation à la relève », de manière à assurer sans heurt le relais.

Pour les travaux journaliers que requièrent les bâtiments et le jardin, pour d'autres besognes encore, peu reluisantes peut-être, mais exigeant une précision minutieuse, chacun met son point d'honneur à laisser la situation la plus nette

possible. Le rangement des dépôts et du réduit où sont entreposés les condiments, l'entretien des ustensiles et des outils, la remise en état de la louche à purin, si utile aux latrines, le rinçage et le séchage du seau à vaisselle, tout cela est déjà achevé depuis longtemps. En ce jour, les moines qui se concentrent sur leurs exercices dans le pavillon de méditation mettront à ranger et à nettoyer autant d'attention et de méthode, au point de chasser jusqu'au dernier grain de poussière des commodes où l'on enferme le linge, des étagères où l'on plie le futon ou du placard où chacun dispose ses objets usuels. Dans les parties du temple réservées aux services, le cuisinier met silencieusement en tas le bois qu'il a fendu pour son successeur, le préposé au pavillon de Bouddha s'active à nettoyer et à faire briller tous les objets du culte, sans en négliger un seul. Ils n'ont de cesse que soit mis en pratique le dicton : « Lorsqu'il s'envole, un oiseau ne laisse pas son nid sale ». Aussi s'arrangent-ils pour que des traces palpables témoignent de leurs efforts ; le successeur appréciera que au prix d'un travail où ils ont mis tout leur cœur, la tâche lui soit facilitée.



RELÈVE DES SERVICES

A l'aurore du jour qui suit le dernier entretien du maître, au matin du 2 février, s'achève la « demeure tranquille hivernale ». Juste après le repas de brouet de riz, la « soupe où se mire le plafond », au signal donné par les trois coups de claquoir, tous les moines en charge d'un service effectuent leur changement. La veille au soir, au cours du rite du thé marquant la fin de la « demeure tranquille hivernale », la nouvelle distribution des services a été annoncée. La file des moines rejoignant leur nouveau poste de travail croise les équipes qui viennent réemménager à l'intérieur du monastère dans la grande assemblée ; cela ne se fait pas sans une certaine agitation. Lorsque chacun a trouvé sa place, les moines fraîchement nommés ainsi que leurs prédécesseurs, tous se rassemblent dans la cellule du maître pour y boire le thé avec lui.

A la vérité, parler de déménagement serait excessif, car tout ce que possède un moine tient dans un panier d'osier ou un baluchon. C'est pour refréner l'insatiable désir de posséder, tapi au fond du cœur de l'homme, que la tradition zen a ainsi restreint de manière radicale l'avoir personnel des moines.

Grâce aux nouveaux intendants des services, la prochaine période de méditation de six mois va certainement se dérouler sans encombre. Les membres de la grande assemblée vivant à l'intérieur du monastère s'appliquent à se concentrer sur les exercices religieux. Quant à leurs confrères chargés des services, eux s'attacheront à la routine des tâches journalières de façon à assurer à la communauté une vie sans anicroches. Faire abstraction de son moi pour se donner à fond à ses compagnons de pèlerinage sur la Voie, telle est la marque du moine vétérinaire qui se prévaut d'une longue pratique du zen derrière lui. Les novices, s'ils ne sont pas encore parvenus au point où ils ont assez de forces pour exercer une charge importante, en apprenant à suivre les directives de leurs anciens, avancent lentement mais sûrement.

暫
暇



RETOUR CHEZ LES SIENS

Mettant à profit le temps disponible entre deux « demeures tranquilles » et sur demande émanant du maître de son temple d'origine, chacun des moines peut obtenir du préposé aux hôtes une permission pour un « bref congé » afin de se rendre au premier temple qu'il a connu et d'y participer aux célébrations commémoratives des défunts de sa famille. A son retour chez lui, les retrouvailles avec ses chers camarades d'enfance ont mis du baume au cœur de Yôkan.

S'il a été ému de revoir leurs traits, le moine zen qu'eux découvrent et de qui se dégage une telle aura n'a plus grand-chose à voir avec celui à qui ils ont fait leurs adieux l'année précédente. Ils ont même eu un instant d'hésitation, croyant se tromper de personne.

Certes l'habit qu'il a revêtu est pour beaucoup dans sa stature de moine zen, mais la pratique des exercices dans sa quête de la Voie y a joué un rôle plus important encore. Car au moment de son départ pour le temple, le but qu'il s'était fixé était de faire par lui-même l'expérience de la pratique des exercices, condition sans laquelle il lui serait impossible de jamais enseigner à quiconque.

Le novice qui quitte les siens pour rentrer au monastère ne cherche pas plus son salut que la paix de son propre cœur ; son but est de se laisser façonner et d'acquérir cette confiance en soi qui permet de guider les autres. En travaillant sur les *kôan*, il s'agit de saisir la vérité de la vacuité, de l'appliquer dans tous les aspects de la vie ordinaire et de découvrir que c'est le relâchement qui fait vivre et construit peu à peu cette confiance en soi. C'est alors que le temps est venu de quitter le temple. Cependant, la pratique du zen et des *kôan* suppose un si long temps d'assiduité qu'ils sont bien peu nombreux, ceux à parvenir au terme ! Du moins peut-on essayer de s'approcher au plus près de cet idéal en reprenant son bâton de pèlerin, puis en retournant le planter dans un monastère zen où l'on acceptera la tutelle d'un maître à qui s'en remettre totalement.



FÊTE DE L'ENTRÉE DU BOUDDHA EN NIRVANA

Au Tôfuku-ji, le 15 mars, « commémoration de la mort du Bouddha », désignée aussi comme « fête en mémoire de l'entrée du Bouddha en nirvana », est célèbre car à cette occasion on accroche la « grande peinture du nirvana », œuvre du moine-peintre Min-chô, qui avait alors en charge le pavillon du Bouddha. Parfois, un groupe de fidèles bouddhistes venant de leur région natale sollicite de l'hôtelier la permission de visiter sous la conduite d'un moine le temple principal dont relève leur temple d'origine. La situation est bien embarrassante pour le guide qui va leur être affecté : l'« accueil des hôtes » de la part d'un moine est par principe poli et plein de prévenances. Mais quand il s'agit d'introduire ces gens qui viennent de la campagne aux arcanes de la culture zen et de leur en faire saisir l'essence, dans ses aspects les plus remarquables comme les plus humbles, la tâche est ardue et a de quoi décourager.

Le Tôfuku-ji a sept cent vingt et quelques années d'âge et se présente comme un ensemble de bâtiments disposés de manière particulière. Le plus ancien et le plus grand est la porte Sanmon, puis viennent le « pavillon de méditation des mille moines », déclaré trésor national, les deux pavillons des

toilettes et du bain, que leur rareté a fait classer au patrimoine culturel, le clocher, vestige architectural ancien, le pavillon où sont remisés les écrits sacrés et le pavillon du fondateur du temple, tous bâtiments reflétant avec majesté l'importance des lieux. Durant les années 1764 et 1772, le pavillon de méditation zen, à l'ouverture des « demeures tranquilles », abrita, dit-on, huit cents moines – d'autres avancent le chiffre de mille sept cents. Ces chiffres donnent une idée de ce qu'a pu être autrefois l'influence du bouddhisme zen.

A l'automne de l'année dernière, en 1966, à l'occasion de la commémoration du onze centième anniversaire de la mort du fondateur de l'école Rinzai, le moine zen chinois Linji Yixuan, quelque six cents moines, disciples des écoles Rinzai et Obaku, se sont rassemblés pour une grande session intensive d'actions de grâces et de reconnaissance qui a eu lieu dans cette salle de méditation. Cet événement a été l'occasion de témoigner du prestige de ce bâtiment et de la pérennité de la force de vie du père fondateur.



LÂCHER PRISE

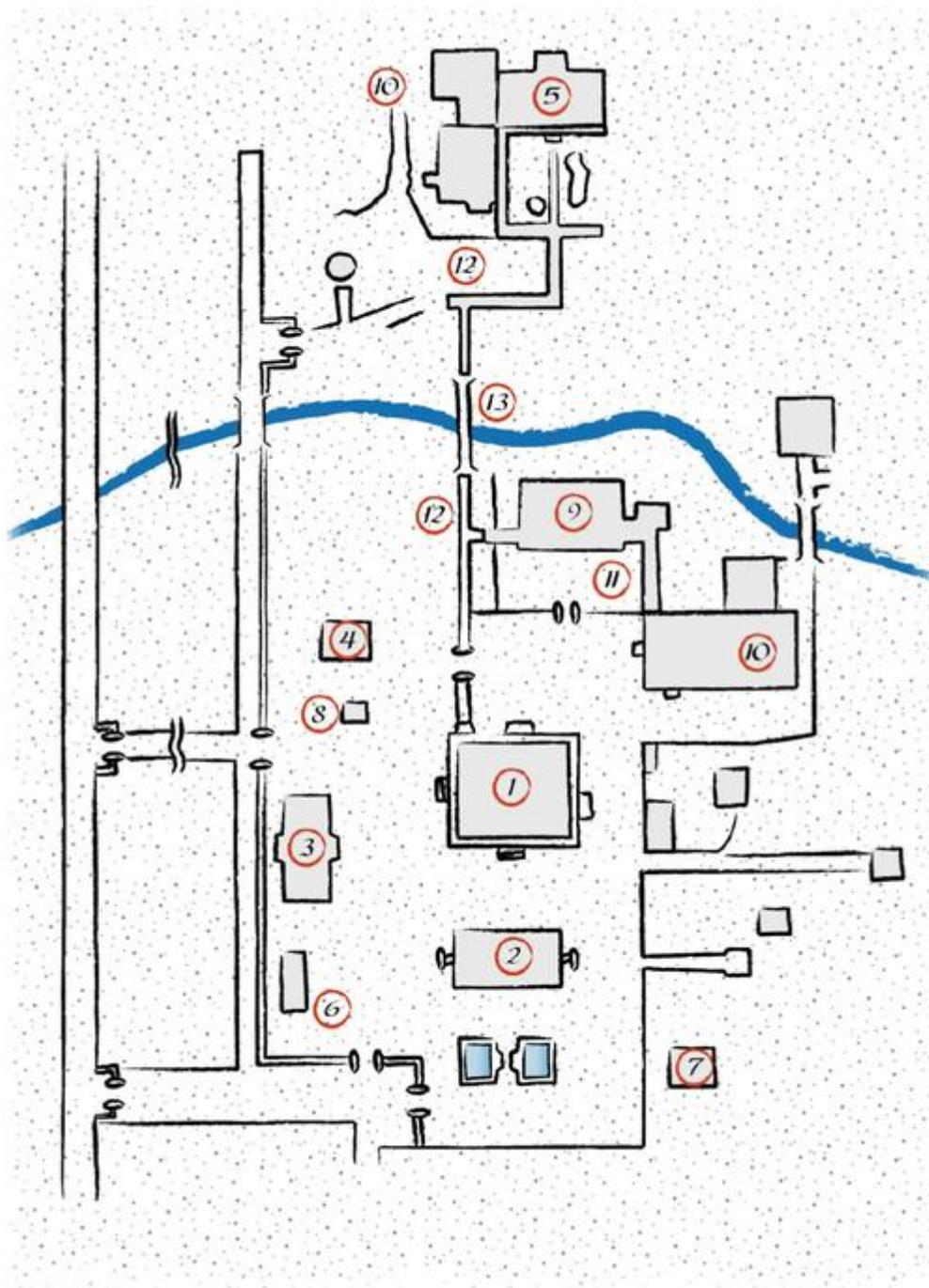
Bouddha a lancé sa prudente exhortation : « Evite le mal et fais le bien », mais cela n'empêche pas que le moine zen doive parfois se soumettre à l'« exercice de ténèbres ». Un exemple : s'abstenir d'alcool est prescrit par le bouddhisme zen, mais il se trouve que le maître, lui, est un buveur invétéré. Surprenant et blâmable, pour qui s'en tient à la morale en vigueur dans le monde ! Cependant, tout bien pesé, la morale publique n'est-elle pas le manteau sous lequel s'abritent les manquements hypocrites ? Rien n'est plus exécrationnel que l'hypocrisie aux yeux d'un adepte du bouddhisme zen. Qu'il fasse le bien ou le mal, il doit absolument passer ses actes au crible afin d'en extirper tout germe de désir, et même si ces actes relèvent du laisser-aller d'un moine dépravé, ils doivent demeurer sous son contrôle. Si tu aimes le saké, vas-y, régale-toi. Mais pour autant, n'oublie pas ton geste dans ton cœur pour t'en repentir.

Le bouddhisme zen, entend-on dire souvent, prend les gens à rebrousse-poil et s'ingénie à combattre l'opinion commune : il dira noir si vous pensez blanc, et absent pour présent. Mais l'homme de la rue se trompe s'il voit dans l'adepte du zen un homme qui regarde les choses de haut et s'abrite derrière un écran

de fumée pour discuter sur des pointes d'épingle et embobiner l'autre. Celui qui veut témoigner de l'essence du zen dans sa vie de tous les jours ne doit pas se laisser lier par les règles et les préceptes. Il s'attache en toute liberté à déployer sa nature d'homme. Il vit en conformité avec ce qu'il est mais sans être en contradiction avec la Loi bouddhiste, de sorte qu'il apparaît comme quelqu'un d'ouvert, d'accueillant et de chaleureux pour ceux qui l'approchent. Telle est l'image que l'on peut se faire de l'être accompli en zen.

LE TEMPLE ZEN TÔFUKU-JI

1. *Hondô* : Pavillon du Bouddha ou pavillon principal.
2. *Sanmon* : Porte Sanmon.
3. *Zendô* : Pavillon de méditation.
4. *Kyôzô* : Bibliothèque.
5. *Kaisandô* : Pavillon du fondateur du temple.
6. *Tôshi* : Bureau de l'est, les toilettes.
7. *Yokushitsu* : Les bains.
8. *Shôrô* : Clochers.
9. *Hôjô* : Résidence du supérieur du maître du temple.
10. *Kuri* : Cuisines.
11. *Teien* : Jardin zen.
12. *Rôka* : Galeries, corridors.
13. *Tsûtenkyô* : Pont du firmament.



GLOSSAIRE

N.B. : ZGDJ abrège *Zen Gaku Dai Jiten, Grand dictionnaire du zen*, Tokyo, Université Komazawa, Daishûtan shoten, 1985 ; ELT abrège les *Entretiens de Lin-Tsi*, traduction, présentation et notes de Paul Demiéville, Paris, Fayard, 1972.

Ananda (jap. Anan) : cousin du Bouddha Shâkyamuni et un des dix grands disciples. Il a été l'assistant du Bouddha durant vingt ans et a été retenu comme son disciple préféré.

Arhat (sanskrit *rakan* ou *arakan*) : en japonais désigne celui qui est venu à bout de toutes les passions et accomplit parfaitement tout ce qu'il doit faire. ZGDJ 10 c — pour les adeptes du Petit Véhicule. Avec l'essor du Mahayana, l'*arhat* a cessé d'être tenu pour un idéal et a été supplanté dans ce rôle par le bodhisattva. P. Demiéville traduit le « saint délivré », ELT, p.30.

Baddabara (sanskrit Bhadrâpâla, ZGDJ, 1028 b) : la divinité du bain, Bodhisattva Baddabara.

Baizhang Huaihai (jap. Hyakujô Ekai) : généralement connu sous la dénomination Baizhang Zenji (professeur de zen de Baizhang). Patriarche chinois du bouddhisme zen (720-814) résidant en Chine du Sud durant la période des Tang. Il fut disciple de Mazu Daoi et l'auteur des *Règles pour le pavillon de méditation* (jap. *Hyakujô-shingî*) toujours en vigueur de nos jours.

Barrière sans porte (recueil de la) : l'adage « pas de porte sur la grande Voie du zen » fait allusion au recueil de la *Barrière sans porte, Mumonkan*, avec ses 48 *kôan*.

Bodhi (arbre) : pipal, sorte de figuier indien, sous lequel le Bouddha historique aurait fait l'expérience de l'éveil.

Bodhidharma (chin. Putidamo ; jap. Bodai Daruma, souvent désigné par Daruma) : selon la tradition, Bodhidharma, né d'une famille royale en Inde du Sud, arrive en Chine en 520 de notre ère. Il est reconnu comme le fondateur d'un bouddhisme centré sur la méditation ou bouddhisme du dhyâna (chin. bouddhisme *ch'an*, jap. bouddhisme zen), le 28^e patriarche indien et le premier de Chine. La légende veut que, déjà parvenu à l'âge de soixante ans, il se soit exercé à la méditation, demeurant neuf ans face à un mur dans le monastère de Shaolin en Chine du Nord. Pour lui, on ne devait pas fermer les yeux en méditant, aussi s'était-il coupé les paupières supérieures. C'est la raison pour laquelle il est toujours représenté depuis comme le saint au regard effrayant.

Bodhisattva (jap. *bosatsu*, être d'éveil) : ce terme sanskrit, dans le Mahayana (Grand Véhicule) désigne des êtres – *sattva* – parvenus à l'état d'éveil – *bodhi*. Ils sont des bouddhas (« éveillés ») à jamais libérés du cycle des réincarnations. Ces êtres, par compassion pour leurs semblables, suspendent leur entrée dans le nirvana et acceptent de se réincarner pour aider les hommes à faire leur salut.

Bodhisattva-Manjushri (jap. Monju Bosatsu) : le « moine sage », divinité tutélaire de la sagesse, dont la statue se trouve au temple dans le pavillon de méditation.

Bouddha Shâkyamuni (jap. *Butsu* (da) *Bûddha Shâkyamuni*) : surnom (« sage du clan des Shakya ») de Siddharta Gautama, né aux alentours de 563 avant J.-C. à Kapilavastu (Népal actuel) et parvenu à l'éveil en 483 à Kushinara (dans l'Etat indien de l'Uttar Pradesh). Fondateur du bouddhisme, c'est le Bouddha historique que l'on entrevoit sous les enseignements de nombreux bouddhas. Au Japon, les jours dédiés à sa mémoire (selon le calendrier grégorien) sont : sa naissance, le 8 avril, et le 8 décembre, *rôhatsu*, le jour où sous l'arbre *bodhi*, en regardant l'étoile du matin, il connut en lui-même l'éveil à la vérité parfaite et devint, dès lors, un éveillé, un bouddha.

Busshin-ji : temple où Yôkan, le jeune novice de l'ouvrage, résidait avant d'entrer au monastère Tôfuku-ji.

Changsha Jingcen (jap. Chôsa Keijin) : maître zen chinois de la période des Tang, au IX^{ème} siècle.

Dai-hannya-gyô : sûtra de la Grande Sagesse, récité en de fréquentes occasions, notamment aux premiers jours de la nouvelle année.

Daihi-shû : *dhâranî* de la Grande Compassion.

Daofu : voir Jingqing Daofu, ou Jingqing Daofu.

Daruma : voir *Bodhidharma*.

Densu : moine en charge du pavillon du Bouddha. Le peintre Min-chô s'appelait aussi « Chô-densu ».

Deshan Xuanjian (jap. Tokusan Senkan) : un des maîtres zen chinois (780-865) les plus représentatifs de la période des Tang. Disciple puis successeur de *Longtan Chongxin* (Ryûtan Sôshin), il laisse un entretien entre les deux maîtres dans le *kôan* n° 28 du *Mumonkan*.

Dhâranî : formule sacrée et incantatoire des rituels zen japonais.

Dôgen Kigen : fondateur au Japon de l'école zen Sôtô (1200-1253). Durant ses jeunes années, il étudie l'enseignement de l'école Tendai sur le mont Hiei à Kyôto et choisit d'entrer en 1217 dans le temple Kennin-ji de l'école Rinzai. De 1223 à 1227, il approfondit en Chine l'enseignement zen avant de fonder, dans la préfecture de Fukui, le temple Eihei-ji, centre de formation de l'école

Sôtô. Ses œuvres les plus connues sont le *Trésor de la vraie Loi* (*Shôbô Genzô*) et *Conseils donnés à tous pour la méditation assise* (*Fukan Zazen gi*).

Dongshan Liangjie (jap. Tozan Ryôkai) : fondateur de l'école Sôtô du bouddhisme zen (807-869).

Dhyâna : méditation en sanskrit.

Eka : voir *Huïke*.

Enni Bennen ou **Enni Ben'en** : maître japonais (1202-1280), originaire de la province de Shizuoka. Il reçoit l'ordination à dix-sept ans au temple Tôdai-ji de Nara. En 1235, il part pour la Chine, où il étudie sous la direction de Wu-jun Shih-fan, célèbre maître chinois du bouddhisme zen de l'école Rinzai, puis revient au Japon en 1244. En 1255, il est le premier abbé du temple Tôfuku-ji nouvellement bâti à Kyôto et travaille notamment à l'expansion du bouddhisme zen au Japon.

Falaise verte (recueil de la, jap. *Hekiganroku*) : compilation de cent *kôan* commencée par le moine chinois Xuetou Chongxian.

Fushimi : quartier du sud de Kyôto.

Fûsu : cellérier (comptable) du monastère.

Fuzui : encore appelé *fuzui ryô*, moine chargé du contact avec les hôtes et de différents services, il est l'homme à tout faire du monastère.

Gaki : les « esprits affamés », à qui l'on offre des dons alimentaires avant les repas.

Gion : quartier ancien et chaud de Kyôto.

Gô (jeu de) : jeu de stratégie où deux joueurs munis de « pierres » noires et blanches s'affrontent sur un « tablier » dont il s'agit d'occuper le plus grand territoire possible.

Go i jûshûkin : cinquième des groupes de *kôan* définis par Hakuin, étape de la progression sur la Voie dans l'école Rinzai. Voir *gonsen*, *hôsshin*, *kikan*, *nantô*.

Gokan-gatha, **gokan no ge**, **gokan mon** : prière des « cinq rappels », récitée avant les repas au monastère zen.

Gonsen : troisième des groupes de *kôan* définis par Hakuin, étape de la progression sur la Voie dans l'école Rinzai. Voir *go i jûshûkin*, *hôsshin*, *kikan*, *nantô*.

Go-Saga tennô : empereur Go-Saga (1220-1272 ; règne : 1242-1246). Abdique au bout de quatre années de règne tout en continuant de diriger le gouvernement depuis le temple où il s'est retiré, pour le compte de ses deux fils, Go-Fukakusa tennô et Kameyama tennô.

Hakuin Ekaku : un des principaux prêtres japonais de l'école Rinzai (1685-1768), abbé de plusieurs monastères zen. Il renouvelle l'école Rinzai grâce à

l'emploi systématique des *kôan* dans la formation. C'est lui qui invente le *kôan* du « claquement d'une seule main », aujourd'hui encore l'un des *kôan* les plus importants de l'école. La vivacité de son enseignement, avec son style simple qui aide beaucoup la mémoire, lui gagne un grand nombre de disciples. Il jouit d'une grande notoriété au Japon. Comme peintre de pinceau chinois et comme calligraphe, il est l'un des artistes les plus représentatifs de l'art zen japonais. La formule stéréotypée attribuée à Hakuin, « le travail dans le mouvement vaut cent millions de fois le travail dans le calme », se trouve dans le *L'Herbe crue du mur* (*Heki namagusa*), t. I, ch. XXIII, mais il semble que Hakuin en personne l'attribue à Ôe. On ignore où se trouve cette phrase dans l'œuvre de ce dernier (renseignement fourni par le *Centre de recherche de la culture zen* de l'université Hanazono de Kyôto).

Hanazono tennô : empereur Hanazono (1297-1334 ; règne : 1308-1318). Il abdique au profit de son cousin Go-Daigo tennô et se retire dans la vie monastique.

Hannya-gyô : terme générique pour *dai-hannya-gyô*, *hannya-shin-gyô*, version très condensée du *prajna paramita* sùtra, appelé en français le sùtra du Cœur, récité dans les temples zen à la fin des séances de zazen. ZGDJ, 1038, b, cf. p.42. Voir *dai hannya gyô*.

Hannya-shin-gyô : voir *hannya-gyô*.

Hekiganroku : voir *Falaise verte*.

Hiesan ô : l'auteur fait sans doute allusion au sanctuaire portatif, le *mikoshi*, du Hie Jinja, sanctuaire shintô qui se trouve dans la ville d'Ôtsu, à Sakamoto (actuellement Hiyoshi Taisha). Le *mikoshi* est très lourd et on le porte en ahanant un genre de mélodie. Voir *Moines montagnards*.

Hôjô Tokiyori : cinquième régent ou *shikken* (1226-1263) du shogunat de Kamakura (1246-1256) ; devenu en 1256 un partisan convaincu du bouddhisme zen, il démissionne de son office et se fait moine sous l'égide d'Enni Bennen.

Honmachi : nom donné à un quartier. Il y en a dans toutes les villes du Japon.

Ho-shan Wu-yin (jap. *Kazan Muin*) : prêtre zen du Sud-Est de la Chine (884- 960) qui a laissé son nom à la montagne Ho (Ho-shan) où il exerça son activité.

Hôsshin : deuxième des groupes de *kôan* définis par Hakuin, étape de la progression sur la Voie dans l'école Rinzai. Voir *go i jûshûkin*, *gonsen*, *kikan*, *nantô*.

Hotsugan-mon : le premier membre de l'expression se dit du vœu que l'on fait de ne négliger aucun exercice religieux et de s'employer à parvenir à l'éveil. Le second précise que le vœu a été mis par écrit (ZGDJ, 1153, a).

Huaihai : voir *Baizhang Huaihai*.

Huïke ou **Erb-tsu** (jap. Niso Eka) : deuxième patriarche (*erb-tsu*) après Bodhidharma de la tradition chinoise du bouddhisme zen (487-593). Il commence par étudier Confucius. En 526, à quarante ans, il se rend à Ch'ang-an dans la Chine du Nord (actuelle Xian), puis va rendre visite à Bodhidharma au temple Shaolin (jap. Shorin-ji). Bodhidharma l'accepte comme disciple, puis comme son successeur, une fois qu'il s'est lui-même coupé le bras au niveau du coude.

Hyakujô : voir *Baizhang Huaihai*.

Idaten : le « vénérable dieu Vêda protecteur de la loi » est une divinité protectrice des temples zen, dont la statue se trouve souvent dans la cuisine. On l'invoque pour écarter les incendies et les voleurs. Dans les écoles Rinzai et Sôtô, c'est le dieu tutélaire des repas. Le culte d'Idaten semble être né en Chine. On le représente sous les traits d'un général chinois en armure qui tient dans ses mains jointes un sabre ou un bâton.

Jingqing Daofu (jap. Kyôsei Dôfu) : maître zen (864-937) ayant vécu dans différents monastères du Sud de la Chine.

Kamakura : ville de 170000 habitants, dans la province de Kanagawa, située à 50 km au sud-ouest de Tokyo. En 1192, le shogun Minamoto no Yoritomo y installa la capitale de son gouvernement militaire. La ville demeurera la capitale du pays jusqu'en 1333 (ère de Kamakura).

Kameyama tennô : empereur Kameyama (1249-1305 ; règne : 1259-1274). Septième fils de Go-Saga tennô, il abdique à vingt-six ans pour se faire moine bouddhiste.

Kannon-gyô : sûtra du bodhisattva de la Compassion, litanie adressée à Avalokiteshvara, le bodhisattva qui incarne la compassion illimitée.

Kanro-mon (litt. « porte de l'ambrosie ») : ensemble de formules sacrées (sanskrit *dhâranî*, jap. *darani*) qui sont récitées au cours du rituel d'offrande aux « esprits affamés » (jap. *segaki*).

Kikan : le premier des groupes de *kôan* définis par Hakuin, étape de la progression sur la Voie dans l'école Rinzai. Voir *go i jûshûkin*, *gonsen*, *hôsshin*, *nantô*.

Kôan : en chinois, à l'origine, « décret public ». « Dans les écoles bouddhiques japonaises, en particulier dans le zen, la coutume est, pour un adepte, d'échanger des stances en chinois avec un maître, qui attestent le degré

d'éveil atteint au moment de la résolution d'un "complexe de doutes", à l'occasion d'un "cas aporétique" (*kôan*) emblématique, qui va de pair avec le dénouement d'une crise et une conversion du regard » (F. Girard, *Extase et écriture, stances en chinois et dénouement de crises dans les écoles zen au Japon*, Cairn, *Revue Savoirs et Clinique*, n° 9-2008/1, p.98-107). On compte environ mille sept cents *kôan*, utilisés dans l'école Rinzai comme objets de méditation durant les séances de zazen, alors que dans l'école Sôtô ils sont plutôt utilisés pour l'enseignement.

Kongô-gyô : sùtra du Diamant, récité chaque jour par moitié durant l'office du soir.

Kufû : travail sur le *kôan*.

Kujô Michi ie : régent de 1235 à 1237.

Linji Yixuan (ou Lin-Tsi ; jap. Rinzai Gigen) : fondateur de la branche Rinzai du bouddhisme zen, mort en 867. Il fut le disciple du célèbre maître zen Huangbo Xiyun (jap. Obaku Ki-un), mort en 849.

Longtan Chongxin (jap. Ryûtan Sôshin) : maître zen chinois (IX^e siècle) qui vécut à la fin de la période des Tang. Deshan Xuanjian a été son plus célèbre disciple.

Mazu Daoyi (jap. Baso Dôitsu) : un des maîtres zen chinois (709-788) les plus représentatifs, patriarche de la huitième génération de la période des Tang, qui vécut dans la Chine du Sud. Un grand nombre de maîtres zen figurent parmi ses disciples. Bien des remèdes et expédients utilisés encore actuellement dans les temples pour la formation des pratiquants du bouddhisme zen remontent à lui. On peut citer notamment le cri soudain (jap. *katsu*) ou l'utilisation du bâton d'admonition (*keisaku*) au cours des séances de méditation assise.

Min-chô (jap. Kitsusan Minchô) : le moine peintre Chô, encore dénommé Chô-densu (« Chô en charge du pavillon de Bouddha ») vivait au Tôfuku-ji (1352-1431). Il fut l'un des précurseurs de la peinture monochrome dite pinceau chinois *suiboku ga*. Il est l'auteur entre autres de peintures représentant les seize *arhats* et les 48 patriarches.

Moines montagnards : Ces moines soldats *sô hei*, étaient recrutés par les monastères au Moyen-Age, (XI-XII^e siècle) pour les défendre contre les guerriers locaux. L'auteur fait allusion ici aux moines du Enryaku-ji, sur le mont Hiei, dominant Kyôto. Ces hommes n'étaient pas des moines pour la plupart et avaient une position comparable à celle des serviteurs et frères laïcs dans les ordres chrétiens. Ils avaient pris l'habitude d'emporter un emblème sacré, le *mikoshi*, afin que toute attaque contre eux de la part des autorités

séculières puisse être condamnée comme sacrilège (cf. *Histoire du Japon*, G. Sansom, Fayard, 1988, p. 235 sq.) Voir *Hiesan ô*.

Mokuren (ou Mokkenren, sanskrit Maudgalyâyana) : un des dix disciples du Bouddha historique Shâkyamuni. Reconnu pour ses pouvoirs surnaturels, il aurait selon la légende sauvé sa propre mère de l'enfer où elle se trouvait par suite de son avidité et de son caractère coléreux, en faisant des dons aux *gaki* (« esprits affamés »). Cette coutume serait ainsi à l'origine de la fête de l'*O-bon*, fête des morts au Japon (mi-août).

Mumonkan : Voir *Barrière sans porte* (recueil de la).

Myo ô : voir *Ususama Myo ô*.

Naniwa : quartier marchand de la ville d'Osaka.

Nantô : le quatrième des groupes de *kôan* définis par Hakuin, étape de la progression sur la Voie dans l'école Rinzai. Voir *go i jûshûkin*, *gonsen*, *hôsshin*, *kikan*.

Ôbaku : troisième école bouddhiste zen (avec Sôtô et Rinzai), fondée par Yinyuan Longqi (jap. Ingen Ryuki, 1592-1613), qui en fera remonter sa lignée à Huangbo Xiyun (jap. Ôbaku Kiun), maître de Lin-Tsi.

O-bon, Ura-bon : fête des morts au Japon. On accueille les âmes des ancêtres et on les raccompagne par un feu, en demandant aux moines de venir réciter des sùtras pour elles à la maison. Ces fêtes du plein été sont l'occasion de festivités dans tout le pays.

On basanba entei shû ya : *dhâranî* ou invocation pour conjurer la divinité protectrice veillant sur la nuit.

Otsu : ville située à l'est de Kyôto, sur le lac Biwa (préfecture de Shiga).

Pi-yen-lu : nom chinois du recueil de la *Falaise verte*, plus connu sous son titre japonais *Hekiganroku*, avec ses cent *kôan*.

Planter son bâton de pèlerin : dans un monastère, c'est vouloir se mettre à l'école du maître qui le dirige, cf. p. 14 et 65.

Prajna paramita (termes sanskrit : « perfection de sagesse ») : s'applique aux sùtras qui traitent de l'enseignement de la perfection de la sagesse.

Rinzai : voir *Linji Yixuan*.

Ryôgon-shû (litt. « formule incantatoire ») : désignation du *shurangama* sùtra, ou de la Couronne [du Grand Bouddha], récité à différentes occasions (commémoration du nirvana du Bouddha ou du fondateur du temple, décès d'un moine, etc.) ZGDJ, 1284, c.

Saiza : brouet de midi.

Saiza no ge : sùtra récité au moment des repas.

Samâdhi : terme sanskrit pour concentration mentale, situation de plein repos spirituel.

Samu : travail manuel au monastère zen.

Sanmon : nom de la grande porte du Tôfuku-ji, la plus ancienne du Japon, classée trésor national.

Sengoku : val qu'enjambe le « pont du firmament », *tsûtenkyô*, au Tôfuku-ji.

Sesshin (litt. « esprit recueilli ») : session intensive de méditation.

Setsu-ango : « demeure tranquille hivernale ».

Shâkyamuni (jap. *Shakamuni*, *Shaka*, le « sage du clan des Shâkyas ») : surnom de Siddhârta Gautama, le Bouddha historique.

Shaolin : temple de Chine du Nord où se retira Bodhidharma, patriarche fondateur du Ch'an chinois.

Shên-hsiu (jap. : Jinshû) : disciple (606-706) de Hung-jên (jap. Konin), cinquième patriarche zen en Chine. Promoteur de ce qui fut appelé l'« école du Nord » (jap. Hokushû), par opposition à celle du Sud (jap. Nanshû) fondée par Hui-neng, il reçut le titre honorifique de *shang-tso* (jap. *jôsa*).

Shika : « préposé aux hôtes » est la traduction de P. Demiéville (ELT 505b15, p. 220). Le terme est très réducteur et ne rend pas compte du rôle de ce moine qui a une grande autorité dans la communauté et est beaucoup plus qu'un préposé. Il intervient souvent dans l'ouvrage et son rôle correspondrait plus à celui de « prier » dans un monastère occidental.

Shin-gyô : voir *dai-hannya-gyô*, ou *hannya-gyô*, sûtra du Cœur.

Shizuoka : province située à 150 km au sud de Tokyo, le long du Pacifique.

Shôgi : sorte de jeu d'échecs japonais.

Shôju Rôjin (en réalité Dôkyô Etan) : moine zen (1642-1721) de la période Edo. Il vécut en ermite à Iiyama (province de Shin Shû) et fut le maître qui forma Hakuin.

Shôsai-dhâranî : formules incantatoires destinées à éloigner les calamités de toutes sortes.

Shôtoku Taishi : prince régent du Japon (574-622). Eduqué par un moine coréen, il avait une connaissance particulière des lettres chinoises et du bouddhisme. Il envoya en Chine, alors sous le régime de la dynastie des Tang, nombre de Japonais qui allèrent s'y former.

Shuhyô-zarei : réunion des moines de service concernant la gestion du temple.

Shukuza : bouillie claire du matin.

Shushô e : cérémonie accomplie au cours des trois premiers jours d'une nouvelle année, où les moines récitent le sûtra de la Grande Sagesse. Ils s'en

répartissent les différents volumes (*kan*, livret), – autrefois rouleaux dont les pages s'ouvrent comme un accordéon. La forme de prière à laquelle on a recours consiste à proclamer le titre à haute voix tout en ouvrant les pages pliées de chaque livret en les faisant passer de la droite vers la gauche, trois fois.

Sôgya (sanskrit *sangha*) : communauté monastique bouddhiste, au sens large, communauté des croyants.

Sonshô-dhâranî : abréviation de *bûchô-sonshô-dharani* de la traduction de Buddhapali (litt. invocation de la couronne du Bouddha victorieux). Pour être protégés des calamités naturelles, les moines disent cette invocation trois fois avant le repos de la nuit.

Sô-zarei : thé collectif.

Sumeru (mont) : transcription du terme sanskrit (jap. *Shumisen*), la « montagne sacrée », centre du monde dans la vision bouddhique indienne. Shumidan est l'autel central situé sur une estrade représentant le mont Sumeru où se trouve la statue du Bouddha Shâkyamuni (ZGDJ, p.515 c).

Sung Shan : faubourg de Taipei, capitale de l'île de Taïwan.

Takuan (ou Takuan Sôhō) : prêtre de l'école Rinzai du bouddhisme zen dans la préfecture de Hyôgô (1573-1645). Fils de fermier, il étudie au temple Daitoku-ji de Kyôto et, en 1609, devient l'abbé de ce monastère, un des centres principaux de l'école Rinzai. Il est banni par Hidetada Tokugawa pour avoir critiqué sa politique restrictive concernant le bouddhisme, mais est amnistié en 1632, à l'avènement de son successeur. En 1638, Iemitsu Tokugawa l'invite à Edo et lui confie le temple zen Tôkai-ji qu'il a fait construire pour sa famille. Takuan est connu comme poète, peintre et calligraphe, et aussi comme maître de la cérémonie du thé et maître d'armes.

Takuhatsu : « offrir la sébile avec les deux mains », tournée d'aumônes.

Tang (dynastie des, 618-907) : une des plus brillantes dynasties que la Chine ait connues. Chan'gan, sa capitale, était alors la plus grande ville au monde. Durant cette période, l'échange d'ambassades permet à l'empereur Shôtoku Taishi d'envoyer nombre de Japonais se former en Chine, mouvement qui se poursuit jusqu'au IX^e siècle. Les voyageurs en rapporteront notamment l'écriture et le bouddhisme.

Tei-an : repas particulier des jours de fête au temple ou lors de la réception des hôtes.

Torazô (surnom de Torazô Hirosawa) : le plus célèbre chanteur de *naniwabushi*, puis acteur de cinéma très populaire dans le Japon d'après-guerre (1899-1964). Le *naniwabushi* est un genre populaire d'histoires célébrant la loyauté, où se mêlent chant et récitatif, accompagné au shamisen.

Tzu-ming (jap. Jimyô) : maître zen chinois (987-1040) de l'école Rinzai durant la période des Song.

Tsûtenkyô : voir *sengoku*.

U-ango : « demeure tranquille estivale ».

Unmon Bun'en : voir *Yunmen*.

Ura-bon : voir *O-bon*.

Ususama myô ô : les Myô-ô, dans la statuaire bouddhiste japonaise, sont des divinités, souvent présentées sous forme de guerriers, envoyés du Bouddha, ils ont ordre de combattre et de vaincre les démons et le mal. Ils représentent la puissance du bouddhisme à dominer les passions. Dans les temples zen, *ususama myô ô* est la divinité purificatrice des toilettes

Wa-kei-sei-jaku : « harmonie, respect, pureté et calme ».

Wei (pays de) : royaume du Nord de la Chine. On y trouve le temple Shaolin, où Boddhidharma demeura, selon la légende, neuf ans à méditer face à un mur.

Wu-jun Shib-fan (jap. Bushun (Mujun) Shihan) : célèbre prêtre zen chinois de Szu-ch'uan (1178-1244). Il forma plusieurs disciples aussi bien coréens que japonais, comme par exemple Enni Bennen.

Wu-ti : empereur de Liang à qui Boddhidharma tenta d'enseigner la Voie bouddhiste.

Xiangyan Zhixian (jap. Kyôgen Chikan) : disciple (fin IX^e siècle) de Baizhang Huaihai né à Kai fêng (Honan), dont le nom dérive de la montagne Xiangyan ; il laisse environ deux cents sentences.

Xuanzang (jap. Genjô) : célèbre prêtre bouddhiste chinois (600-664) des débuts de la période des Tang. Il se rend en pèlerinage en Inde en 629 et en revient par mer en 645 avec plus de cinq cents manuscrits bouddhistes ; il devient un important traducteur des textes sacrés du bouddhisme, donnant au bout de quatre ans de travail, vers 663, une version en chinois du volumineux sûtra de la « Grande Sagesse », *dai-hannya-kyô*. Son pèlerinage sert de trame au grand roman chinois *Hsi-yü-chi*, *La route vers l'ouest*.

Xuetou Chongxian (jap. Setchô Jûken) : un des derniers grands maîtres chinois (980-1052) de l'école zen Yunmen (jap. Unmon). Il réalisa la première compilation des cent *kôan*, appelée à devenir le recueil de la *Falaise verte* (*Pi-yen-lu*, jap. *Hekiganroku*).

Yunmen Wenyan (jap. Unmon Bun'en) : fondateur d'une des cinq écoles zen chinoises (864-949) : Yunmen-tsung (jap. : Unmon shû), laquelle tient son nom de la montagne de Chine du Sud sur laquelle il séjourna plus de trente ans.

Zhaozhou Congshen (jap. Jôshû Jûshin) : prêtre zen chinois (778-897), connu pour ses célèbres *kôan* réunis dans la *Barrière sans porte* et dans l'anthologie de la *Falaise verte* (jap. *Hekiganroku*).

Zhongfeng Mingben (jap. Chûhôte Myôhon) : prêtre chinois de l'école Rinzai (1263-1323) qui a exercé dans le Sud de la Chine et laissé des écrits réunis sous le titre : *Chung-fêng ho-shang kuang-lu*.

REMERCIEMENTS

C'est à Mme Michiko Ota que va d'abord ma gratitude, elle qui m'a fait découvrir l'ouvrage de Giei.

Que soit également remercié Frédéric Girard, directeur à l'Ecole française d'Extrême-Orient, sans les conseils et les remarques de qui cet ouvrage n'aurait pas vu le jour, et qui m'a guidé pour mener à bien la traduction.

C'est par ses encouragements que Dennis Gira, professeur à l'Institut catholique de Paris, m'a aidé à donner corps à ce projet : qu'il trouve ici l'expression de ma reconnaissance.

Je n'aurai garde d'oublier Yôichi Higuchi, critique musical et écrivain, Takao Koike, traducteur, Mme Naomi Maeda, secrétaire du Centre de recherche de la culture zen de l'université Hanazono de Kyôto, et Noriko Hamashita, amie de longue date, qui m'ont souvent montré les voies du sens et de la traduction, manifestant une inlassable patience pour répondre à mes questions.

Robert Sctrick a bien voulu, au nom de l'amitié que nous avons nouée, donner à ce travail la finition qui lui manquait pour affronter les exigences éditoriales. Je ne saurais enfin passer sous silence tout ce que doivent à mon épouse, Martine, et le texte, souvent redressé grâce à ses interventions, et son traducteur, qu'elle a beaucoup encouragé.

Table des matières

AVANT-PROPOS DU TRADUCTEUR

I - ENTRÉE AU MONASTÈRE

LAISSER LES SIENS POUR PARTIR À LA RECHERCHE D'UN MAÎTRE

PLANTER SON BÂTON DE PÈLERIN

RELÉGATION AU JARDIN

NUITÉE

PARTIR AU MATIN

CONFINEMENT DANS LA CHAMBRE D'UNE NUIT

LE MOINE CHARGÉ DE L'ACCUEIL DES VISITEURS

ENTRÉE DANS LA SALLE DE MÉDITATION

REPOS

PREMIÈRE RENCONTRE AVEC LE MAÎTRE

II - EMPLOI DU TEMPS ET TÂCHES JOURNALIÈRES

LA FRAPPE DU CLAQUOIR À MAILLET

LA RÈGLE DU MONASTÈRE

FIN DU REPOS REPOS DE LA NUIT

FAIRE ACTE DE PRÉSENCE

CÉRÉMONIES DU MATIN

RÉCITATION DES SÛTRAS DANS LA SALLE DE MÉDITATION

RÉCITATION DES SÛTRAS DANS LES DÉPENDANCES

L'OFFICE DU CUISINIER

LE SERVICE DE TABLE

LA BOUILLIE DE RIZ

LE RITE DU THÉ

CONSULTATION PERSONNELLE AVEC LE MAÎTRE

NETTOYER LE JARDIN

LA COLLECTE DU RIZ

COLLECTE D'AUMÔNES

PAUSE DURANT LA COLLECTE

RETOUR AU MONASTÈRE

LE DÉJEUNER VÉGÉTARIEN

TRAVAILLER DE SES MAINS

AU JARDIN POTAGER

RASAGE DU CRANE

LES GRANDS 4 ET 9

LE BAIN

LA FÊTE COMMÉMORATIVE POUR L'EMPEREUR

PROCESSION DE PRIÈRE DANS LE PAVILLON CENTRAL

INVITATION À UN REPAS

CÉRÉMONIES DU SOIR

NETTOYER APRÈS LES CÉRÉMONIES DU SOIR

TINTEMENTS AU CRÉPUSCULE

LA RONDE DE NUIT

LE TEMPS DU SOMMEIL

L'OFFICE DU CELLÉRIER

SERVIR LE MAÎTRE

L'HOMME À TOUT FAIRE

REPAS DE FÊTE

III - RENCONTRES AVEC LE MAÎTRE

TRAVAUX D'AIGUILLE ET TRAITEMENTS DE MOXA

PARTICIPER AU RITE DU THÉ

BOIRE LE THÉ ENSEMBLE

LE MIROIR

INSTRUCTIONS

ENTRETIEN DU MAÎTRE EN OUVERTURE DE LA « DEMEURE
TRANQUILLE ESTIVALE »

SEMAINE DE MÉDITATION

MÉDITATION ASSISE

TRANQUILLITÉ COMPLÈTE

LE BÂTON D'ADMONITION

LA CLOCHE DE CONVOCATION

DANS LA CELLULE DU MAÎTRE

UN EFFET DE LA GRANDE COMPASSION DU BOUDDHA

MARCHE MÉDITATIVE

LE TAMBOUR DU DHARMA

COMMENTAIRES DES TEXTES

TRAVAIL SUR LE KÔAN

MÉDITATION DE NUIT

CONSULTATION GÉNÉRALE AVEC LE MAÎTRE
VISITE DU MAÎTRE DE MÉDITATION
LA CHAMBRE DE PROLONGATION DE LA VIE
ACCOMPLIR DES ACTES MÉRITANTS EN SECRET
CONNAÎTRE SA PROPRE NATURE

IV - CALENDRIER

L'ANNIVERSAIRE DE LA NAISSANCE DU BOUDDHA
LES GRANDES RÉUNIONS BOUDDHISTES
LA TABLE UN JOUR DE FÊTE
À CHAQUE SAISON SA VÊTURE
À LA MI-SAISON D'ÉTÉ
FIN DE LA SAISON D'ÉTÉ
PARTIR OU RESTER
S'AFFRANCHIR DES RÈGLES
DEUX NUITS ET TROIS JOURS
PRIER POUR L'ÂME DES ANCÊTRES
RÉCONFORTER LES ESPRITS AFFAMÉS
TOURNÉES DE MENDICITÉ À L'ÉQUINOXE
JOUR DE REPOS
LA FÊTE DE BODHIDHARMA
LE JOUR DE LA RÉCEPTION DES BIENFAITEURS DU
MONASTÈRE
L'ANNIVERSAIRE DE LA MORT DU FONDATEUR DU
TÔFUKU-JI
COLLECTE DE GROS NAVETS BLANCS

NAVETS EN SAUMURE

L'ANNIVERSAIRE DE L'ÉVEIL DU BOUDDHA

LA NUIT PRÉCÉDANT LE SOLSTICE D'HIVER

PRÉPARATIFS DU NOUVEL AN

CÉRÉMONIES DU NOUVEL AN

LE JOUR DE L'AN

PRÉPARATIFS DE LA RELÈVE DES SERVICES

RELÈVE DES SERVICES

RETOUR CHEZ LES SIENS

FÊTE DE L'ENTRÉE DU BOUDDHA EN NIRVANA

LÂCHER PRISE

LE TEMPLE ZEN TÔFUKU-JI

GLOSSAIRE

REMERCIEMENTS



Éditions
Philippe Picquier

Mas de Vert
B.P. 20150
13631 Arles Cedex

www.editions-picquier.fr

© 1972, The institute for Zen studies
Titre original : *Unssui nikki* de SATÔ Giei
Illustrations intérieures et de couverture : Satô Giei
© 2010, Editions Philippe Picquier pour la traduction française
Edition française publiée avec l'autorisation de *The institute for Zen studies*,
par l'intermédiaire du *Bureau des Copyrights Français*, Tokyo.

Cette édition électronique du livre *Journal d'un apprenti moine zen* de Giei Satô a été réalisée le
28 octobre 2010 par les Éditions Philippe Picquier.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage (ISBN : 9782809701432).
ISBN ePub : 9782809702484

Le format ePub a été préparé par ePage
www.epagine.fr
à partir de l'édition papier du même ouvrage.